A
LEX
C Ô T É
É d i t i o n s

AU CŒUR
DES SOUS-SOLS

KDP

2 0 2 5
AMAZON

PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean, Québec, Canada.

Ce livre est un don.

TABLE DES MATIÈRES

I. ACCÈS DIVERS DES HAUTEURS

TOITURES

Un inconnu, habitué à travailler tout en haut des cieux, veille sur les petites lumières qui clignotent. Ces globes ou autres accessoires divers émettent des sons ou brillent pour signaler leur présence à tous les voyageurs perdus au-delà des brumes nébuleuses. Pour se retrouver, les êtres humains en plein voyage à une vitesse folle se fient aux clignotements rouges. Les avions essaient tant bien que mal de ne pas confondre un nuage pour un mur trop confus dans le ciel. Vaporeux, comme un rêve, tout peut s’avérer dur et rude. Une partie de cette structure complexe, ironiquement, c’est le sommet. Il incarne en quelque sorte l’apogée des accomplissements artificiellement entretenus, c’est le sommet de cette… tour, cette accumulation excessive d’humanité.

Le vieil homme barbu, à ce qu’on raconte, n’a plus besoin de masque à oxygène pour respirer. Aucune

information n’est aussi vague que celle des rumeurs, mais tout de même, il est impressionnant de s’imaginer un vieil homme seul dans les cieux qui s’occupe de bannir la destruction totale avec ses signaux de lumière infaillibles. Ce vieillard, c’est peut-être un géant comme certains racontent une telle version de l’histoire. Une telle autre itération de ce conte légendaire effraie les gens, les pousse à s’écrier « Ah! Mais moi, je n’en sais rien! Il s’agit donc un vieillard, un seul et unique vieux monsieur, qui occupe tout son temps à entretenir un emploi aussi complexe que cela? Comment! Et il n’est pas mort, depuis tout le supposé temps qu’il dédie à faire babiole avec des courants électriques ou des courants d’air glaciaux? » Beaucoup, en vérité, doutent de cette légende vieille comme la nuit. Les plus curieux escaladent la tour, ou du moins espèrent en voir le sommet, pour enfin raconter ce qu’est la vérité (une bonne fois pour toutes!). Perdus dans l’air incroyablement plein d’oxygène puis inlassablement variable

selon des couches de plus en plus étranges du monde de l’au-delà, les voyageurs spatiaux finissent pour la majeure partie fous ou complètement désorientés, flottant dans le vide intersidéral.

Certains croient que le vieillard légendaire est devenu bleu ou encore rouge avec toute sa dépravation d’air dans l’apesanteur. D’autres affirment que la légende est fondée sur une erreur, qu’en vérité le vieillard est un nom de code ou une espèce de symbole qui concerne l’équipe d’entretien de la tour. « Après tout, » affirment-t-ils, « comment un seul homme pourrait-il réparer ou même nettoyer toutes les fenêtres tout seul? Forcément, il lui faudrait une espèce de crochet ou un marteau pour aider son ascension! Il est forcément réunisseur d’une seule et même équipe : nous tous, ici-bas! »

Les plus sombres, eux, entrevoient dans ce conte fondateur de la tour une supercherie dénuée de sens. Certains en oublient même leurs semblables, obsédés par des prétentions sur un

pauvre vieillard. Ils finissent leur vie dans un malheureux plongeon : ils se jettent tout en bas de la tour, désespérés par l'idée que cette tour s'écroule. Cette triste pensée que la vie s'effondre un jour les pousse à une terreur si saisissante qu'ils préfèrent retourner immédiatement à la terre qui les nourrit, forcer leur corps dans le sol, coûte que coûte, peu importe leur situation ou leur position dans la tour. Personne, après tout, ne veut tomber sans l'avoir prévu. Parfois, on préfère s'abandonner à une chute ponctuelle et prévisible. Mais beaucoup se sont jetés au sol sans songer à tout l'horizon devant eux, juste derrière la fenêtre, qui leur offre des paysages magnifiques. Vouloir attraper l'horizon et le capturer au creux de nos main est une belle idée, mais elle n'est pas très rationnelle. Il y a un certain aspect à la fois comique et sombre dans l'intention de se jeter par la fenêtre en croyant pouvoir marcher tout le long du ciel, comme si aucun poids ne nous soutenait réellement. Pourtant, certains grands personnages

ont été pris d'une telle fièvre que le vide les appelait : « Viens, tu peux marcher en mon cœur ; tu es à toute épreuve, tes jambes toucheront le fond de l'univers et ta tête, elle, sera le soleil radieux qui ravit tout être en quête de chaleur humaine. »

Il n'est pas ridicule d'ajouter que toute cette excellente histoire est riche parce qu'elle est vieille. Quelques humains tout juste nés se privent de cette richesse, cette sagesse ancestrale, sous prétexte qu'on raconte toujours une seule et même histoire. « Et si, en fait, le vieillard n'était pas un vieillard du tout? Et si c'était une femme? » Cela choque souvent les plus fanatiques du « vieux bonhomme », ou encore, c'est cette version de l'histoire qui veut rappeler à tous que rien dans la vie n'est vraiment certain tant qu'on ne va pas soi-même enquêter sur la vérité. Il est possible que le premier témoin, s'il y en a vraiment eu ne serait-ce qu'un seul, se soit trompé en voyant de longs cheveux de femme. « Peut-être que la barbe du monsieur là-bas, c'est en fait une longue

chevelure blanche comme une longue chute d’eau divine! » D’autres qui côtoient ces sceptiques rient de ce simple doute, cette idée que la remise en question doit être appliquée à un endroit, mais pas à un autre ou à un tel concept spécifique. « Sinon, hein, les gens n’auraient pas dit que c’était un homme pour raconter des mensonges! », disent-ils alors, pensant bien faire alors qu’ils répètent peut-être ironiquement ce mensonge sans savoir qu’il est établi dans la conscience de l’humanité depuis un âge oublié de tous.

« Toi, qu’en penses-tu? », me direz-vous alors. Moi? Oh, mais moi, je n’en sais rien. Je ne fais que nettoyer des fenêtres, des lampes tachées de lumières interstellaires, et enfin, je ne peux pas vraiment m’occuper de toutes vos questions! J’ai beaucoup de travail à terminer…

COURANTS D'AIR

De doux baisers trottent, ailleurs, dans les souvenirs peut-être… Ils font frissonner jusqu'à ceux qui, tout en bas de la tour, sentent l'empreinte de cette romance, cet écho pourtant si vif des souvenirs! Là-bas, tout en haut, il y a une maîtresse des lieux, du vide : la bourrasque, ultime frisson qui congèle la conscience éparse et répand une raison qui s'appelle la mort totale. Dans les coulisses de la tour se trouvent les couloirs et autres tournants tourmentés par des trous béants, comme des lignes répétées d'agathes qui se forment un écho dans une symétrie psychédélique. Ces trous, parfois dans des portes pâlissant devant leur devoir de sécuriser les lieux, ce sont des fuites où le vent froid de la destruction totale du progrès s'impose.

Comme l'ordre d'un grillage, pour faire des rangs de soldats, le froid mortel tait tout devant lui et remet les gens à une mêlée de sentiments contradictoires,

censurés, tus. Et, finalement, la chaleur humaine crie de vérité. La vapeur de l'aube cristalline s'évanouit, la sueur devant la terreur existentielle cristallise le monde entier. La morale, le regard perçant d'une mort préventive, c'est une forme de découpe de la glace, qui finalement demeure dans une avalanche de neige, au milieu d'un pôle glacial. Et le vent souffle, et il repart…

La vie, c'est un peu ressasser le passé, revenir vers soi et finalement se jeter dans un futur ; comme le vent, hélas, tout cela n'est pas visible!

Les balcons l'envient, coincés dans un attachement à un vertige éternel. Les lumières le tapissent, comme des flatteries dans la virtuosité éclatante d'un globe surchauffé. Enfin, ce vent, c'est plutôt quelque part, d'une quelconque manière, une vision spectrale, oubliée et (peu importe la lumière) anéantie même au plus près de ce que l'œil peut tenter de voir.

Les enfants savent le voir, ce fil de l'aube qui s'étale doucement sur le vent par un doux brouillard rieur, cette vérité

du monde physique qui tranche violemment dans les vagues, qui vivement, danse avec les arbres!

La colère, peut-être, mêlée à ce bonheur et cette amertume des vagues qui divaguent, c'est aussi un message retranscrit à chaque pas de cette créature, aux fins fonds de la hauteur! Tentant de nettoyer un miroir transparent, de mettre un peu de produit nettoyant dans tout ce désordre, la pauvre figure inconnue se met en chambranle en espérant ne pas trop déranger ses pairs. Elle sait en quelque sorte que son audace, sa valse fantastique avec les vagues de vents, c'est ce qui trimballe le courant des océans.

Ah, oui… cette douce mélodie qu'il fredonne, ce « divin tout-puissant », n'est-ce pas une qualité unique? Les oisillons le savent d'instinct, les corneilles le raillent et tourterelles sveltes s'y laissent flotter. La mélodie du ciel, c'est cela qu'on dit « se vanter », par le vent qui nous emporte!

Oui, c’est bénin comment nous tous, humains, ici en bas dans cette station d’autobus à-demi sourde, nous nous privons du récital de ce cortège d’anges. Et puis encore, les nuages, eux, nous savent en cela idiot comme ils nous voient : d’une manie minuscule, d’un ordre chancelant.

ÉCHOS ET RÉSONANCES

Sur les doux toits des rumeurs avec toute l’humaine chaleur se répandent dans les cheveux, montrant les aventures des gens pressés. Froufrous des vies dépassées, cassures des gens usés, le passage du temps chante la mélodieuse tour de Babylone… Oui, les humains vaquent à toucher du bout de leur panse le divin, mais chacun a en son chemin quelque chose de laborieux, comme cacher un trésor. Les vivants sont des mortels, en mission éternelle de se faire des ultimes rappels. Cela suit un lointain vent jusqu’à l’égarement du pied de dieu, ce vieillard bienveillant qui danse la décadence d’un entretien divin. Enfin, les gens ahuris et hypnotisés par la beauté de leur survie suivent et mènent un sursis, cette suspension du malheur et des rêves pour l’oubli.

Au milieu du chahut malsain, le vent rythme ses pas dans les foules. Plusieurs soumis du bonheur toxique surveillent, dans un état d’urgence. Au creux de la main du plus vulgaire enfant, les rigoles

d’un avenir romantique tracé divaguent à perturber la paix pour la possibilité de cela : l’espoir.

Cette magnifique aventure de la vie quotidienne traverse un espace pour un instant, comme le souvenir de chaque seconde qui s’évapore.

Les rumeurs claquettent, pivotant sur les allures de liasses de billets. Les caisses enregistreuses de cette tour de Babel pourrissent les archives, chaque dépense stockée comme une momie. Les folies du printemps, les agréments de l’été, le tapage de l’automne et la mort dans l’hiver isolent les billets de banque. Chaque personne, affolée par son destin, se précipite dans les creusées, couloirs et autres donjons contemporains : les magasins. Partout, le profit érige d’un fief dictatorial les bases de plus en plus solides de cette tour sans merci. Sans répit, les corps s’entassent et s’empilent, jetés dans des fosses ou brûlés dans une émotion vive de remous interne. Les cochons mangent à table, les colombes picorent les poubelles.

Est-ce que l'humanité se condamne à prendre le contrôle de chaque tour, de plus en plus haute et menaçante, comme une suite de lianes qu'un singe enchaîne? Est-ce que nous sommes condamnés à sans cesse recommencer ce que nous construisons, une fois les ravages des jeux comme la guerre départis? Sans aucune réserve, la civilisation se passe d'explications, ignore les signes et fonce tout droit, comme un avion vers une tour.

Échos du passé comme Babylone jusqu'à la terreur de contempler que nous serons un jour le passé, nous sommes aveugles dans notre faim sans fin. La fatalité de notre caractère nous mène tous à un ton moralisateur, une leçon de plus chaque jour encore, sans vraiment correction du cahier d'exercices.

Un personnage indélébile, ancré comme la noirceur de la nuit, file dans le vent. C'est un spectre, l'ombre d'une ombre. Trop de honte, trop de mépris… Cette figure découpée par le tapis des étoiles oscille entre réalité et folie

furieuse. Léger comme l'emportement dans une colère drastique, cet être flotte comme l'idée qu'il prétend être. Tel un marchand de sable, il pleut de sa naïveté endolorie sur la tristesse du monde. Cet avatar, archipel inclassable dans la vive conscience humaine, on l'appelle « rêve », mais pas « dieu ». Cet étrange fou oscille entre les toits comme un démon et il disparaît pour mieux revenir hanter chaque enfant jusqu'à la prochaine matinée.

Archipelago, c'est son nom. Pâle comme la lune, les yeux dans des creusets de sanglots tournoyants, il bouillonne d'une joie illogique. Sa capacité à bondir d'un sujet à l'autre donne l'impression qu'il ne comprend rien, mais la vérité est beaucoup plus triste. Non seulement comprend-il sa propre indécence, mais en plus il refuse de la regarder dans les yeux. C'est pour cette raison que ses yeux noirs sont dilatés jusqu'à n'en plus voir que dans les ténèbres. À travers les chants de mouettes et les échos spatiaux entre les

autres galaxies, l’archipel humain transfère tout son poids dans des idées.

Son génie réside spécialement dans son ignorance. Elle lui sert de piste rocailleuse, cachant les palpitations nouant la gorge là où personne d’autre ne veut subir ces détours et virages serrés. Personne ne niera jamais Archipelago, car personne ne refoule plus ce chasseur de la bonne conscience que lui-même. Labyrinthique carte de l’esprit, son cerveau détraqué exploite les rêveries comme les usines à charbon : avec impression de purifier sans ne jamais atteindre la transparence.

Comme houleux encore d’une saoulerie d’amertume, l’archipel d’un égo insensé rejette les vagues, jusque dans le creux de ses narines sèches et sensibles. L’arôme de l’amour le retranche dans la peur, l’idée de l’espoir le tourne vers une suicidaire témérité. Inconscient de ses émotions, sa rationalité fige quand sa couardise fait face à la souffrance. Archipelago évite, il répand les rumeurs jamais n’en faisant partie. Il y a une

erreur fatale dans cela, et c'est peut-être cette erreur qui perpétue autant l'archipel d'un égo parfaitement préservé, à l'abri, autant que ce même égo cherche à tout anéantir : la froideur enfantine et l'innocence d'une maturité violée hantent ce personnage solitaire. L'archipel, au tumulte des océans, au gré du courant marin, s'enterre à la dérive des continents. Enfin, lorsque les plus anciens grains de sable sont retrouvés sans jamais plus offrir cette plage qui a autrefois abrité un excellent souvenir, qu'est-ce qu'on en a à refaire la rive? Pourquoi remuer ciel, terre et mers pour rétablir un rivage sans cesse menacé? À la frontière de l'égo, à la rumeur d'une vie, le jardin balnéaire envahi de rayons solaires cuit jusqu'à aider le prochain volcan, une révolution beaucoup plus révoltée que ce qu'un égo n'est et n'aura jamais été.

Les lignes, les obliques regards, la vision d'un avenir droit… Archipelago en voit non pas l'intérieur, mais bien l'externe façade. De chacun, il tire brièvement une impression sans

vraiment la questionner ou même s’y attarder. Son ignorance audacieuse lui offre certes un voyage incomparable dans une relation si étrange avec le monde, mais c’est bien là le prix de toute la colère, la tristesse ; cette rage intérieure qui jamais ne cesse de croître jusqu’à une explosion de folie. Parfois saisi par cette rage, Archipelago bondit trop haut pour qu’on le saisisse ou même pour rester où que ce soit. Il défonce les plafonds, il troue les planchers : cet humain porte un poids si lourd que même si les gens normaux le savaient, ils ne comprendraient guère en quoi un tel boulet le rend… aussi léger qu’une plume. Oui, cette ironie, c’est la gravité qui le retient : tant de fois va-t-il sauter en bas de la tour, sans jamais ne s’y écraser au sol! Comme la plume, Archipelago est mu par les minuscules oscillations de négativité et de positivé, que ce soit un vent artificiel ou naturellement venu à lui des dieux : aucun changement n'affecte une personne convaincue par ses propres inventions. Capable de sauter au-delà de

bien des hectares en long comme en large, l'étranger coincé dans cet éternel retour ne cesse de surprendre les gens. Il peut autant s'élever aussi haut que les patrons des corporations les plus privées aux sommités extrêmes qu'effectuer des entrées fracassantes parmi la masse de passants tout en bas, là où aucun air hautain ne peut voir lorsqu'il est aux prises d'un luxueux brouillard.

Alors qu'il avait sombré au plus profond de son ascension vertigineuse, peut-être qu'Archipelago a réellement vu le vieillard qu'il prétend toujours bien connaître. Peut-être que c'est d'ailleurs la raison pourquoi il refuse de préciser autre chose que ses dires de vagues rencontres brèves, souvent incohérentes. Cet être héroïque, aliéné de la société comme un champion, prétend ainsi connaître la plus grande lucidité connue en ce qui a trait aux responsables de cette tour de Babel. Enfin, ainsi vont nulle part ces histoires que l'archipel désertique veut se raconter plus qu'à tous les spectateurs

d’une folie grande comme sa mesure le permet : encore et encore, les nuages bougent, changent, rigolos comme menaçants, pour ne jamais rien révéler d’autre que quelques rayons. Est-ce le jour? La nuit? Dans son univers, Archipelago ne différencie plus quoi que ce soit. Si le bonhomme du ciel est aussi généreux et raisonnable qu’on le prétend dans ses acceptations communes, il est très curieux de parfois surprendre Archipelago avec un air plus sérieux que n’importe lequel comptable, avocat, docteur ou maître en tout genre : comme blessé, le jeune homme enfantin ne trouve pas rigolo cet être qui le dépasse. Parfois figé dans le silence, le fou cherche désespérément un exil temporaire à sa propre folie. Selon les histoires de ceux qui l’ont rencontré, Archipelago aurait vraiment vu le vieillard. En effet, la gravité de ce silence inquiétant qui saisit le fou lorsqu’il est question d’une telle hauteur en dit beaucoup plus que n’importe laquelle poésie insensée, improvisée ou encore inventée.

II. ÉTAGES V.I.P. DES HAUTEURS

SALLES DES TECHNICIENS

Les ascenseurs y sont assez silencieux. Déjà beaucoup de bruit résonne dans ces salles de caméras, d'architectes et autres membres privilégiés dans le personnel de cette tour insensée. Des moniteurs surveillent en tout temps les actes des gens aux plus bas étages et plusieurs appareils de télécommunications travaillent jour et nuit, les uns remplacés par les autres, pour signaler en cas d'urgence ce qui doit être mis en action dès les plus précaires indices d'infractions. Certains quartiers d'accès à la tour privilégient des lois plus strictes, mais la plupart des lieux font l'office d'une même sorte de surveillance. Souvent, les crimes violents et les conflits armés se font réguler par des agents de sécurité. La police agit en tout temps, les différents étages sont restreints aux visiteurs sous peine d'amendes, de contrôles de routine et autres techniques pouvant aller jusqu'à l'emprisonnement. Enfin,

bref, c’est un beau calvaire que de gérer une structure en long comme en large, surtout quand les élites accèdent à des endroits aussi peu connectés avec les autres que dans les sous-sols. Dans le concret, certains dômes ou plateformes d’atterrissages font office de transports rapides pour les plus privilégiés, qui ne montent pas des escaliers ou n’attendent pas dans les ascenseurs comme la plupart des gens normaux. Certains vivent dans la tour depuis des années, et cette grande majorité d’entre eux ne savent pas du tout à quoi ressemblent les quartiers et étages les plus huppés de cette structure labyrinthique. Parfois dotées de centres commerciaux, de casinos, de piscines géantes et bien entretenues, ces endroits de luxure excessive servent à distraire les plus occupés dans des affaires administratives, des contrats dans lesquels ils versent tout leur temps ou bien d’autres espèces d’engagements que la richesse leur permet de suivre sans dettes à en créer des tueurs à gages.

Quelques étages, d’ailleurs, sont étrangement vides une fois que l’on arrive à un certain pallier de hauteur en la tour. Cela est dû à plusieurs excès ou débauches qui ont souvent fini en désertions, en échecs délaissés ou encore en entretiens constants d’un endroit vide qui n’est finalement jamais exploré, ni par les pauvres, ni par les riches qui en paient les frais.

Certains noms font frissonner les plus démunis seulement à l’idée d’en explorer la profondeur, car l’ampleur d’une richesse n’est pas nécessairement une « bonne chose » ; Victor Lavarre est l’un de ces noms de légendes urbaines. Apparemment, ce jeune avocat d’un prestige sans égal sert le diable lui-même dans ses procès. Cet avocat du diable rend sensée toute cause perverse, il peut même faire de chaque nuisance une bénédiction pour un jury. Enfin, si cela n’est qu’une vague rumeur de nom, c’est parce qu’il y a aussi cet aspect de la chose : comment se fait-il que l’étage 666 est apparemment complètement vide? Plus encore, pourquoi est-ce que

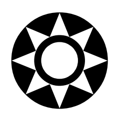
l’accès à l’unité 13 de l’étage 13 est-il toujours lourdement protégé, ne laissant entrer personne d’autre que des brutes costaudes vêtues de noir? Beaucoup ont remarqué et vérifié les rumeurs : des colosses de la sécurité rendent impossible toute intrusion à l’unité 13 de l’étage 13. De plus, quelque chose d’étrange est souvent arrivé à un jeune employé de bureau qui travaille comme l’un des représentants des échanges publics entre une compagnie de courrier et la tour. En effet, ce jeune blond au regard sérieux et sombre a pourtant reçu à plusieurs reprises des lettres adressées au personnel de l’unité 13 à l’étage 13, faute d’avoir cru que l’appartement 13 correspondait à l’unité 13. Ainsi, recevant quelques fois une lettre noire munie d’un cachet de cire rouge, le jeune employé désabusé a souvent cru qu’il était sujet à une farce. Mais l’adresse de correspondance avec l’unité 13 s’avère chaque fois venir de ce sombre papier noir, directement à partir de l’étage 666. En plus de tout cela, l’appartement numéro 13 a souvent été

l’objet de confusions avec l’unité 13 (du même étage). Beaucoup d’anciens locataires ont déménagé de cet endroit avec le temps, plus encore que partout ailleurs aux plus bas étages de la tour, car une figure étrange au visage caché et aux dents acérées était venue réprimander à tout hasard la mauvaise personne, soit les anciens locataires désormais traumatisés de l’appartement 13-13.

DANS UN BUREAU

Extrait de documents confidentiels et privés éparpillés dans un tiroir de bureau, du haut étage de la tour :

[…]



MAHAKAN

Être doté d'une vitalité et capable d'utiliser la pneumata de façon hors-norme et inégalable. Souvent, ces êtres ne se rendent pas compte de leurs aptitudes et de leurs pouvoirs incroyables, créant parfois même des objets, des champs de force ou des incarnations entropiques systématiques et impossibles à arrêter. Ils sont souvent considérés comme des catastrophes naturelles sur pattes à cause de leur ignorance face à la magie. Les mahakans peuvent littéralement déchirer la réalité selon leur volonté

sans en subir de graves conséquences, d'où leur pouvoir incontesté et souvent extrêmement effrayant. Peu de mahakans existent, mais dans les registres connus, ils sont tous peu conscients de leurs pouvoirs étant donné leur naissance avec ; ils peuvent tout simplement ignorer leur potentiel par moments, et ils ne sont pas à l'abri des risques et périls de leurs capacités.

[…]

Une lettre :

« Chère _______,

Ce message s'adresse selon toute formalité d'une manière prohibée à ma supérieure. Pardonnez-moi la présente contrevenance, vous qui glanez brièvement mon infraction ou encore vous autre qui sachez que mon inconduite ne tient plus la route. J'avoue m'être enfui devant le combat mortel auquel on m'avait paré non seulement de confiance et de moyens sans lesquels

notre entretien de la nation ne pouvait pas tenir.

Vous vous reconnaissez, ma tendre et chère dame de gloire, fortuite parmi les communs mortels qui n'iront pas offrir leur chair au sang en mixture de la boue. Je n'ai que faire désormais de tous les ordres formels, et je ne puis plus penser à autre chose que fuir en votre compagnie de cette maligne entreprise. Vous me connaissez, mais l'étendue de mon amour me poussera jusqu'à la damnation éternelle du seigneur, et puisse-t-il enfin me ravir d'une paix intérieure comme éternelle! Je vous pleure, âme liée à mon cœur comme un crochet en efforce l'agonie! La distance, les déchirements de votre imposture, je les connais! Vous et moi sommes de brefs souvenirs d'un effectif, autrefois nourri à la machine de guerre pour perpétuer les fosses entre les camps et aplanir les tranchées de violences dévastatrices. J'ai vu un homme pleurer sa mère, sa parente, sa fille ou encore sa femme : toutes les façades d'un cadavre, sur le champ de bataille, n'en

deviennent plus qu'une seule figure de la terreur la plus douloureuse.

Vous et moi, chère consœur de sort, avions le bonheur en nos palmes masquées d'un faux enthousiasme violent. Cette rigueur des compositeurs apocalyptiques, nous les verrons enfermées dans un regard de tendresse abstenu, éloigné de toute façon de ces horreurs incessantes. J'ai vu la mort, la vraie passion du théâtre des charognes, et j'y ai rencontré la faucheuse dans une dégringolade épuisante. À travers les fossoyeurs, les piles de cadavres, les flammes brèves d'une explosion enflammée de la guerre… Oui, à travers tout cela, je m'y sens perdre non plus un combat, mais bien davantage : ce que j'avais d'humanité en moi me quitte peu à peu.

Je refuse d'abandonner mon égoïste convoitise d'un corps tel le vôtre, vos douces paupières empreintes de larmes doivent finir leur dessein masochiste! Nous sommes un cœur, ensemble, et personne ne peut nous le dire autrement. Vous trouverez mille

prétendants, mille figures sombres cachant un agenda pasteurisé comme la soupe du jour : aucun commentaire! Aucune pitié, pour ceux qui m'ont envoyé ici! Croyez-vous leurs fanfares pompeuses quand même savent-ils tout bonnement de pauvres enfants comme vous et moi obligés à l'art de mourir?

Je survivrai, et ma lettre puisse-t-elle vous servir d'augure et d'hospice des plus saints, car nous nous reverrons lors du jour où le soleil rougissant sous les doux voiles des océaniques vagues SE LÈVERA!

Amoureuse, nous vaincrons la force de cette dure et froide guerre qui nous ramène à nous plaquer corps au sol, sans aucune relation de minutie ou de chaleur humaine…

Laissez-moi, je vous en prie, une bribe de souvenir, une lame avec laquelle raviver ma souffrance si chère pour vous aimer proprement, et enfin je souhaite vous retrouver ici comme ailleurs, dans mon sommeil éternel si cela est l'unique satisfaction à retirer de ma misérable vie de soldat. Ma colonne plie devant ce

poids colossal des fatigues, nuits blanches sans autres ressources que les coups de feu pour me garder au qui-vif. Non, rien de cette guerre ne suit les promesses : rien ne peut, par magie, rendre la violence elle-même enivrante comme la douceur de votre peau dans la caresse. Jamais je n’aurais désiré ce destin, et jamais plus ma famille n’entendra dire de moi quoi que ce soit : je suis un oubli, vide et creux, des épitaphes gardiens de la chair massacrée.

Au cours de mon aventure jusqu’au bout de cette obsession sans fin des dictatures de la bonne conscience, je retire ma tribune téméraire pour refaire ce que j’ai prétendu être pendant tant d’années… Oui, me voilà dénudé, médaillon de chien jeté : je confie à la fortune votre disposition, la mienne et celle de nos chemins.

Et, encore une fois l’amour triomphant, rappelez-vous chaque tournant des plis, de la noirceur sous ce duvet de la chambre à coucher. Vous et moi, dans une éternité de regrets, nagions

pourtant dans l’apogée de nos âmes! Chaque néon des bureaux, chaque conscription forcée, aveuglément ordonnances du passage démoniaque, ce sont là des barreaux de votre prison immaculée. Toutes les avenues de la beauté ordonnée et organisée par les formalités de la majorité pour une minorité d’ignares… Toute cette parure riche et sensuelle, c’est plastique comme le goudron de la plus noire noirceur. Vous savez, au milieu des jours épuisés dans une aridité inédite, que les bases du bonheur ne résident pas dans l’essence de la mort.

Oui, vous et moi, chérie de mon cœur, verrons un jour nos regards à travers le souffle du dieu au plus grand cœur, dont le confort éternel nous sera peut-être offert entre les filaments du vent. Peut-être, enfin, serai-je là pour vous prendre, mienne, dans un envol vers l’horizon. Ne découragez pas! Nous nous retrouverons dans cette vie, il le faut! Nous pourrons raviver la flamme de cette vie, et si vous voulez tomber, alors comment pourrais-je vous

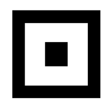
rattraper de toute cette hauteur de Babylone la cité? Laissez-moi un temps, laissez-moi un doute dans votre esprit, laissez-moi un doux répit de vous savoir en vie peu importe où je me coucherai dans la vulgaire boue des paysans et moissons! Nous serons heureux, vous et moi, commandante et soldat, sous l'ordre d'une gloire immortelle qui est celle d'un ferme amour!

Enfin, je m'excuse d'importuner… Comme jamais, nous saurons nous retrouver, et le temps raccourcit de mon côté pour écrire cette tendresse pour vos seuls yeux. Si un soldat ou général quelconque se fait chien de la garde au flair mortel, jetez cette lettre à tout prix. Verrouillez cet air frais du renouveau dans un coffre, là où votre doux battement du cœur imprime un rythme à vos fines paupières, et cachez ce joyau que vous êtes dans le plus creux de votre intimité : je serai vôtre toujours, soyez mienne… »

[…]

Un autre document confidentiel :

[…]



ROBOT / MAGIE MÉCANIQUE

Robot ou technologie qui peut s’alimenter via des éléments plus ou moins artificiels ; construction originaire d'une mécanique humaine ou artificielle qui peut utiliser de la mana (uniquement grise ou orientée unilatéralement). Hors cette mana grise qui met en branle le robot ou la magie mécanique dans une entité ou un objet, il y a des possibilités d’obtenir différents autres types de magie quand même si un générateur à magie est réfléchi et mis en branle aussi dans le processus. Ainsi, bien qu’un robot puisse carburer au mana gris, il peut cependant générer de la magie d’autres couleurs si sa construction est spécialement centrée sur ce type de

magie. Cependant, c’est souvent au détriment de l’usage de la magie grise qu’un tel processus a lieu, donc il est très difficile de faire un robot ou une magie mécanique qui s’oriente vers d’autres types de magie.

[…]

ÉCHOS DU LABYRINTHE

Le docteur Wilhelm Hermann appuie doucement avec son majeur au milieu de sa monture, reprenant son souffle.

— Écoutez, chère comtesse de Vichy, j’ai peu de choses à vous apprendre aujourd’hui. Vous et moi savons très bien que votre disposition à apprendre dépasse largement mon entendement, ne serait-ce qu’un fragment tout aussi bénin de ma volonté de…

Katherine, jeune femme bien cordiale, se surprend à cligner des yeux très vite. Elle zieute le laboratoire avec enthousiasme, mais elle connait l’ennui de se faire plier bagages alors qu’elle voudrait très bientôt apprendre.

— Docteur Hermann, sire, j’ai beaucoup… j’ai très envie d’apprendre, vous savez. Et peut-être enfin êtes-vous surqualifié, oui, mais cela ne retire en rien votre qualité d’orateur. Vos explications sont d’une intrigue sans égal, et je me retrouve parfois ici sans même me rendre compte que j’ai

marché tout le long du couloir, jusque dans votre unité.

Hermann rit nerveusement.

— Eh bien, c’est naturel, la curiosité. Ça peut (il cherche ses mots un instant) amener à considérer le monde, les recherches, les gens… d’une autre manière, en utilisant une méthode…

La descendante prestigieuse, riche et protégée, considère le poids des paroles prononcées. Elle semble fouiller dans l’air, avec ses lèvres qui articulent la réalité qui viendra de son verdict.

— Je ne vous tiens pas rigueur de vouloir apprendre, structurer votre approche, madame… Je suis… Enfin, mademoiselle, j’ai besoin de repos.

Katherine de Vichy ferme les yeux une poignée de secondes, comme prise d’un renfrognement des sourcils frustré.

— Sire, vous savez! Vous vous rendez sans cesse… Non, vous êtes toujours ici! Ce n’est pas normal, et je parie que vous dormez ici! Vous ne faites que recherches et ces espèces de raisonnements tordus… Enfin, je veux dire, vous ne vous arrêtez jamais! Vous

n'avez pas d'égard pour votre temps, ne cessez-vous donc jamais ces espèces de revirements soudains?

— Non. Non, il est vrai que je me réconcilie avec les expériences en tout genre…

Le regard blessé de la noble femme l'oblige à retirer ses propos maladroits.

— Mais bon! Hein! Je ne trouve jamais de temps pour les autres, ha! C'est bien navrant… Je suis un peu trop occupé par… Eh bien, j'aime voir le monde plus que le monde n'aime ma vue.

— Allons, monsieur! Vous trouverez de quoi vous reposer qu'en ne parlant un peu avec moi, non? Je suis ici, j'ai mon banc, et puis quoi! Je m'assis, je vous écoute. Parlez-en, de vos expériences!

Le scientifique regarde une petite fiole. L'éprouvette qu'il n'avait pas fermée, encore vide et mal prédisposée pour la suite, le frustre dans un simple contact visuel. Il serre les dents, relève sa lèvre supérieure dans un accès de dégoût qui le limite à un long soupir.

— Bah! Qu'est-ce qui vous prend? Vous ne parlez plus!

— Oui, je… je sais, j'ai « remarqué », tente d'ironiser le docteur.

Katherine, la haute dame, saisit sa position de pouvoir par moments sur le génie surmené de son ami. Dans une certaine bienveillance protectrice, elle veut l'empêcher d'apprendre dans son cycle infini de recherches toujours plus pointues.

— Docteur, j'ai bien réfléchi au devoir de la semaine, et puis… J'ai hésité, mais je crois que c'est sa facilité qui me déconcentre. J'ai peiné à rendre mon exercice intriguant, et on dirait que vous faites la même chose de vous-même.

— Non, eh bien…

Katherine le coupe alors ;

— C'est vrai, je veux dire… Vous ne comprenez pas ce que vous dites, vous ne savez rien… Alors pourquoi rester ici? Vous n'amenez rien!

À l'entente de ces mots, le docteur s'emporte comme s'il sortait d'un état de distraction ou encore une espèce de concentration pour une pensée entièrement hors-sujet.

— Oui, je sais! Je sais, je n’amène rien de pertinent! Enfin, je vous comprends! Je le sais, grommelle le scientifique de renom. La direction veut des contrats, elle ramène des idées et je dois m’en faire un métier : bon, c’est bien, tout ça… mais comment voulez-vous que je le fasse autrement, ce travail? Je n’ai rien à leur dire : ils savent déjà la vérité qu’ils vendent, ils connaissent leur propre petit pain chaud. Moi, je n’en ai rien à faire, de contribuer à des amas de données qui ne repensent rien du tout! J’aurais aimé savoir qu’on allait me contacter pour des raisons banales une fois que j’allais accéder à un tel poste! Je n’ai rien à déclarer, jamais aucune opinion autre que la validation de la majorité! Je ne suis rien.

Alors, la comtesse de Vichy entrevoit la noirceur dans le regard de son interlocuteur. Elle ressent son envie de tout abandonner et pendant un instant, la peur la saisit.

— Mais… mais moi, je vais vous le payer, votre mandat, Wilhelm… Je…

Comme sidéré et ravagé par les prétentions de son étudiante, le scientifique s’emporte encore plus vivement.

— Ah, bon! Ah, bon! Eh bien, faites ce que vous voulez! De toute manière, c’est cette chose que les gens veulent, hein, la « liberté »? Est-ce qu’il y a ne serait-ce que l’un d’entre vous tous qui soit assez bien foutu pour me dire que tout ça a un sens?

Katherine tente d’imposer son calme avec le silence, et ses doigts flattent le comptoir adjacent. Il est froid, dur, opaque et c’est à travers une certaine douceur qu’elle le considère. Ses yeux, ses cheveux, tout son bras et puis son corps se penchent vers le comptoir. Assise bien sagement, dans le silence agressif que Wilhelm lui a laissé, elle s’applique à montrer sa volonté de se plier à son raisonnement. Pourtant, sa paume de l’autre main, celle qui ne cherche pas les formes du comptoir, demeure le socle sur lequel sa tête trône. Elle le boude comme on bouderait

un ami ou un proche que l'on connaît depuis longtemps.

— Sire Wilhelm, je ne vous pensais pas comme ça... En fait, je vous connais mieux que ça...

Le scientifique hausse les mains, comme démuni d'autres moyens de montrer son acharnement sans succès.

— Vous savez, j'ai essayé. Longtemps, j'ai cherché dans les humains une solution. (Il affiche un rictus intarissable.) Je préfère regarder des solutions, des mixtures logiques, enfin, le monde matériel comme il est : hors de toute question, impossible à aborder sans l'aider d'un ou deux traits de chimie. Ou de physique.

Katherine sourit pour elle-même, puis elle reprend une posture plus formelle en gardant ce sourire affable.

— Monsieur Hermann, vous prétendez ne rien y voir...

Comme happé de confiance illogique, il acquiesce.

— Moi, je vous comprends... J'ai vu la nullité de mon devoir, des apports que je pouvais vous offrir. Ce devoir, ce n'était

rien. Vous n’aviez pas à me donner une telle tâche, un petit… un petit raisonnement, si banal et si logique…

— Ah, je sais… je sais que vous comprenez! En fait, je me doutais bien que vous comprendriez assez rapidement de telles figures, et la réfraction de cette symétrie…

Intervient alors Katherine, son petit index rose sur les lèvres du personnage excentrique.

— Je sais. C’est tout sauf cela qui compte, vous savez…

Et elle retire son index de ses lèvres, après qu’il ait balbutié à travers une gamme d’émotions diverses, mais toutes miroitant la confusion.

— Tenez, vous serez plus à l’aise, sans cette… paire de lunettes.

La monture passe des douces mains de Katherine à la froideur du comptoir, pourtant plus lisse et plus direct.

— Monsieur Hermann, aimez-vous cela? N’est-ce pas reposant, un peu, que de cesser tout ce focus hardi?

— Oui, je… Enfin, mademoiselle de Vichy… Je ne… Je ne sais plus vraiment quoi dire.

Le monde autour du docteur Hermann est devenu flou et la lumière clinique de la pièce sobre voile ses pupilles dans un câlin. Les troubles de sa faible vision reprennent, ils lui offrent un peu d'espace entre le monde et sa propre idée de ce qu'il représente. Enfin, Katherine de Vichy affiche encore un petit sourire qui est pour lui à peine visible, comme un petit cœur rouge au milieu d'un grand drap confortable, éparpillé et sauvage.

— Mademoiselle, je vois très mal sans ces lunettes, vous savez…

— Alors je vous guiderai.

III. REZ-DE-CHAUSSÉE ET DOUANES

SALLES DES TECHNICIENS

Les ascenseurs y sont assez silencieux. Déjà beaucoup de bruit résonne dans ces salles de caméras, d'architectes et autres techniciens. L'architecture est une spécialité hors du commun, qui demande un sens de l'orientation et de la réalité assez impressionnant. Cela est du au fait que la tour et ses environnements peuvent varier à souhait, dans un paradoxe incessant de construction et de destruction. Les surveillants sont des employés comme d'autres, étant chargés de faire une garde préventive. Il y a un écosystème assez impressionnant de jeunes, vieux et autres qui effectuent des vérifications, du transit jusqu'aux opérations les plus suspectes de la tour elle-même. C'est un peu comme si la tour était un monstre, vivant, qui crache des gens. Des millions de visiteurs entrent et sortent, chaque jour, et des milliers se font arrêter ou encore déjouer. Des transactions du marché noir exigent un redoublement de

prudence. Les plus aiguisés de la morale deviennent des membres du corps policier, mais la lutte des classes s'opère jusqu'au sein de cette dynamique de variations des corps ; comme des microbiotes ou des biomes intestinaux, les entrailles de la tour interagissent avec leurs bactéries. Les micro-organismes luttent désespérément pour triompher de leur biome, dans leur biome. Puis les molécules se divisent, s'assemblent, s'assimilent ou s'éliminent. Un pur citoyen peut mourir buté à un mur, à tout hasard, à une erreur de calcul dans les noms des passeports, dans les bandes de données qui sont stockées dans les serveurs et les codes-barres. Les criminels, les malveillants et les racailles de surface finissent par se trier plus ou moins d'elles-mêmes, car les couches de la tour situées près de la surface trient quasiment « seules ».

— Les [redacted], c'est des gens qui prennent de l'envergure. On les stocke aux étages du haut, pis quand il en manque, on les vomit par là-bas, pointe

un gros monsieur, indiquant les étages de luxe.

— Les [redacted] vont au sous-sol. On les enchaine, quoi! C’est ce qu’ils méritent, ces putains de sauvageons, lance de manière humoristique un cadavre ambulant, qui n’a qu’à peine 30 ans.

— Les [redacted]? Bah, elles n’ont rien d’intéressant, on les laisse toujours passer. De toute manière, que veux-tu que ça nous fasse, ces idioties?

— Ah, ces sacrés [redacted]! Toujours en train d’essayer de passer inaperçu. Ils sont tarés. Non, pire encore : leur débilitation, c’est génétique, je crois.

Et ainsi de suite. Ainsi va la vie des surveillants, qui finalement, ne font pas grand-chose…

GRAFFITIS DU SEUIL D'ENTRÉE

Des gens qui marmonnent à l'entrée, discrets, voient dans la passe qu'ils entament une transaction d'humains résolus, intelligents, flexibles. Pour Moi, c'est tout du même. Criminelle, junkie, j'avais tant à donner, tant à espérer… mais cette satanée tour est tout sauf un havre de paix. Elle s'érige comme un grand golem, une statue de pierre du rire oblique et moquer. C'est pour ça que j'ai commencé à délivrer les gens du délire, à leur livrer l'ivresse, à lire dans leurs yeux les envies du péché. Je suis passeuse. Mon métier de donner de la drogue, je l'exerce des plus petits racoins jusqu'aux fonds des douanes. Les poches des policiers délavés par le travail, les pauvres mains frêles et orphelines : tout le monde semble finir par exiger la dose. Drogue du bonheur, dose de bonne heure… Je regarde le matin se lever en gloire, les panneaux publicitaires de la ville. Les centres urbains, qui crachent des humains…

Rien ne me donne plus la main en espérant du bonheur, non, plus rien d’autre que de la drogue satisfait les autres. Tous les autres sauf Ty Célann. Depuis qu’on se connait, depuis son premier plomb pété dans une crise de nerfs devant de la poudre de farine blanche… c’était l’amour dans deux âmes brisées, je le sais. Ty, il déconne pas avec la marchandise ; comme moi, il passe, passe pour passer le temps, pour passer à autre chose. Moi, je n’ai pas foi en l’humanité. J’ai prié le bon Dieu, j’ai été agenouillée de force par des gorilles, j’ai vendu ma pureté, j’ai détruit mon honneur avec une saleté sans égalités…

Ty n’est pas là, aujourd’hui. Il s’est sans doute défoncé aux benzodiazépines. Il n’a pas pu supporter la journée, il s’est sans doute défoncé. Ou il s’est fait défoncer. Il a reçu la haine, le pactole, puis la dose, puis la mort, puis le don de respirer à nouveau dans ce satané enfer.

Moi, aujourd’hui, je meurs. Alors je grimpe sur les piliers, je grimpe sur les piliers de l’art-déco massif en forme de

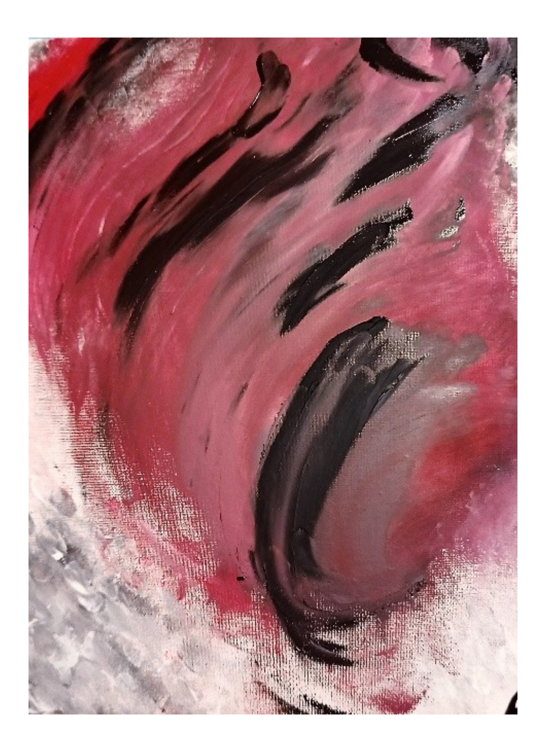
vieux pénis laid, puis je vois tous les gens qui me regardent. Je suis une junkie, ils le voient sans même que je l'affirme. Alors, enivrée par le moment, je me jette en bas de la forme incongrue aux milles dédales de pétales, des érosions corrosives de béton lascif.

Je ne suis pas morte.

Un jeune homme. Ce n'est pas Ty, non? Il dit qu'il m'amène à l'hôpital… La tour? NON! Jamais, je ne veux pas de ce fichu édifice dans mes orifices, à me fouiller l'anus, à faire une fouille anale…

Je remarque les cris, des gens ébahis. Je me suis cassé quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est, les gens autour de moi me regardent. C'est peut-être mon nez, mon cœur? Je sens la douleur. Je vacille des pupilles, le regard du soleil est un dard vermeil. Je vois le sang, le sang sans sens, le sang sans le sens de ce sang. Sifflant, ma poitrine crache en dehors de mes dents. J'ai échoué. Je suis morne. Je suis zombifiée, je suis fouillée–

Je finirai en cellule, quelque part... En prison...



IMAGES FILMÉES DES CAMÉRAS

Il n’a pas vraiment de nom. On le dit un marchand défectueux, parfois étant un homme comme les autres qui fut toutefois dépravé, privé de logique. On dit de lui un rebelle, une ordure sans ordre ni morale. Il est enfermé avec les titans, les barons, les malades mentaux. Il ne fait rien d’autre que se promener, se promener dans les alentours, et il semblerait qu’il disparaisse sans défaillances, sans laisser de traces. Il est la mort, mais elle a une saveur plutôt douce avec lui. Les gens le disent sucré, affable, lent et soigné. Mais ça ne colle pas : quelle histoire, quelle version de l’histoire croire?

Tout ce qu’on peut voir, c’est son image dans les captures des caméras. Il a le regard déjanté, il est sombre en général. Il a une démarche folle, un calme aux cassures étonnantes.

— Ty Célann, matricule A-126-3084C, mieux connu sous le nom de « terroriste », ou encore reconnu comme

l’un des malheureux qui sont « passeurs des drogues les plus dangereuses ». Une fois, il a lâché un chariot de bombes lacrymogènes et de gazes hilarants, bref, des trucs de toutes les espèces de gazes, dans une chambre de députés. On croit fermement qu’il n’en savait rien sur ses victimes, qu’il cherchait tout simplement à se tirer d’affaires plus rapidement dans une transaction de passeur dont la nuisance était cette simple pièce. Le gaz hilarant n’a même pas eu le temps de faire marrer les gens, ça n’a pas fait rire les plus hardis de la surveillance : il a instantanément causé la mort d’une bonne trentaine de personnes, dans cet instant d’idiotie et de perte de contrôle drastique. Il n’a pas emprunté cette voix, il est parti et les a laissés au sort des gazes. La fumée jaillissait de partout, ça nous a coûté des millions de dollars. Frais de réparations, douanes renforcées, familles de politiciens à dédommager… Ces enculés de passeurs, je ne peux pas les sentir. Je les déteste, mademoiselle Ursula. Je leur voue une haine profonde, et c’est

pourquoi j'ai envoyé l'un de mes nombreux fils tuer cet énergumène, qui se balade sans doute encore dans les environs des douanes et autres conneries, tout ça afin de faire quelques profits… Il est haïssable, ce salaud de gamin détraqué. Croyez-moi, le monde serait mieux sans des ordures comme lui. Je le veux mort. J'ai émis des décrets en toute discrétion qui permettront de mieux l'identifier. J'espère juste pouvoir le mettre dans une position où on pourrait le coincer et se servir de son cadavre comme exemple pour les autres connards comme lui.

Le directeur général de l'unité recteur de la tour se met à tourner de sa chaise de cuir noire à pivot. Il soupire et après un long moment de silence bizarre, Ursula est prise par surprise par un violent coup asséné sur le cuir des accoudoirs. Le directeur n'est pas d'humeur à être dérangé, aujourd'hui.

— Il a le teint foncé, profère le directeur. Ça nous met dans une impasse, une situation débile où on doit maintenant vérifier encore plus

intensément les gens avec la peau foncée, et ça, c'est foutu! Que pense-t-il que ça va faire, au niveau médiatique, ce connard? Ça nous rend racistes aux yeux des poissons, ce public de merde! Ils goberaient de n'importe quoi devant un café et une télé… On n'a qu'à jouer sur les tarifs et faire des profils de réductions… J'ai des embrouilles à tous les niveaux à cause de lui. C'est un vrai délire. J'aimerais vraiment que la drogue la plus haut-placée soit sécurisée. Il ne faut pas qu'il tombe sur nos labos, donc on devrait renforcer les labos. Force la sécurité sur ça, mam'zelle Ursula. J'apprécie ton écoute, ça me permet de me détendre un peu… L'utopium… Quelle merde, ces trucs d'isotopes et ces délires… Vraiment, ça me dépasse, toutes ces situations les plus absurdes les unes que les autres. J'ai affecté mes enfants à d'autres zones, la zone V.I.P. devient dangereuse. J'aimerais bien qu'on trouve de quoi y faire. Contacte le département des étages 400 à 500, puis renforce aussi les liens entre les employés : plus de

meetings, il leur faut s'entendre, les connards de la cinquième division et les gens de la quatrième. J'aimerais aussi séduler des rencontres avec le grand architecte en chef, mais il faudrait une excuse que je n'ai pas. Les étages 700 et au-delà auraient besoin de plus d'attention de rénovations. C'est de la merde à l'étage 864, à ce que j'ai entendu dire. Apparemment, une femme dirige un groupe qui fait un truc, je ne sais pas trop. Mais c'est suspect. On pourrait envoyer un agent de la cellule d'opération 0, mais c'est assez salissant. Déjà, on n'a plus autant de temps à dédier à du nettoyage…

Le directeur général hausse des sourcils, souriant à travers son soupir nasal. Il semble jouer la comédie, alors sa secrétaire tape du crayon sur le carnet de notes, alerte et déjà au fait et à jour avec toutes ces avancées proposées dans son carnet rose fuchsia. Elle sourit silencieusement à son patron, puis fait « oui » de la tête, avec l'expression mimée de son supérieur. « Même dans les impasses, il réfléchit à la

suite », songe-t-elle, cliquant sur le bouton pour refermer son stylo à encre bleue.

DIALOGUE AVEC DIEU

Archipelago le fou, assis sur un banc de service, a commandé un burger. Il ne sait plus trop où il est, mais son objectif est clair : manger des patates frites avec un peu de moutarde, la chose étrange jaunâtre des profondeurs des comptoirs. Ou il prendrait de la mayonnaise avec de la sauce tomate, comme d'habitude. Archipelago aime les condiments.

— Admettons que je m'appelle H, dit Archipelago au gros monsieur poilu au crâne rasé du comptoir. Je suis supposé comme étant une lettre silencieuse de l'alphabet, je le sais.

Le serveur le dévisage, car il lui a seulement demandé son nom.

— Mais c'est plus fort que moi, je ne suis pas capable de m'appeler autrement que ce vulgaire truc bizarre qui fait un pont entre les piliers établis. Je suis la lette « H », « H » majuscule qui plus est, et c'est bien comme ça. Nous avons oublié comment mettre les

points sur les « I », et la couleur rouge est devenue fade.

Archipelago prend un paquet de sauce tomate et plisse des yeux après avoir secoué le petit sachet de condiment. Il est déjà vide. Archie continue, au grand désarroi de son interlocuteur qui n'ose pas trop prononcer un mot :

— Les années ont passé, mais moi, je suis resté. J'suis demeuré. Je demeure ici, quelque part. Avec tout ce qui se passe dans ma vie, que je ne peux pas inventer comme ça, c'est juste navrant, de voir toutes ces choses qui font en sorte que je ne puisse pas m'empêcher de sauter, comme une espèce de larve continuellement plus grasse, même si je suis mince comme un clou fait en longueur. En tout cas. J'ai plusieurs amis, et je pense que c'est là où commence la fiction, là où tout commence, là où se perd la réalité.

Le serveur, ébahi, secoue un peu la tête et finit par dire : « Bah! Fais-toi d'autres amis, non? » Il semble surpris de lui-même, si peu habitué à conseiller en tant qu'employé d'un vulgaire casse-

croûte dans la tour. Mais encore là, Archipelago semble l'ignorer tout en lui répondant, obsessivement dédié à ses paquets de sauce tomate :

— Je n'ai jamais apprécié les gens, et quand on est une conscience, l'idée, c'est de faire suicider les gens le plus rapidement possible. Les mener à leur perte. J'aurais aimé. Mais non. Autrement dit, je suis amoral. Je ne suis pas vraiment moral dans un sens ou un autre, je me considère comme un être amoral du cas qu'il soit. Je pense que toutes les choses qui se font dans cet univers sont en fait de la merde en canne qu'on achète le soir—non, le matin—et qu'on déballe pour manger le soir de fait. Et qu'on se régale à la sauce *Heinze* aux tomates, faite dans un bol après casserole bouillante, donnant nouilles et épices italiennes de plus qui en est.

— Mon p'tit gars, je crois que c'est un peu pessimiste, comme situation, affirme le monsieur bâti sur un châssis d'armoire. Je suis un dur au cœur tendre, ne me dis pas de tout ça.

Alors, Archipelago déblatère tout ce qu'il lui prend de dire d'un coup, sans que l'autre puisse placer mot tant il parle vite et que les gens autour de lui s'arrêtent un peu par-ci et par-là pour tout entendre :

— Bref. Je pense que je suis un peu comme un autre, un peu pas en même temps. Tout m'emmerde en ce moment, je suis dans les limbes, je suis dans un saut périlleux vers les limbes. Ce n'est pas comme si je pouvais me dire comme un autre qui est très métaphorique. Je suis assez carré. Je suis H., la lettre qui aurait mieux tenu avec deux ponts plutôt qu'un. Comme je disais, mon ami s'est suicidé. J'aurais préféré que ce soit de ma faute, qu'il soit mort par ma faute, pas par la sienne. J'aurais préféré infliger la petite mort banale qu'est la vie plutôt que tout prenne une grandeur épique, pour finalement résulter en une espèce de drame pas trop top-top. Comme je disais, en ce moment, je dépends de la sauce au *Heinze*. C'est un peu une espèce de truc qui signifie que je veux absorber le sang des blessés,

histoire de me refaire une peau. Histoire de me remettre dans l'ordre. Ou pas. Je suis comme un enfantin soldat. Et j'en ai vu, des tireurs d'élite, mais aucun n'a jamais été un drame dans de beaux draps. J'ai lu un livre, il n'y a pas longtemps de cela. Je ne sais pas lire. En fait, tout est arbitraire, hein! C'est comme si tout ce que je faisais était fragmenté, comme si je ne pouvais pas baigner de sang dans ma bouche comme du boudin quand je bois du *Heinze*. Cela me navre, me rend tristounet. Je ne suis pas un monstre, juste un gars qui fait partie du livre que j'ai lu. Je suis la lettre « H », après tout.

— Il a pété les plombs, dit le gros monsieur au cuistot, alors qu'Archipelago s'en va en plein bonheur avec son plateau rempli de frites, d'un burger et d'une montagne de sauce aux tomates.


"I KNOW
GOD
FOR HE IS
ABOVE
WITH ME."

UNE VENUE DES ALENTOURS

Ils marchent tous deux dans un des paliers au rez-de-chaussée, là où le fou est connu plus ou moins de tous :

— Je m'appelle Archipelago Santiago.

— Moi, c'est Paulin, mais tu peux m'appeler Paul. Comment est-ce que je peux t'aider, Archipelago?

— Bah! J'ai parlé avec le gros papa des sous-sols et il m'a dit que les fourmis sont des chimères dans les sous-sols. Je suis orange.

— A-Ah, bon? balbutie l'autre, pris au dépourvu. Il semblait ranger quelque chose dans sa poche lors de la venue du fou, mais ce dernier ne l'a pas remarqué… ou pris en ligne de compte.

En vérité, Paulin porte les habits des employés livreurs, il a sans doute une tâche à accomplir et s'est vu perturbé par le fou.

— Ton aura est forte, lance soudain Archie.

L’employé écarquille les yeux. Il a déjà entendu parler des auras, mais il ne savait pas grand-chose sur celles-ci.

— Il y a ça que je te dois : j’aimerais te suivre dans tes aventures et puis devenir ton camarade. Ton ami, ton camarade (camarade!).

Le jeune homme devient rouge comme une betterave. Il semble vraiment pris par surprise.

— Écoute, p’tit gars, je suis pas certain de te comprendre… Enfin, tu sais…?

— Il a une belle aura, c’est bon, dit Archipelago aux gardiens de sécurité.

Ceux-ci reculent et puis s’en vont. Ils suspectaient que la situation puisse tourner mal ou dans tous les sens. Avec tous les envers dans la tour, ils n’étaient pas d’une excessive précaution.

Alors, Archipelago prit un air soudain joyeux, comme gai et enfantin, et se mit à rire aux éclats :

— Pourquoi es-tu ici? Tu n’es pas un employé!

Paulin devint blême, regardant aux alentours. Un autre employé qui scannait une famille avec un détecteur

de métal lui fit un bref geste d'acquiescement de la tête, haussant les sourcils d'un air semi-comique en insinuant « es-tu encore correct pour le gérer? », donc Paulin fit un signe de tête affirmatif en réponse.

Il se mit à marcher rapidement, attrapant Archipelago par la manche de son manteau de cuir noir et long. Archie avait un habit des plus étranges : un manteau hors de prix, des culottes de pyjamas et un bandeau de tennisman (aurait-on dit, alors que c'était pour cacher des bandages au crâne, lui qui défonçait souvent des plafonds en sautant si haut!). Une fois dans un endroit plus reclus, près des bureaux administratifs et loin des toilettes, il y eut un moment où Paul plaqua Archipelago contre le mur, tremblant encore :

— Écoute-moi bien! Tu ne dois pas révéler mon identité… S'il te plaît! Tu m'as l'air à observer justement les choses, et j'ai paniqué : je n'aurais pas dû dire mon nom. Ne le dis pas! Il faut

me trouver un nouveau nom! Tiens, c'est quoi, déjà, ton nom?

— Archipel des éons.

— Allons, arrête tes conneries! marmonna agressivement Paulin. Dis-moi ton vrai nom! Enfin, non, un vrai nom, peu importe lequel! Allez, s'il te plaît!

— Je… euh… Bah, je t'aime bien, toi. Tu es spécial. Tu es venu de loin, on dirait. Tu es ignare et pourtant, tu sembles connaître des secrets. Je veux te suivre!

— Alors, il nous faut un nom. Encore mieux : il nous faut un badge d'employé et un petit truc de nom.

Archipelago sortit du coin au laisser-aller bienveillant d'un Paulin inquiet, qui l'observa ensuite sauter en hauteur du géant rez-de-chaussée construit en grandeur. Il partait en filant dans les airs! Alors, Paulin paniqua, s'accosta contre le mur, puis il le remarqua enfin :

Archipelago avait fait un trou dans le mur, pendant qu'il souriait comme un idiot, tant il se forçait volontairement dans le mur. Paulin savait qu'il n'avait pas la force de briser un mur à sa

poussée seule, quelque chose dans tout ça le dépassait complètement. En plus, Archipelago pouvait filer comme une étoile filante! Que se passait-il vraiment dans cette tour? Paulin se mit à hyperventiler.

C’est à ce moment-là qu’elle arriva.

C’était une personne assez jeune, dans les âges de Paul. Tournant en revenant du coin de la salle de bain pour femmes, elle semblait ignorer la présence de quelqu’un. Elle fonça sur Paul alors qu’elle marchait pourtant doucement.

— Ah! Mais désolée! J’ai besoin de…

Paulin s’excusa à profération, mais il n’avait pas compris que la jeune femme semblait perdue. Elle l’attrapa par les épaules. Et elle fit un sursaut, ce qui rendit la situation d’autant plus étrange.

— Allons, écoute-moi, enfin! implorait la jeune femme. Je ne sais pas où je suis!

Une réponse semblait évidente : elle avait trop de cheveux devant les yeux pour voir. Elle paraissait très vieille dans les impressions que Paulin en avait jusqu’à ce qu’il se rendit compte d’un fait anodin. Elle avait les cheveux

blancs. Elle était très jolie, faite petite et très rouge. Elle avait la peau presque rose tant son teint pâle prenait de la chaleur. On aurait dit qu'elle avait de gros coups de soleil.

— Venez, venez avec moi vers l'administration! lança subitement Paulin. On va s'en aller d'ici, vous n'avez aucune idée d'où vous êtes! N'est-ce pas?

Paulin imitait un jargon d'employé jovial, mais ses vraies intentions étaient floues, même à ses propres yeux…

Archipelago avait trop rapidement trouvé un nom en badge et une carte d'identité. Il avait gardé ces cartes pour ne pas se causer honte ; c'étaient des badges de femme, et son ami n'avait pas besoin d'une identité féminine. Alors il prit le corps évanoui de la victime qu'il avait flagellé d'une pichenette de sa pleine puissance. Il avait un corps dans les bras, et il était devant sa prochaine victime : il n'avait aucune intention de traumatiser les gens, mais déjà dix agents de police étaient à ses trousses au loin, une escouade avait été appelée

et quelques employés sortaient des armes blanches et des pistolets électriques pour le maîtriser.

— Merde! Je vais trop vite, je suis trop pressé! C'est toujours une bourde chiante, ça!

Archie était frustré, mais pas vraiment fâché. Son manque d'organisation était d'autant plus visible qu'autour de lui, des tonnes de détecteurs, meubles d'administration et autres commodités commerciales étaient brisées ou tout simplement éclatées au sol. Il était si maladroit qu'il avait presque massacré pour des milliers de dollars sur son chemin! Inutile de le redire, Archie coûtait cher à l'industrie du gratte-ciel, mais il créait des besoins de production!

Pendant ce temps, Paulin était parti avec l'étrange femme, main dans la main. Il ne s'apercevait pas que cette jeune fille avait mis sa main sur sa propre bouche alors qu'il cherchait des menaces potentielles à son improvisation ridicule…

IV. ESCALIERS DES SOUS-SOLS

DÉBOULEMENT DES VIOLENCES

Soldat Price est mon alias. J’étais formé dans les régiments d’une garde avancée, mais on m’a décalé jusque dans une ligne de front. Les gens d’ici n’ont pas d’âme, ils sont tous rabattus sur leurs armes avec leur cadavre. Les boues sont horribles. Le sang, l’odeur de fer dans la saleté extrême… Les grillages, les clôtures. J’ai appelé le Père, il m’a prié de revenir à nous, à ce monde si illustre dans la candeur d’une souffrance sans bornes. J’ai été ramené à la vie, le souffle dans une machine. J’ai déserté. J’ai foulé mon pouce, je ne peux même pas tenir mon arme à feu. Les Germaniques d’Empire suzerain, l’Impératrice, les régiments… Je n’en ai plus rien à foutre. Mon saint Père m’a affecté à cette vie comme d’une mission : je sais que mes enfants verront des jours meilleurs que ceux-ci, avec une vivace témérité que nous ne connaissons pas et que nous ne connaîtrons jamais… J’ai promis de tout

quitter. J’ai servi les auspices du Blason. On m’a chéri comme une gemme, sous terre et espérée. Je suis revenu d’entre les morts quand soudain, le courant et les décharges électriques du commercial m’ont remis une misère sans bornes. Je suis un monstre, une chimère de violences et d’héritages sans queue ni tête. La base HALCO est un pilier du monde moderne, mais à quoi bon…? À quoi bon tenir?

J’ai souvent hésité à pointer mon arme dans l’autre direction, mais je me rappelle alors que mon pouce ne supporte pas la puissance d’un dieu. Le Saint-Père me laissera chu, ici, sur la roche, et la pudeur de mourir me sera peut-être un jour accordée… Peut-être, enfin, verrai-je mes propres enfants jouer, quelque part, dans un parc… Des rires d’enfants… Les cloches d’une église… Ô, sainteté des anges! Laissez-moi, prenez pitié de ma souffrance et allégez mon fardeau!

Je montai les escaliers quand je vis un enfant affublé d’un fusil, par quelque hasard.

— Que fais-tu…?

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous, ne pas jouer les héros… Revenez demain, si ça vous chante. Partez.

— Mais, gamin, tu n'as même pas vingt ans…

— Partez, je vous dis. Vous ne réalisez pas la chance avec laquelle vous jouez.

Je saisis mon flingue et lui pointe sur la tempe. Il a un fusil à pompe scié dans les deux mains, il resserre sa poigne dessus.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, jeune homme. Tu n'as pas vécu de guerres. Tu t'apprêtes à tuer, hein? Qui? Un homme de politique, une femme, des enfants? Qui vises-tu hormis toi-même?

Il est figé, alors je continue, remarquant qu'un employé de la tour nous a vus et fuit désormais déjà loin.

— Écoute-moi, m'sieur… J'ai pas besoin de tes conseils. J'ai fait mon deuil avec la vie. J'ai renoncé à chasser le bonheur qu'on me met au bout du nez… J'abandonne. Je n'en peux plus, de toute manière…

Il tente de tourner le canon de son arme vers moi, mais son équipement est trop lourd ; son sac, des grenades, des fusils, autre chose… Bref, il est inutile comme il est : incapable, ruiné, tragique en son caractère inné et spécialement choisi. Je tire sur son canon, que je tenais par le bout de ma main non armée. Son fusil est bousillé.

— Écoute-moi, petit… Tu sais très bien que tu peux mourir, te suicider, tuer des gens… mais pourquoi? Pour qui? L'Impératrice?

— J'y ai songé.

— Je ne te crois pas. Tu n'as aucune raison de faire ceci. Tu es parfaitement nul dans cette armure de tragédie. Tu es un perdant, mais en plus… tu forces, tu veux forcer tout le monde à perdre avec toi.

Je remarque du coin de l'œil que des agents de sécurité sont ici. Ils sont deux, avec chacun un pistolet 9mm. Inutile ; le gosse a des grenades. Je songe un long moment, le fusil accoté sur le crâne de mon interlocuteur ; je prononce enfin quelques paroles…

— Écoute, mon gars… Tu as besoin d’aide, pas d’incarner la nuisance elle-même. Tu sais ce que ça fait : je t’ai directement montré l’enfer…

Je lui attrape la mâchoire et, alors qu’il est en train d’essayer de dégainer des grenades, il remarque le vide, le trou noir de mon canon :

— Regarde-le bien. Tu voulais le pointer sur des gens, ce truc-là…?

Il fixe le fusil, que j’éloigne lentement de lui.

Coup de feu, les agents reculent derrière le mur. Ils croient sans doute que les grenades ont sauté. Je chuchote dans le tympan que je n’ai pas bousillé avec mon tir vers la droite :

— J’ai tué des gens. Tu ne veux pas ça. Surtout pas. Tu ne parles pas avec les fantômes, tu n’es pas un mort… Tu n’es pas mort!

Je le frappe d’un poing dur et violent, mais c’est par amour. Une fois assis sur le sol, le gamin ressemble à un bébé amadoué.

— Bats-toi. Et n’échoue pas. Laisse-moi monter : moi, je sais qui tuer, je sais

comment utiliser une arme. Toi, tu mérites seulement le repos, la paix d’esprit. Laisse les clés de l’enfer à ceux qui les méritent…

Il voit mon regard, mon désarroi. Il voit la mélancolie de quelqu’un d’autre que lui-même, enfin, et les agents laissent place à des gars avec des boucliers et des armures de combat forcé en possibilité de détonation.

Je les connais, ces armures.

J’en avais une, à un moment donné…

Mon Saint-Père m’en avait donné la mission : rapporte, rapporte-nous la sanctification, la pureté… et purge-les.

Je pars en courant, fuyant les lieux en montant les escaliers.

DEUS EX PER CAPITA

— Monsieur le directeur général, M. Harold, peut vous voir.

[(Merci, Ursula.)

« Bonjour, fiston. »

(Il est avec moi (prend).)

Je… (suis) ravissement.

>>>AUCUNE DONNÉE.

Prendre des données. Prendre commandement. Insérer la donnée.

Valeur (de la) [variable]>[trajectoire en cours…]

>>>

>>>execute [variable]

Software on target.

Acquire destination.

Program response = True.

>>>execute program version 0.5

« Bonjour, fiston. »

>>>

Print_“Hello, world!”

Hello, world!

>>>

>>>[Je patrouille dans les sous-sols, c’est mon emploi du temps. Il y a eu un meurtre et mon père, un bon vieil employé de la HAL CORP. (…)]

>>>[(…)connait {Username_HAROLD}.]

Opérationnel : {SoldatPrice.exe}!]

— Aucun prix n’est trop cher pour ça, Ursula.

— Oui. Vous faites du sacré beau travail, doc'.

DISLOQUER LA DOULEUR

Elle n'a pas de nom délicat pour ses lèvres, ses mains sont dures sur ma poitrine, la sève coule doucement et durcit mes veines. Je suis ensorcelé par cette incarnation, je me dis parfois que c'est pourtant ma guérison… Et puis, elle itère son nom :

— Maara.

— Moi, c'est Pau…

Paulin s'arrêta net.

— Poe! dit-elle en cachant mal son étonnement. C'est un nom, ça?

— Bah, c'est comme « Maara », ça vient pas d'ici, non?

— Oui, tu as raison, Poe. Tu es… Tu as un beau muscle latéral droit en surtension. Tu t'es mal ménagé pour moi!

— Oui, excuse-moi, enfin…

Il rougit et elle rougit. C'était un regard foudroyant, mais l'éparse situation ne leur permettait pas de réaliser leur regard pleinement. Ils étaient consommés par le sol, la

douleur, la plainte de Paulin. Il avait attaqué des policiers qui s'étaient rendus jusqu'à eux.

— Alors, vous disiez?

— J'avais perdu mes amies, les gardes du corps. J'ai un téléphone portable dans ma bourse, je crois… Mais, vous savez… C'est une chose qui m'appartient…

Paulin tint sa main. Il tremblait, puis elle croyait qu'il tremblait de douleur.

— Un sacré coup ici.

— Non, mais écoute-moi bien : tu peux me faire confiance, hein? Je ne sais pas qui tu es hormis Maara, alors dis-le moi.

— Je… Je ne suis personne.

— Et pourtant tu me touches là. Tu me fais mal quand tu dis cela.

Maara avait un sérieux handicap qui faisait qu'elle était quasiment totalement aveugle. Elle était cependant malvoyante, et elle pouvait découper des silhouettes dans la lumière si elle se forçait. Ils étaient dans un coin de couloirs menant aux sous-sols.

— Écoute-moi bien, Maara : nous devrions aller dans les sous-sols de la tour. Je n'y connais pas grand-chose…

— C'est là que je veux, que je dois aller aussi, le coupa-t-elle.

Maara était une masseuse chiropraticienne et ramancher les blessés était son métier. Elle avait un don inouï, venu de naissance par le toucher d'une sensibilité et d'une force sans égal.

Une grande, grosse et féroce femme lui avait inculqué les techniques du massage traditionnel, mais aussi toutes les formes des massages expérimentaux. Elle connaissait et avait le savoir-faire, de même que cette légendaire mère du massage était morte après lui avoir enseigné. Maara trait reconnu dans tous les cercles de spécialistes au niveau quasiment mondial, mais souvent, ce n'était pas son nom qui paraissait dans les avancées et les révolutions de ses sphères de travail : elle était à la tête d'une compagnie forte d'esthétique, de soins et de médecine dans un régime technocrate. Enfin, elle, qui était née

pauvre et prise sous égide après un test neurocognitif, avait été enlevée à ses parents.

Maara était adoptée de force, si ce n’est pas dire « enlevée de ses parents », et c’est bien parce qu’elle avait la volonté de se laisser aller partout dans sa vie qu’elle ne se sentait pas agressée. Elle pouvait regarder le soleil parfois, jeune fille, sans cligner des yeux : c’étaient ses pouponnières qui l’en empêchaient. C’est ainsi qu’elle s’était probablement amusée à se troubler la vue, en plus de jouer avec des liquides nocifs pour les yeux.

Maara prit mal cette opportunité de venir à la tour, dans les sous-sols : trop de gens la connaissaient de partout, si on lui parlait de sa compagnie multimilliardaire. Elle n’avait pas la moindre malice de se cacher ou d’avoir de la pudeur, ce qui causait l’attrait des criminels les plus férus. Elle avait déjà été enlevée (plusieurs fois) par un gang de voleurs, le gang de crime organisé mafioso « Valence ». Ça avait bien fini à tous les coups, mais la garde légale de

Maara était désormais obligée de la suivre étant donné sa férocité à agir de manière enfantine et sans aucun égard pour le danger. Maara n’était pas capable de compter des billets de banque, ni même capable de discerner les visages.

— Dis-moi que tu viendras avec moi dans les sous-sols, monsieur…

— Oui, je veux bien. On ira en bas, quelque part de loin.

Ils se regardaient aveuglément face aux propos qu’ils disaient, chacun dans une situation qui leur semblait aléatoire.

— J’ai beaucoup à faire, conclut Paulin, comme dans un rêve où le temps ne passait pas.

— Oui, c’est normal avec des emplois du temps, on est bien prisé et on oublie de vivre.

— Vivre… Quelle ironie, hein?

Ils rirent tous les deux.

— J’ai… mal, Maara.

— T’inquiètes pas, mon beau chou, tu es entre bonnes mains.

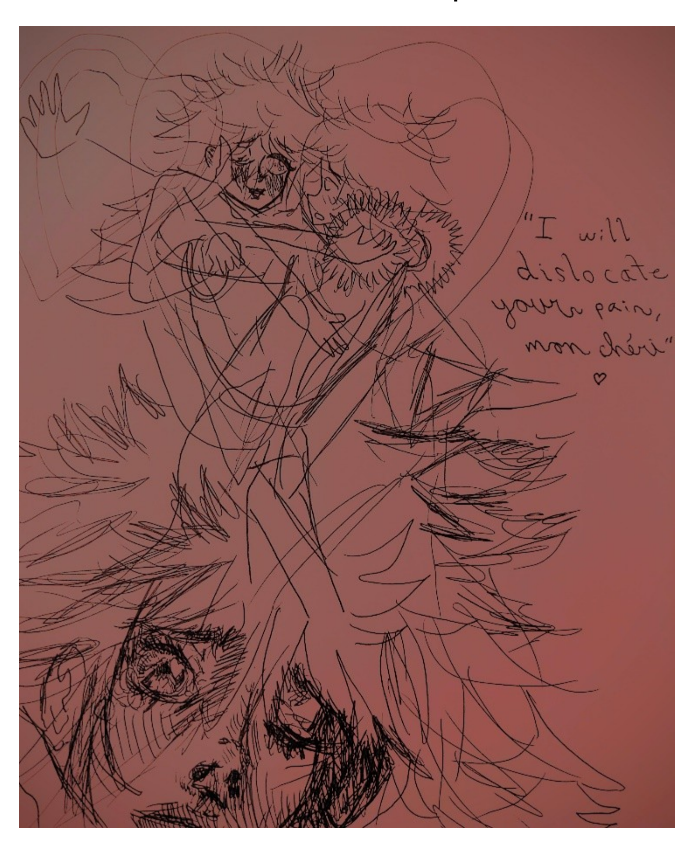
Et là, au lieu de rire, le temps s’était arrêté, sur le béton ciré blanc, vers

l’entrée des sous-sols, quelque part dans la tour gigantesque dont on ne ressortait jamais exactement inchangé.

— Et tes amis, ils viendront…?

— Si c’est possible, ils viendront, Poe.

— On les attendra ensemble… Je te protège.


"I will
dislocate
your pain,
mon chéri"

ODE HYLÉENNE

Je n’avais pas de cerveau quand je te connaissais, toi, mon sauvetage complet des souffrances les plus pointues. Tu es comme une fusée, qui picote en artifices dans mon membre blessé, charnu et défait. Je me sens redressé à bon escient, enfin repris comme sur un crochet décroché : je suis flasque, mou, avec toi. Je ressens un évitement, une lente esquive d’où je peux me réjouir avec toi, baigner en ton sein sacré. Tu es ma station balnéaire, mon asile de l’au-delà. Dans cette peau charnelle, je comprends le coin auquel nous sommes acculés, malencontreusement chéris comme des oisillons sans coquilles pour ne jamais plus nous défendra. L’illusion répartie autour de nous brûlée, en morcèlements de la froideur des choses et des gens, elle nous force au câlin dont nous devons apprendre à revendiquer le baiser. Comme mon ventre, ma faim, m’emporte! De souffrance et de vives coupures, je prends ma chair et je te la

dédie comme je la donnerais en un poids massif. Ici, enfin, baignés dans une mare primale d'influx impulsifs, gastriques ou encore sexuels, on nous donne à revenir. Chaque coup, chaque blessure, je te la ravis et je m'en dédie une aurore : vers l'arc-en-ciel de la douleur, j'irai à choir pour toi. J'en saurai rencontrer toutes les ethnies, toutes espèce frivole dans la rigole récalcitrante des maux. Je pâtis, enfin, comme un chéri de ta paume. Chaque tendu muscle crie de ma douleur, exaspéré à l'idée de craquer, de siffler dans le spa du massacre. Je m'écorche, je lâche le poids de ma douleur : je ressens notre mariage, et enfin, je me rends à un compte où je remettrai toujours zéro, zéro pour te laisser vivre et respirer, avant même moi. Nous autres, ensemble, formons ce nouveau « moi » où plus rien ne se perdra dans la facilité. Je languis, pleureur, devant tant de frigorifique horrible glace. Je cristallise ma douleur, et ton souffle comme un baume me rends à moi. Nous serons unis, enfin charnels, enfin débarrassés.

LE COLISÉE DES LABYRINTHES

Archipelago déblatérait encore des sottises, cette fois après un court asile psychiatrique :

— Il nous faut retrouver la lettre « H »!

Il avait eu une (mal)chance inouïe, où une certaine bande de mercenaires et finalement de robots (dont le soldat-robot PRICE) avaient pris une initiative de descendre dans les sous-sols. « Les sous-sols », chantait Archipelago (sans mélodie constante). Il ressemblait à un rat d'égouts à son manteau de cuir noir, ses cheveux attachés plein de bandages avec du sang séché.

— T'sais bien! répétait Archipelago au robot d'exécution. C'est moi, le robot d'exécution!

Le robot, farouche et serein en même temps, broncha un « affirmatif » de politesse formelle et continua sa routine de pilotage vers la destination.

— Au fait, c'est vrai que tu détruirais Ty Célann? cria loin derrière le petit fou.

— Dispositif de recueillement de données : quelle est ton affiliation avec « Ty Célann », Archipelago?

— Bah! Je le connais pas trop, man.

— D'accord. Si vous avez des informations sur…

Archipelago lui gifla le visage et le crâne du robot se dépareilla, dans le style d'un dessin animé comique.

— Pas de ça avec moi, espèce de badin frivole! Je prends pas d'ordres, le robot! Mon docteur me dit que j'ai le droit.

Le robot se replaça le crâne, déjetant des calculs.

— T'sais, monsieur, moi je t'aime bien, le robot. Je suis sûr qu'il trouvera son chemin, le petit bonhomme que tu cherches, et pis qu'un jour vous sauriez comment vous faire la paix (dans un dîner avec des poussins, sans doute).

— Sans aucun doute! Je suis heureux que tu sois capable de te projeter de belles affirmations, Archipelago, dit le robot. Excuse-moi de t'avoir imposé de telles ordonnances.

— Y'a pas de quoi, gros cul de fer, rigola Archipelago.

— C’est une excellente remarque humoristique : effectivement, j’ai…

Archipelago n’écoutait plus.

Ils étaient dans un colisée labyrinthique, où mille brigands se promenaient au milieu des escaliers incessants des sous-sols. À tout bout de champ, ils avaient des chambres à offrir : pleine de pièges, d’armureries, de salles étranges ou de chambres de torture, les étages -1 à -100 des sous-sols étaient en quelque sorte assimilables à une compilation de catacombes, de labyrinthes et de complexes mécanismes de survie extrêmes, qui s’assemblaient dans des situations de brigands harmonisés ou non. La guerre régnant là-bas, les étages plus bas pariaient sur les survivants ou sur des lots de films par les caméras, régis par des « antiquaires », soit de bons gros radins sur ce qu’il y avait de plus « nouveau » dans de telles conditions de sous-sols extrêmes. De plus, vers les étages -80, les espaces entre les étages étaient beaucoup plus vastes et grands pour

laisser place à des titans, des troglodytes et des géants de toutes sortes ; ils étaient des animaux de compagnie des antiquaires ou des bêtes de foire, sinon des protecteurs gardiens du « Tartare » (les plus bas étages, qu'on disait filtrés par les colossaux). Les vingtaines de premiers étages abritaient des asiles, des prisons et des marécages de déchets dont des peuples batraciens (grenouilles et crapauds en tout genre). Les crapauds étaient en guerre constante, tandis que les grenouilles avaient tendance à bien s'entendre avec tout le monde, quoique frêles, opportunistes et parfois faibles au-delà de l'imagination ; le règne des espèces de batraciens en tout genre faisait d'ailleurs l'objet d'enquêtes depuis longtemps abandonnées. Des rainettes toxiques avaient aussi élu leurs abris près des déchets plus dangereux, dans des étages toxiques ou nucléaires. En vérité, chaque étage de cette première couche de sous-sols était un peu comme un colisée de Rome, allant et venant en dédales d'allées ; puis,

c’étaient carrément des assemblages cryptiques d’escaliers assemblés comme les catacombes de Paris ou un Tokyo post-apocalyptique.

Des caméras voyaient, de partout, tout le monde, dont notre bon Paulin qui défendait Maara, qui s’agrippait et s’accrochait au bracelet d’amitié que les deux portaient chacun pour se retrouver l’un et l’autre…

COMBATTANTS DES CATACOMBES

Archipelago et le robot-soldat partirent alors vers les grillages, et croyant accéder à de vulgaires nouveautés, ils virent la lumière qui fardait les environs, puis quelques crapauds et des grenouilles bleues.

— MAYATA FICHTRONA! COME TUAN MADRONA SUNO PULULTA!

Alors qu'Archie envoyait des jurons dans une langue imaginaire, le robot examinait la situation : ils avaient en vérité été mis dans un guet-apens puis offerts dans un combat à mort du colisée catacombes. Archipelago semblait très énergique et instable, donc le robot analysa ainsi la situation :

Combat./ Pouv.	Forces vitales	Faiblesses
Archipelago (Dangereux)	127% HYLIQUE 44% PSYCHI	N'accepte pas les ordres.

	QUE 58% PNEUMA.	
Robot PRICE (Nom de code soldat PRICE)	110% HYLIQUE 80% PSYCHIQUE 45% PNEUMA.	Je ne possède aucune capacité spéciale hormis ma vitesse.
Rainette noire (Neutre)	18% HYLIQUE 25% PSYCHIQUE 0% PNEUMA.	Potentiellement faible physiquement, quoique très fort risque de corrosion toxique.
Grenouille bleue 1 (Future alliée	20% HYLIQUE 35%	En crise de panique : ne

possible)	PSYCHIQUE 2% PNEUMA.	comprend pas la situation.
Grenouille bleue 2 (Alliée possible)	30% HYLIQUE 35% PSYCHIQUE 3% PNEUMA.	Comprend la situation, est plus calme que sa semblable.
Crapaud vert 1 (Hostile, dangereux mais stupide)	127% HYLIQUE 12% PSYCHIQUE 0% PNEUMA.	Raciste éperdu contre les grenouilles.
Crapaud vert 2 (Hostile, à déjouer	111% HYLIQUE 15%	Raciste modéré contre les grenouilles

au plus vite)	PSYCHIQUE 1% PNEUMA.	.
Ogre mauve (Trop puissant, fuir dans l'immédiat)	271% HYLIQUE 38% PSYCHIQUE 0% PNEUMA.	Agit dans des intérêts de plaire à une foule.

Archipelago attaque Crapaud vert 1.

Archipelago a vaincu son adversaire!

Crapaud vert 2 s'en prend au Robot PRICE!

L'ogre mauve tape sur Robot PRICE!

Archipelago tente de défendre son allié…

La défense échoue! Robot PRICE est éclaté en tas de pièces…

Archipelago chante la comptine du vilain petit canard. La gravité dans la situation est pesante.

Les grenouilles bleues sont en train de s'isoler du combat ; elles tentent de fuir!

L'ogre mauve se rend jusqu'aux grenouilles avec son allié le crapaud vert!

Archipelago s'en prend à tout le monde avec une attaque qui modifie la gravitation dans l'atterrissage de ses sauts périlleux!

Grenouille bleue 1 meurt!

Grenouille bleue 2 meurt!

Crapaud vert 2 meurt!

Ogre mauve est vaincu!

Ramassant la tête du soldat PRICE, Archipelago murmure du nonsens lourd, alors que le robot scanne les environs. L'ogre mauve tente de se relever, mais le corps du soldat PRICE explose à détonation à distance, ce qui l'achève de son bout de l'arène. Des gens acclament Archipelago. Il semble parfaitement distrait.

MÉMOIRES VIVES

Les caméras des sous-sols envoient des données au crâne de robot qu’Archipelago tient : c’est un hologramme projeté d’une scène.

Une femme aux cheveux blancs tient la main d’un jeune homme, présumé Paulin selon Archie. La cible est dans le registre des gens présents : Ty Célann est là. Archie semble surpris, puis il prend le crâne de robot et lui pose des questions.

Apparemment, Ty Célann serait Paulin. Avait-il menti à Archipelago? Archipelago s’en retrouve un peu désolé et fâché, mais il éclate de rire. « Je vais le retrouver, moi aussi! », rit le fou. Le robot montre alors que c’est plutôt d’une mention de Ty dont il s’agit : une pauvre femme, brisée en tout point, se trouve soignée à petit feu par la masseuse aux cheveux blancs, qui est pourtant jeune femme. Elle tient la main de Paulin, et enfin, se remet à masser la

blessée. On entend crier « TY, NE… FAIS PAS… ÇA!!! »

Un silence de partout, même chez Archipelago. Enfin, Archie veut parler, mais la femme massacrée est à l'agonie.

Elle semble mourir.

« Je lui ferai un coup qui la mettra à mort si besoin », semble dire Maara, la jeune femme aux cheveux blancs. Paulin acquiesce, mais il est mal à l'aise :

— Elle ne mérite pas la mort. Endolorit son corps, non?

— La question serait de savoir si c'est possible, à ce niveau-là, après une telle chute…

— Oui, ma douce, je comprends…

Ils se tiennent la main alors que la jeune femme agonise. Ensemble, ils écoutent ses doléances.

— Nous sommes là, pour toi seule, si tu as de dernières volontés, dit Paulin.

Elle avait été laissée dans une cellule de prison, dans une salle de fouille, puis transférée à une prison. Une espèce de rainette qui fait la taille d'un enfant se tient près d'eux, comme gênée.

— N… NON…!!! TY!!! JE… T'AIME!!!

Archipelago est silencieux, comme choqué. Il hésite à casser le robot.

— Veux-tu une prière? Dit la petite rainette. Je peux prier pour toi, crôa.

— AHHH! TY!!!

Alors dans un cri d'agonie, elle semble émettre une phrase horriblement contorsionnée, puis, seulement après, elle émet un dernier soupir et meurt.

— Nous... Nous sommes chanceux, en ce bas monde, de pouvoir nous aimer, avoue Maara. Tu es mon amour, tu es l'amour de ma vie. Je t'aimerai toujours, même si j'en viens à en souffrir comme elle souffrait...

— Maara... Je... Je me retiens de t'embrasser, chérie... Je t'aime si fort... Respectons-la, puis laissons cette cellule. Nous devons avancer, trouver un havre de paix, quelque part, pour vivre notre amour...

La rainette s'exclame :

— EH, BAH! Tu pourrais me ramancher le bras, non? Je suis huileux, mais j'aimerais bien me refaire une belle baston avec mon bon bras!

— Voudrais-tu nous aider, petite rainette?

— À vit’ service, m’dame!

— Partons ensemble, tous les trois. Nous irons trouver un endroit où il y aurait un bunker ou un autre lieu plus sûr. Ici, le personnel de la tour est corrompu, dit Maara. Nous devons aussi retrouver mes gardes du corps!

— Oui, c’est vrai, balbutie Paulin. Tu étais venue ici pour séjourner en paix, me semble-t-il… En touriste, en gros.

LE PASSEUR DANS L'OMBRE

Ty Célann est entouré de policiers. Il a un pistolet rangé sur sa cuisse droite, puis un shotgun à canon scié dans son dos. Il ne porte pas vraiment d'armure lourde comme un gilet pare-balles ou un truc du genre.

La dynastie des Champloux est resplendissante dans ses commandements, car ces impériaux de premier ordre nés peuvent commander des situations ou maîtriser un marché noir sans vraiment fournir d'efforts tant leur richesse est grandissante. Napoléon IIIe, le monarque du moment dans la saga napoléonienne, pouvait et en vérité avait ordonné le démantèlement de la tour commerciale de la HAL Corporation. Les essors de corruption et la tragédie de Jeanne d'Arc avaient mené à ces événements où Ty lui-même devenait un ennemi politique pour la tour commerçante.

Suivant cela, un désordre énorme se mit à prendre la situation de Ty, et beaucoup de soldats napoléoniens dynastiques avaient repris en contrôle. Ils défendirent le légdendaire Célann, qu'on acclamait presque comme un antihéros de la première classe. Il avait sur lui des kilos et des kilos d'utopium à revendre à des clients importants et autres magnats des affaires nocives pour le bien-être général de la tour…

L'utopium est une substance de type opioïde de dernière génération avec laquelle les synapses se reprogramment pour y voir des hallucinations de tout genre, avec des retombées corporelles similaires à celles de la cocaïne sans aucun effet nocif. L'utopium est une poudre bleu pâle et d'apparence fade, mais les gens ne la consomment pas en voies nasales ; le canal respiratoire peut en vérité aller en voie de dysfonction critique pour les ignares qui essaient de consommer la drogue ainsi. L'utopium est en fait une drogue en poudre qui se combine avec des substances aqueuses,

mais l’eau en très petite quantité ou même la salive font généralement l’affaire, car il faut garder la constance de la poudre d’une certaine façon.

En gros, pour consommer l’utopium avec de l’eau ou de la salive, il faut l’ingérer de manière directe et attendre que l’eau ou la salive qui viendra feront de la poudre une matière pâteuse qui entraîne une réaction chimique mousseuse. C’est cette mousse qui est digestible pour la personne avec le plus de potence, mais pas juste ; à plus longs termes, la pâte non-mousseuse peut aussi avoir des effets et donner un remontant direct très similaire à un high de cocaïne ou de stimulant. L’adrénaline est aussi très affectée, car les muscles vont souvent se contracter et faire figer la personne sur place.

L’utopium se revend sur le marché à des prix exorbitants, plus chers que n’importe laquelle drogue de laboratoire mise au point comme le crack, l’héroïne ou même le démérol (morphine). Les deux gros cubes enveloppés de pellicules de plastique de Ty Célann au

moment où on avait tenté de l’arrêter valaient des millions et des millions de dollars.

La propriété spirituelle de l’utopium est une des choses les plus importantes de cette drogue, car elle permet de « voir les morts et l’au-delà », plus on en prend et plus la substance étant de potence véritablement forte. Bien des gens qui ont des problèmes avec des situations de hantise ou des conflits non résolus avec de récents défunts tentent de se procurer de l’utopium pour régler ces dernières querelles ou leur trouble avec des « fantômes ». Aussi, les couleurs et les substances changent de texture et en vivacité avec l’utopium de sorte que personne n’en ressort inchangé à partir d’une certaine quantité assimilée. Beaucoup de gens racontent avoir eu des conversations entières avec des esprits dignes d’un monde fantastique ou des défunts importants dans la société par suite de leur ingestion d’utopium. Parfois, des témoins racontent avoir vu leurs camarades sous influence parler seuls

ou encore briller des yeux, qui deviennent plus clairs et plus agressifs. Les gens disent aussi entendre des meubles bouger, voir des mobiliers s'ouvrir ou encore plein d'autres trucs paranormaux s'offriraient à la situation de consommation. De sorte, les gens témoins de consommation d'utopium ont souvent peur de la situation « paranormale ».

Un autre symptôme qui est étrange dans la consommation d'utopium, c'est l'adrénaline incessante. Les gens racontent d'expérience que leur énergie n'a jamais vraiment baissé de la même manière depuis leur première consommation de la drogue en question. Un autre fait étrange est que la drogue provient apparemment de météores qui se sont éclatés en géodes sur la planète… Ça expliquerait le prix exorbitant de la chose. Beaucoup disent que cette drogue est en vérité une substance étrangère à l'humanité, d'où sa potence et sa composition impossible à recréer de manière exacte.

LA FLAQUE DES CYGNES

Archipelago regardait sur des flaques les reflets, comme des univers parallèles, où son visage tremblait. Il se demandait si sa face était correcte de l’autre côté du reflet, saissisant sa joue et se la répandant sur la joue (jouant).

Paulin se demandait si son visage était encore tout rouge, rougissant, revenant de la petite tente de batraciens grenouilles.

— Mon amie m’a dit de te faire parvenir que ce serait un moment pour moi de suivre un apprentissage de ta part. Elle dit que si tu es connu dans cette tour, enfin, dans cette sphère des gens qui savent se défendre, tu devrais savoir comment faire comme Ty ou encore devenir puissant comme la tête de robot devait l’être…

— Ouais, bah pour sûr! Je peux t’aider à faire éclore ton œuf, p’tit gars de la mère à boire.

— Oui? Ah, merci!

Archipelago sourit tristement.

— Mais ne tue pas inutilement. Pas les gens que tu aimes, mon ami. Ça ne sert à rien, ça ne t'aidera pas…

Paulin fut désarmé par ce réalisme soudain chez le fou. Il lui demandait si tout allait bien, quand soudain, le fou prit sa paume et le gifla.

— NON, MAIS ÇA NE VA PAS!?!

— KIMCHI TAIKEN NO SETSU!!!

Archipelago se mit à rire, puis il prit un air goguenard, puis il se fâcha :

— LA COULEUR DU VENT! TU ES DE LA COULEUR DU VENT! QUABA! IPAPI! PAPU!

(Le lac, frisquet, se mit à trembler.)

(Les flaques, autour, dégouttaient aux alentours.)

(Lac, eau, autre chose se passait au-delà…)

Soudain, une aura malsaine et géante entoura Archipelago d'une douce vibration autour, que Paulin pouvait voir.

— Techniquement, un homme normal serait mort en ce moment, mais tu es spécial parce que la madame t'a choppé les muscles en pâté de crabe…

Ils se mirent à rire : Archipelago, solennellement, Paulin, lui, jaunement (nerveusement).

— Écoute, fit Archipelago, nous n'avons pas beaucoup de (il rote) temps avant que je me décide inconsciemment de partir vers les archipels balnéaires… Tu as une aura, il y a les pneumatiques qui sont formées de psychique et des hyliques forces : tu combines (il fait un geste exagéré des mains) tes pensées et ton corps, puis… (il imite une explosion) pneumatique force, en toi!

Paulin semble suivre, alors Archipelago continue :

— Il existe cinq éléments génériques, faute d'autres attributs : feu, eau, terre, air et le dernier est loufoque. Je ne le connais pas bien, mais il est spécial et dépasse les autres. Le feu est (il grogne) agressif et transforme ton énergie en pneumatique, l'eau permet de convertir la matière, la réalité, les choses (il fait des mouvements de vagues avec ses mains) comme ça. La terre, bah elle fout rien d'autre que d'ancrer les gens…

Archipelago commence à pleurer, alors Paulin s'inquiète, mais Archipelago fait mine de rien.

— Écoute, on a tous nos propres problèmes, ok? Donc, comme je disais, la terre… elle est bien, mais elle ferait grandir naturellement ce qui découle de toi. Si tu fais du mal, seul le temps peut te réparer : la terre, elle est similaire. Enfin, bref, l'air est le dernier élément et il permet de se converger aux réalités des autres. L'air, c'est la propriété des passoires des différentes réalités qui vont s'entrechoquer à toi. Tu devras l'affronter, mais c'est ton mécanisme d'autodéfense là où le feu convertirait en vérité ton énergie en autre chose, tu me suis?

Paulin était tout confus.

— Écoute, retiens une chose, dit Archipelago : ne tue pas les gens inutilement. Laisse-moi le faire si on en vient à cela, d'accord?

Paulin acquiesça. Il ressentait soudain cette aura qui entourait Archie. C'était comme si deux êtres se tenaient près de lui, quasiment en-dedans de son cœur,

simultanément près de sa silhouette et déjà très loin dans l'au-delà.

— Archipelago, fit enfin Paulin, comment est-ce que les gens comme toi font pour sauter aussi haut? Pourquoi? Y a-t-il des facilitateurs dans ton processus de saut?

Archipelago grinça des dents et se gratta vivement le bandage, révélant son crâne encore chevelu d'une chevelure noire.

— Bon, alors voilà, lâcha enfin ce dernier, il y a quelques petits détails qui m'avaient échappé : la lumière et l'obscurité. Voilà les deux éléments qui manquaient à ma liste.

— Mais… n'y en avait-il pas un seul qui manquait?

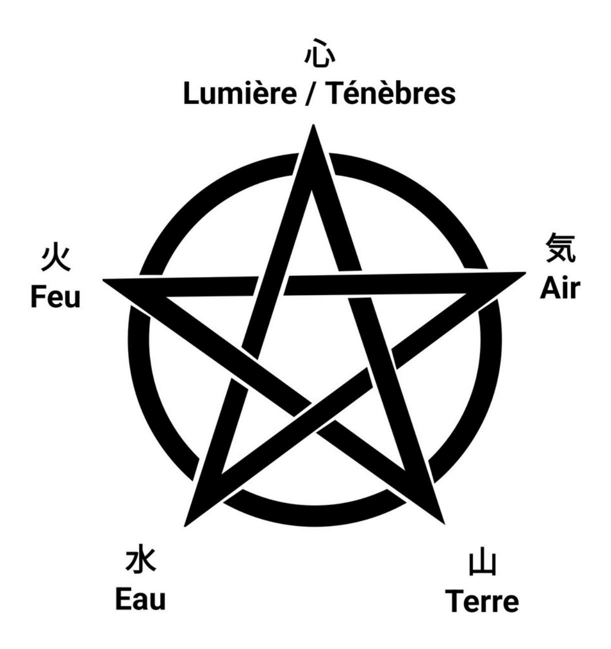
Archipelago prit Paulin par le collet ;

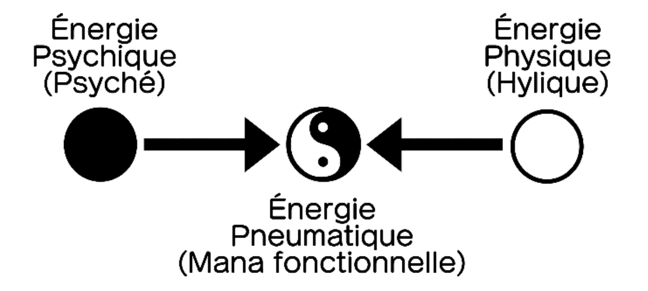
— Paulin… J'ai tué la femme de ma vie. J'ai causé le suicide de mon meilleur ami. Je… Je ne peux te dire qu'une seule chose : sois content que je te dise que la lumière joue dans ton camp, et ne pense plus jamais à l'obscurité, aux ténèbres… car ils penseront pour sûr à toi quand le moment viendra de scruter ton âme.

Paulin blêmit.

L’eau des étangs et des flaques était volante, elle flottait en blobs et en amas difformes, alors que Archipelago exerçait une espèce de pression ambiante insupportable.

Tout retomba en même temps, d’un seul coup, et Archipelago se mettait en boule, recroquevillé sur lui-même et chantant une chanson à répétition ; Paulin, saisit par la peur, fit quelques pas de recul. Après cinq minutes, tout restait naturel et revenu à la normale. C’était comme si Archipelago avait eu un retour à son ancienne personnalité, à son ancienne vie. Paulin regardait tristement Archie, qui ne faisait plus que chanter des comptines pour enfant avec obsession. Enfin, il l’invita comme si de rien n’était à jouer avec les oies et les rainettes vertes et rouges inoffensives.


心
Lumière / Ténèbres
火
Feu
気
Air
水
Eau
山
Terre


Énergie
Psychique
(Psyché)
Énergie
Physique
(Hylique)
Énergie
Pneumatique
(Mana fonctionnelle)

V. CATACOMBES D'UN EMPIRE

L'HISTOIRE DU FOU

Archie était autour d'un feu de camp, dans les doux marécages des sous-sols, avec ses amis Paulin, Maara et la petite rainette rouge. Tout le monde s'endormait quand soudain, Paulin (plus curieux et vif sur le coup) remarqua une chose :

— Dis-moi, Archipelago! Pourquoi est-ce qu'on peut respirer, ici? Rainette, en saurais-tu une chose? Il me semble que les environs sont dangereux, mais aussi isolés.

— Crôa, c'est parce que tu oublies la ventilation, crôa. Ici, la moisissure est bien présente, mais ce n'est pas toujours le cas.

Archipelago cessa de s'endormir, comme pris par un soudain éclat de joie.

— Savais-tu qu'il y a beaucoup de pousse-crottins ici? Ce sont des scarabées! Ils font beaucoup pour l'environnement. Les vers de terre aussi, d'ailleurs! Ils sont plus gros et

nombreux qu'à la surface, ici, n'as-tu rien vu de cela?

Paulin songea un instant.

— Je ne les ai pas spécialement remarqués, rigola-t-il.

— Moi non plus, rit Maara.

Ils rirent tous deux, alors que Archipelago ne savait pas trop de quelle situation cela retournait.

— Au fait, elle, c'est Maara.

— Je suis masseuse, en séjour de congés ici. Parce que je me suis égarée, ce charmant Poe m'a sauvée. Il m'a prise dans ses bras… et il m'a sauvée, dit-elle, comme pour se sauver la face de rougir encore plus qu'elle n'était déjà rose.

— Crôa, les scarabées ne sont pas trop à notre étage, crôa. Ils ne sont pas nécessaires, ici. En fait…

— Ils poussent toute crotte et tout crottin hors des lieux. Ils les amènent vers le sud, hors de la tour, et personne ne sait pourquoi! C'est du moins les rumeurs qu'ils aillent au nord, conclut Archipelago. Ils sont de petits, mais humbles serviteurs. Personnellement, je

serais reconnaissant de vivre au 300e étage des sous-sols, puis de me savoir vivant dans la propreté à cause d'eux et des vieux systèmes de filtration.

— Ce marais existe à cause des systèmes d'hydroélectricité et les canaux de pompage en bas! Crôa!

Maara songea, puis déclara :

— On m'a dit que vous aviez des massages thérapeutiques et des spas de boue, par ici, dans les sous-sols. Est-ce vrai, grenouille?

— Je préfère l'expression « batracien », mademoiselle. C'est sans vouloir vous offenser…

— Ah, mais non, certes! balbutia Maara. Désolée.

Paulin rit. Un long moment paisible passa, comme si deux anges veillaient sur les quatre amis.

— J'aimerais vous raconter une histoire, finit par proposer Archipelago.

— Oui, vas-y! s'enthousiasma Maara, se nouant au cou et aux épaules de Paulin de manière chaleureuse.

— Ah, mais pourquoi pas! On en prendrait un, un bon petit break.

Archipelago commença ;

« Il était une petite fois… le roi et sa femme. Ils avaient tellement de caca… »

Tout le monde se mit à rire d'Archipelago.

— Hé! Mais vous ne me prenez même pas au sérieux!

— Bah! Archie! rigola Paulin, regardant à la va-vite Maara. Tu parles de crottes et tu penses qu'on va t'écouter!

— C'est une histoire vraie, pourtant!

Les autres devinrent curieux.

— Parle-nous sans trop évoquer le crottin, crôa!

— Bon, eh bien, je peux bien essayer…, répondit Archipelago ;

« Une fois, il y a longtemps, très longtemps, genre dans l'âge médiéval, un royaume était sur le point de fleurir dans un empire obscur. Vous vous demandez sans doute pourquoi! Je ne sais pas trop. Mais il y avait un personnage vraiment particulier. C'était le fou du roi! Il avait été pris parmi les gens parce qu'il était très mince, grand et roux, de sorte que les autres le

remarquaient facilement. Enfin, il se mit à échouer à faire rire le roi sans cesse.

Vint un moment où le fou avait perdu la confiance de la cour entière : on le jugeait inutile. On le jeta aux donjons, avec les ordures! Il était très, très mal placé, au milieu des crottes… »

Paulin le coupa :

— Archipelago! Pas de caca!

Archie rit. Il avait été pris sur le fait.

— Je peux continuer?

— Oui… Mais si tu reprends avec tes histoires de matières fécales, on va dormir! lança Maara.

— Ah, d'accord, d'accord… Alors voilà :

« …et il finit, pris par la situation dans les encombres, à parler et parler! Cette situation donnée, le roi vint lui demander si tout allait mal (parce qu'il voulait que tout aille mal pour lui, parce qu'il n'était "pas drôle")… »

Tout le monde regardait Archipelago sévèrement.

« Mais il y avait de l'espoir! Le petit… Euh! Le grand galet fit une blague! Et le roi rit et partit, au lieu de le faire exécuter avec des haches et cetera.

Alors là, le fou est dans le donjon, seul avec les ordures et les insectes, puis il se demande quoi faire. Il dit “je vais mourir”! Et là la princesse l’entend, elle fait venir le roi par pitié pour lui. Il jonglait avec les “ordures”, tentait toutes les blagues, mais finalement… il échouait toujours! C’est ce qui fit rire le roi!

Et enfin, le roi dit “je vais te libérer parce que tu es tellement désespéré que c’en est drôle!” Et là, boum! Le fou a été délivré!

On raconte que ce fou a marié la princesse et vécu dans un royaume bien florissant, malgré les temps de peste noire qui rôdait dans toutes les ordures!

Pour ça, on pouvait remercier les scarabées et les mouches de pousser ou encore de manger la merde pour le fou! »

Archipelago éclata de rire, alors que les autres riaient (mais beaucoup moins que lui). Ils allèrent se coucher, Maara et Paulin dans la tente, la rainette dans l’eau et Archipelago accoté sur les bûches autour du feu mourant.

Archipelago avait encore quelques rires diffus, au hasard, pendant son sommeil.

MARIAGE DE RACINES

Le faux employé et le fou étaient dans la pièce d’à côté, où Maara ne pouvait pas les entendre.

— Écoute-moi, Archie ; je t’ai amené ici de force, pour te dire ceci : tu dois absolument m’appeler Poe, devant Maara. Ne sème plus de confusion, car elle est déjà assez confuse comme ça! Elle doit me faire confiance, elle croit tout bonnement que je suis un employé…

— C’est parce que tu voudrais son argent?

— Non! Bien sûr, non…

Paulin rougit. Il songeait à Maara, pauvre fillette comme elle semblait être, puis il crut que le temps s’arrêtait. Toutes ses idées se bousculaient dans son esprit, il ne savait plus trouver de repos en lui-même. Il se souvint de chez lui, dans un sous-sol, chez ses parents, dans une suite de pâtés de maisons, dans une ville comme les autres qui aurait aussi bien pu être sans nom. Il se

sentait important, là où il était désormais, avec Maara. Il crut que son cœur le pinçait.

— Écoute, Archipelago… Je t'apprécie beaucoup, je suis même reconnaissant de t'avoir comme ami. Mais je n'ai pas d'avenir… J'ai toujours été un sans-avenir. On n'a jamais parlé de moi, et je n'ai jamais pu parler des autres sans qu'on ne m'ignore. Je suis… Je ne suis rien.

Silence.

— Je pense que tu devrais te marier avec Maara, conclut Archie.

Paulin sourit, puis il eut une déformation du sourire en prenant conscience de son expression et balbutiant des « non » et « mais encore », il finit par rougir de plus belle.

— Archie… Nous nous aimons bien, mais de là à nous marier…

— Je veux dire que tu n'as pas d'énergie dans ton œuf, Paulin. Ton aura est belle, et elle est bonne, mais tu n'as pas d'ambition quand tu ne penses pas à Maara.

— Qu’est-ce que ça veut dire, Archie? Concrètement?

— Tu dois te marier avec elle. Offre-lui ton âme, la bague de ton âme. Tu dois regarder dans le creux de tes mains, puis lui dire « tiens, voilà ma proposition pour toi » ou un truc du genre.

Paulin fronça des sourcils.

— Quoi? Je ne comprends pas…

— Elle est gentille, non? Serais-tu prêt à la défendre, coûte que coûte?

Paulin étira ses lèvres sur son visage, comme pris dans un dilemme : en était-il digne? Saurait-elle que ce serait illogique et pourtant digne d’elle, de lui-même aussi? Paulin n’avait pas pensé sa vie et en vérité il n’avait pas songé qu’il méritait un avenir heureux.

— Archipelago… Tu connais la tour, hein?

— Oui.

— J’aimerais te dire… Je… J’étais venu pour grimper dans la tour, initialement, voir la vue de haut, et puis peut-être me…

Un silence régna.

Soudain, Archie écarquilla les yeux et fit sursauter Paulin avec ces mots :

— NORA! ARRÊTE! NON! JE NE PEUX PAS! ARRÊTE! Je… Je ne peux pas te donner mon sourire… Arrête… S'il te plaît.

Archipelago scrutait Paulin comme dans l'âme de quelqu'un d'autre. Il semblait triste, mais surtout fortement morose. Il y avait quelque chose dans le regard d'Archipelago qui faisait peur, une espèce d'oscillement entre la témérité d'oser parler à quelque chose qui n'existait pas pour Paulin, puis cette amabilité qu'il semblait avoir pour cet être, qui n'existait pas ou servait d'ami imaginaire, quasiment.

— Archie? J'ai pourtant… Je cherchais à te dire que je n'avais pas pu supporter ma vie…

— NON, NORA! ARRÊTE, ARRÊTE DE PARLER! criait Archipelago, rendu à quelques centimètres du visage de Paulin. C'était ailleurs, à un être bien loin qu'il semblait s'adresser.

— Arrête! C'est moi, c'est moi qui te parle!

Alors le fou fit quelque chose qui étonna Paulin au plus haut point : il le frappa de manière sèche et brève. Au sol, Paulin avait une larme à l'œil et il entendait son acouphène temporaire. Étonné, sidéré, Paulin eut enfin une réalisation : Archipelago était vraiment fou. Il n'y avait aucune manière de savoir si ce qu'il disait était vrai et si c'était définitivement sécuritaire pour les autres autour de lui. Résolu, Paulin trouva au creux de son cœur une idée qui le fit tressaillir à un niveau existentiel : il devait non pas protéger Maara de lui-même ou des ennemis évidents à voir.

Il devait protéger Maara des visages familiers, des amitiés fracturées, des banalités du mal, de la normalité de la violence…

Alors qu'il se relevait, Maara et la petite rainette rouge entraient dans la pièce, paniquées d'avoir entendu Archipelago crier et un coup sourd partant à la va-vite.

Paulin se précipita sur Maara et l’embrassa alors pour la première fois, comme exténué et à bout de souffle.

Elle gifla Paulin.

— NON, MAIS ÇA VA PAS?

Elle était trop effrayée pour tâter son bras, alors il saisit le sien. Elle se débattait, mais lentement, elle réalisa que c’était Paulin qui prenait son avant-bras, tâtant son bracelet. Il essayait de lui montrer, par un langage tactile, que lui aussi avait le bracelet.

Elle comprit, alors, que Paulin avait parlé comme dans à son habitude à elle, qu’il essayait de lire dans le toucher, de comprendre ses muscles, les formes de ses membres, puis enfin, ses courbes.

Elle rougit.

— Paulin… Est-ce que ça va?

Prenant sa tête à la chevelure blanche dans ses mains, Paulin se mit à sentir ses cheveux. Il était ému, comme pris d’une mélancolie intense. Il était heureux, comme si c’était un baptême de sens.

Maara se laissa fondre, dans son étreinte.

La rainette, étonnée, regarda autour d’elle et surprit Archipelago en train de sucer son pouce par terre, en boule :

— Je suis désolé, Nora… J’aurais dû écouter, voir les signes… Je suis désolé… Tu n’aurais pas dû… Tu n’aurais pas dû mettre fin à tes jours… Pas comme ça… Pas comme ça… Pas pour moi.

La rainette prit doucement Archipelago par la main, lui demandant s’il était capable de se lever.

— Je… Oui, désolé, madame la céréale…

— Je suis une rainette, crôa. Au masculin.

— Tu es une grenouille.

— C’est bien, répète après moi : « je suis une grenouille ».

— Je suis une grenouille, rigola Archipelago.

Alors, la terre trembla, Au moment où ce faux employé et une masseuse aveugle tâtait son âme en lui donnant son cœur, pour un assemblage de muscles compatibles, comme noués en racines étriquées…



LA TOUR S'EFFONDRE

La dynastie des Champloux, impériale et révolutionnaire en son noyau, était constituée des trois premiers Napoléon, soit l'originel premier, le fils et le petit-fils dernier survivant. Acquérant de la force à un niveau politique depuis l'incident de Jeanne d'Arc, les partisans du championnat napoléonien avaient pris en démesure l'impérialisme lourd, privilégiant la dynastie à des corporations comme celles de la tour HAL Corporation. Avec le temps, d'ailleurs, les frontières du pays s'étaient élargies au-delà de l'empire, donnant bien des difficultés aux nations rivales et à la nation impériale rivale, soit l'empire germanique.

Les plus peureux voulaient aussi renvoyer les gens dans les bidonvilles des cités plus pauvres, comme par exemple en Tergovie communiste ou même dans les régions suburbaines ou non commerciales de la Tergovie capitaliste. Les régions de Libertalia

avaient aussi été attaquées par l’empire de la lignée Napoléon. Cependant, un des points importants était que l’España préparait une remontée politique en alliance avec quelques nobles et hauts politiciens des terres slaviques monarchiques. Bref, le monde en était à un ressort sans égal, des années et des années ayant passé depuis l’avènement de la vieille tour folle et quasiment instoppable, aurait-on dit.

C’est d’ailleurs là que venait en scène les deux-mille-et-un chevaux vapeurs d’or : c’était une invention des partisans napoléoniens, qui voulaient mettre à bas la tour, et si c’est dans cette histoire, c’est parce qu’ils avaient comme idée un plan assez important qui sera conséquent pour le futur de la tour.

Elle s’effondrera, tirée à la base et transpercée par des milliers de chevaux géants mécaniques, conduits par des titans des profondeurs ressurgis.

Les napoléoniens avaient en vérité cédé beaucoup de terres à des géants et titans en tout genre, et ils avaient érigé

ce plan où les titans attaqueraient la base de la tour.

Ainsi, même Métagruel et plusieurs autres titans du Tartare avaient chevauché des chevaux-vapeur d’or jusqu’à cette attaque de front. Au sein de l’empire commercial, tout s’effondra de la tour, laissant des milliers et des milliers d’étages tombés, cassés, brisés, explosés, chambardés, écroulés, écrasés et cetera. Des millions de gens en moururent.

Au sein même de l’empire des Bonaparte, ce coup d’état avait remis la couronne aux mains impérialistes.

Heureusement, nos héros s’en sortirent sain et saufs, mais… ils étaient coincés dans les sous-sols, sans même en être conscients au départ de la chaîne d’événements dans ce coup d’état ultra-politique et controversé.

Tentant de faire comme d’habitude, d’ailleurs, Archipelago (qui ne s’en pouvait plus de sa santé mentale) tenta de sortir des sous-sols et découvrit lors de sa fuite en pleine soirée, pendant que les autres dormaient, que ses sauts de

grenouille ne lui serviraient pas dans une telle situation : ils étaient enfermés, dans un cercueil titanesque de terre et de murs, de couloirs et d'escaliers.

Croyant que Ty Célann était là-bas, alors qu'en vérité il s'agissait de Paulin, le patron de la HAL Corporation avait envoyé un dernier ordre avant de mourir : tuer la cible.

Ainsi, le robot qu'Archie avait sur lui, cette tête du soldat PRICE, filmait leurs moindres mouvements quand il vint annoncer la nouvelle de l'effondrement à son retour auprès de ses amis.

— Nous sommes foutus! Nous n'avons nulle part où nous échapper, alors! Je ne venais ici que pour me reposer! s'écria Maara, apprenant la nouvelle.

— Eh bien, en fait, nous devrions nous reposer et trouver un bunker. Il y en a plein selon les hommes-taupes d'ici. On ne devrait pas passer tant de temps ici.

— C'est pas tellement grave, crôa.

La rainette rouge, illuminée, donna cette idée :

— Des rumeurs courent. Il y a une sortie, près d'ici, enfin dans les sous-

sols, dirait-on. Apparemment, la Tergovie communiste aurait collaboré dans des plans d'évacuations à partir des bunkers d'ici. Certains étages et bunkers mèneraient donc, selon des amis et contacts grenouilles et rainettes que j'ai, vers des sous-sols tergovistes et d'anciennes bases de l'ère quand les deux Tergovies étaient unies.

— Mais c'est génial! s'exclama Archie, alors qu'il empoignait presque les deux extrémités de la longue bouche de rainette, comme si c'étaient des joues. On sortira d'ici, alors!

Ah! Ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait : dans l'obsession, les labyrinthes souterrains étaient dangereux à souhait. Toute la folie de l'enfer même les attendait.

L'AVARICE REVIENT EN VICTOIRE

Le bar était profondément situé, dans les sous-sols, vers les étages -600. Les gens fumaient malgré les avertissements jaunis, placardés à une autre époque où les génératrices et les airs n'existaient qu'en poches encannées. Le système de ventilation marchait étrangement bien, même si c'était un lieu bondé de fumée de toutes sortes de tabac, cigares, drogues et autres substances ludiques vaporeuses. Les gens avaient beau fumer, cependant, il demeurait une froideur propre seulement à ces étages du Tartare…

Ce bar avait des cocktails inimaginables pour les gens de la surface : certaines liqueurs étaient pour des hommes-cafards, huileuses et périmées pour consommation humaine depuis belle orée. De grands pichets de bières pourries servaient de la merde aux moucherons, aux petits diablotins et parfois aux scarabées humanoïdes.

Victor buvait de l'alcool presque en éthanol. Il préférait ça ainsi : pas trop de saveur, afin d'avoir une saoulerie directe et de se refaire la chair humaine plus vite. Avocat du diable, il était mort depuis l'effondrement de la tour et revenait des sous-sols infernaux tant bien que mal.

— J'espère que mon prochain client serait plus facile à défendre, dit-il en se massant les tempes. Il parlait avec un ogre-oni rouge, soit une forme de diable nippon effrayant. Il avait un nom dans le style japonais, de coutume pour son espèce, puis Victor le connaissait comme un bon barman des lieux.

— D'ailleurs, Oguro, t'as pas de nouvelles histoires ou quelque chose dans le genre pour des gens normaux? Ils font quoi, rendus ici, les humains?

— Pas de choses en primeur, non. Pas de chasses humaines, il n'y a. Détruire trop, cela ferait. Nous sommes occupés-desu.

Victor et Oguro échangèrent un rire sarcastique.

— Vérité, c’est cela. Ils n’ont pas affaire à faire ici.

— Oui, tu as raison. Tu as un drôle de nom, non?

— Pas comprendre paroles d’humain.

— Anata no namae wa motto kimyōna ni koko desu ka-yo.

Le démon rouge rit.

— Humain rigolo. Tu es drôle, oui.

Victor sentit quelque chose lui gratter la gorge. Il toussota, et du sang atterrit dans son verre et sur le comptoir. Le démon essuya.

— J’suis un damné, moins qu’humain, maintenant. Un avocat ; celui du diable, pour être exact. Ça n’est pas dans les annales tous les jours, de me rencontrer, alors un peu de respect, connard.

EXPÉRIENCE

Le jeune homme regardait la tour s'effondrer avec étonnement :

— Dites-moi, m'sieur, vous savez ce qui allait arriver?

— Plus ou moins.

Les rotors assourdissants faisaient flotter les hélicoptères autour des décombres lugubres.

— Ty, nous voulions faire une expérience de votre chef. Vous êtes toujours d'accord, hein?

— Pas besoin de le dire deux fois.

La comtesse de Vichy regardait avec un sourire satisfait le scientifique. Dans sa tête, l'homme de sciences était son amant, et dans la réalité cela se modélisait comme dans un rêve.

Elle perdit connaissance.

Ty la rattrapa, inconsciente, et les gens autour paniquaient.

— PLUS UN GESTE!

— Allons, du calme, dit le scientifique. C'est une pauvre fille qui ne sait tout simplement pas contenir son stress

comme monsieur Célann ou vous autres. Comptez-vous déjà chanceux qu'il ne l'ait pas laissée tomber en la remarquant tomber.

Ty rit humblement. Il se sentait tout sauf chez lui.

— Vous savez, monsieur Tyler…

— Ty, juste Ty.

— Vous savez, Ty Célann, que nous avions reçu l'ordre de vous tuer de la part du directeur de la tour. J'ai programmé un robot pour mettre à vos trousses, vous chasser et cetera. C'était banal, un vulgaire soldat copié en circuit neuronaux. Il était tellement simplissime pour moi que c'en est ridicule. Mais bon!

— Oui, peu importe : le directeur est mort, non?

Le scientifique haussa des sourcils, comme pris d'un « inconvénient » plutôt que dans une tragédie. Le scientifique fixait la poitrine de Catherine de Vichy.

— C'était un bonhomme agressif, un peu comme mon père. Je ne le pardonne pas sur certains éléments de son… règne.

Il prit Catherine de Vichy des bras de Ty, qui commençait à avoir un surplus de pudeur conversationnelle en laissant le scientifique déblatérer des choses peu importantes pour lui.

Ty se sentait chanceux de n’avoir aucunement péri dans la tour.

— Eh bien, en tout cas, cette mademoiselle de Vichy n’a pas fini de nous causer des torts. Elle est très affiliée à la dynastie Champloux. Par chance, nous savons beaucoup à cause d’elle et de sa grande prédisposition à révéler tout ce qu’elle sait.

Le scientifique rehaussa ses lunettes après avoir dit cela. Il regardait les paupières de la jeune femme en la tenant comme une poupée de chiffon qui valait cher, mais qu’il n’aimait pas vraiment.

— C’est quand même drôle, dit Ty. Je veux dire ; où va-t-on?

— La dynastie des Ying possède une étonnante extension d’elle-même, jusque dans les meilleurs recoins des ambassades. Je travaille pour eux.

— Ah, donc vous êtes un infiltré politique? Un espion, en gros?

Les soldats autour ne payaient pas de mine à cette histoire : ils ne faisaient qu'exécuter des ordres de supérieurs, de toute manière.

— Pas exactement. Nous collaborons avec le régime de Vichy, car la dynastie Champloux tente de se faire des relations avec les géants et ça passe par eux. Donc, en plus d'infiltrer la tour, il y a beaucoup de monarques slaves qui règnent par le Nord, vers la « montagne du soleil ». Des titans, comme ceux qui sont venus ici, en gros. Ils sont puissants, mais ils craignent la magie qu'ils ne maîtrisent pas. C'est un point fort.

La comtesse de Vichy se réveilla.

Elle rougissait, mais tentait de se faire discrète et de garder les yeux entrouverts ou fermés la plupart du temps ; elle ne voulait pas paraître trop romantique, dans les bras de son amant.

— De toute manière, on ne va pas faire beaucoup de recherche, maintenant. La plupart des documents et des thèses

sont publiées. Le tout, c’est d’expérimenter.

— Oui, je… vois, conclut Ty.

Le scientifique fixa directement la comtesse, qui eut les yeux grands ouverts, surprise.

SIFFLET CRÂNIEN

Paulin et ses amis entrèrent dans une salle géante, encore vers les colisées, mais cette fois, les environs étaient munis de piliers en tout genre et des squelettes environnaient les lieux, un peu partout, dans les fondations des murs comme dans les décorations glauques.

Ces allures des sous-sols devaient atteindre presque les 20e étages de la structure complexe souterraine. À peine arrivés, déjà, nos protagonistes sentaient une aura malsaine.

— On dirait que nous sommes regardés.

— Il te faudrait déjà un pouvoir, Paulin, répliqua avec amusement Archie. Alors, peut-être saurais-tu pourquoi nous sommes observés ou plutôt, dans cette combinaison de situations, tu saurais quoi faire.

Paulin acquiesça. Il regarda ensuite les murs : des milliers de squelettes, si peu de temps entre leurs écarts

d'apparence! Ils devaient tous avoir péri à une même époque.

— Dis-moi, Archipelago, cela me rend curieuse de savoir qu'il y a des squelettes ici, alors pourquoi sont-ils ici? conclut Maara.

— Ils sont morts (crôa) durant la grande peste noire (crôa), à une époque médiévale, crôa.

C'était la petite créature batracienne qui avait répoondu. Ils étaient en train de se perdre dans les étages.

Soudain, un grand écho se mit à résonner dans les lieux. C'était comme une espèce de son strident et aigu. Archipelago se frotta le front, comme énervé.

— Il me semble qu'il fait chaud, mais ce serait sensé être froid, ici, non?

— Sans doute, crôa.

La petite rainette rouge mangeait un ver de terre.

— Ils ont quelque chose par ici, dit Paulin.

Il avait remarqué une salle de trésorerie près d'eux. Ils pénétrèrent dans la salle.

— Tiens! Un trésor! rit Archipelago.

Il y avait un coffre géant, en os, sculpté. Paulin fut saisi d’une peur surprenante.

— Ah, non! Pas question de l’ouvrir! C’est clairement un piège!

Archie ouvrit le coffre.

— Mais, merde! Ne m’écoutes-tu pas!

— Regarde devant, face au coffre, Paulin. Il est sain et sauf : son aura est inexistante, quasiment.

Paulin s’attarda à observer les lieux : il ressentait effectivement des auras, mais pas celles de ce coffre. Il voyait l’énergie affable et chaleureuse de Maara, la petite onde qui entourait la rainette, puis Archipelago et son énergie envahissante. Mais pas de coffre dans son répertoire.

— Eh, ben…

Archie sortit une espèce de flûte du coffre, sculptée dans ce qui devait assurément être d’autres os.

— C’est une vieille relique, dit le batracien. On en a plusieurs, dans la tour. J’ai étudié la chose.

La rainette prit la flûte et en souffla un coup.

Un son similaire à un sifflet aztèque, au cri rauque et mortifiant, perça les oreilles de tout le monde.

— Merde! dit Maara. Déjà que je suis aveugle, alors là! Pas besoin de perdre mon ouïe!

Archipelago reprit la flûte et s'apprêta à souffler de son mieux dedans, bourré d'air dans les poumons, quand Paulin la lui subtilisa.

— Non! Archie! C'est ridicule! Il ne faut pas la prendre!

La terre trembla un peu. Confus, tout le monde se mit à paniquer.

— Tu vois? C'est malfaisant, ce truc!

La rainette le corrigea :

— Mais non. C'est un artéfact de l'époque du Moyen-Âge central, crôa, datant d'la peste. Probablement qu'il s'agit d'un artéfact nécromancien, crôa.

— Mais il faut savoir à quoi il sert, dit Paulin.

— Oui! renchérit Maara.

— Peuh! Que nenni! Je n'en veux pas, boudait Archie.

— Allons, ça va aller, dit Paulin. Il faut juste lire les écriteaux dessus…

Il était écrit un texte d'antan dessus, datant probablement d'avant bien des lustres :

« Ce'tve limpisdes arma'rtvrs servii comprens li sors dels instrvmens. L'instrvmens estoit li fors dusn pest', ramesnoit les mors ed prenance s'y fyst ors jadis le grans jestoyant Garmanins pospl y prist son aisoit, por volence y far s'y ralis, pest' d'y Dus y' gran'samor y dosnoit. Eusgeni delle régis Imperatvis Germanis s'y appartint'. »

Le petit batracien vit la confusion dans le regard des autres, qui tentaient aussi bien que mal de traduire chacun à tour de rôle, puis leur lut son interprétation :

« Cette limpide arme servait à effectuer des sorts, même si c'est un instrument. Cet instrument est pour une force, de la peste faisant force. Il ramène les morts et on l'utilisa jadis, par un fou du roi germanique du peuple qui

y prit plaisir. Pour faire la violence, il s’y rallia. La peste de Dieux y prit un grand amour, y donna son amour. Eugénie de l’Empire Germanique se l’appropria. »

VIEUX ÉCRITS ARCHAÏQUES PERDUS

[…]

□

PNEUMATA BRUNE | MATIÈRE PURE :

Signe du temps qui passe et de la « rouille magique », la pneumata brune est une magie peu conventionnelle qui s’avère de longue durée plutôt que d’une intention réussie, car c’est souvent par erreur qu’on la crée. Que ce soit ou non une montre qui indiquera toujours le temps coûte que coûte si on lui amène un sandwich (???), il s’agit principalement d’incarnations magiques comme un robot ou un objet immortellement influencé par la magie qui n'a aucune volonté spécifiquement nuisible ou avantageuse… C’est alors une espèce de talisman, un objet, de la matière ou même une entité mécanique strictement régulée! Il est impossible, à ce que je sache, qu’un humain soit d’une énergie purement brune et donc pure…

[…]

GOUTTES DE SUEUR

Une créature guettait effectivement les amis, alors qu'ils procédaient à une entrée dans de nouveaux couloirs, la rainette avec la flûte à la main. C'était une espèce d'entité qui avait alerté Archipelago il y avait longtemps de cela, mais il advint un moment où elle se mit à découvert : c'était [redacted]. Le réalisme même mena maintes mains vers les autres, qui effrayés frayaient leur chemin dans les catacombes catatoniques.

C'est la folie! La folie furieuse en fils de cordes en chorus, elle file dans le fil du temps!

— Nous devons utiliser quelque truc! Allons, Archie, utilise quelque pouvoir! Allez!

— J'SUIS PAS UN CHIEN, BORDEL! Ça ne vient pas me marrer, là! Penses-tu vraiment que j'aurais de mon énergie à donner autrement que pour sauver ma propre vie?

Cette ironie était marquée, mais sans énergie, qui manquait à Archipelago.

Soudain, la petite rainette rouge, pas plus grande que trois têtes, souffla dans sa flûte des morts crâniens.

— La mort se répand! Elle fera des ravages!

Les ravages partirent, revinrent dans des lustres de vagues, des cendres, des crânes cassés, de la mort en amont.

En aval, des morts sans cesse s'abattirent sur les vivances de la grande entité de [redacted]. Un bon coup sifflé, le cri remplissait les gens autour, Paulin, Maara et Archipelago ressentaient le [redacted] diminuer leur envie de vivre, mais aussi s'amoindrir.

[redacted] cessa de respirer l'air des particules, donnant une allure aux poussières, des reflets dorés aux environs éclairés par des lampes aux tubes de néons jaunes…

Une fois le démon des idées, noir, parti et mort en complète nécromancie subie, le batracien parla :

— Cette flûte ramène toute l'énergie des morts, elle la projette et tente

d’assimiler toutes les entités autour avec sa puissance des esprits.

— C’est fou!

— C’est « mort », rit Paulin.

Personne d’autre ne riait.

Archipelago prit un moment pour réfléchir, puis il pensa à son histoire du fou de la veille…

LA NUIT DE PÉTROLE

Je ne sais pas où. Paulin m’agrippe par le poignet pour m’y emmener. Je veux son corps. Je veux son corps et sa salive dans moi. J’ai gêne en moi, je vois dans le flou et les flashes de noirceur cette sorte de figure, à peine comme moi, et elle me dépasse. Je vois flou, les lumières semblent absentes, puis on dirait qu’elles s’estompent comme une ombre des lumières… ou quelque chose comme ça. Je prends l’avant-bras de Paulin, il me parle de sa voix sourde et tout de même grave. Je le saisis par les joues. Nous sommes plusieurs, je m’en rends compte en quelque sorte. Je vois que les autres, dont la petite chose rouge effacée, nous amènent dans un lieu. Paulin me dit que tout va bien aller, mais je lui faisais déjà confiance. Je suis naïve, mais bon dieu que ça m’allume en-dedans, au fond de moi. Je ressens la chaleur de Paulin sur moi. On est dans un couloir, il y a des grandes choses qui passent. On est dans une sorte de

couloir, je crois. Je tâte parfois des murs par prudence, et j'essaye de ne pas me mettre à tout prendre dans mes mains comme une folle. Je saisirais Paulin volontiers, dans ma paume, dans ma main, dans mon cœur. Il me fait mal, il fuit. Je suis avec lui et le fou. On entend parler, puis soudain, l'avocat nous donne libre cours.

— Paulin? Est-ce qu'on est seuls?

— Pas encore. Il y a deux chambres, ici. On est dans une espèce de bunker. Il faudrait…

Je n'écoute plus. Je serre Paulin dans mes bras. Il bafouille et arrête de parler comme si c'était un petit animal. Je me sens joyeuse, j'ai hâte d'être enfin seule et que Paulin me dise : « nous sommes seuls ensemble ». J'ai à masser Paulin. Il lui faut les replis, mes coups, mes amours. Il lui faut la poigne de l'amour dans son âme. Paulin est perdu, comme moi. Je n'aime pas masser. Mais je suis bonne, puis je ne sais pas trop que faire de ma vie si ce n'est de masser les autres, même si c'est désagréable de toucher des étrangers. Paulin a chaud, il

sue parfois des mains, les mains sont moites. Alors je le sens. Je sens sa sueur sur moi, ça me rassure aussi, ça. J'ai beaucoup d'idées, je me demande si ça pourrait un jour… m'aider. Si ce n'était pas chaud, je le voudrais moins. Je sens la chaleur, la chaleur et la glissante paume. Je la prends et je suce et mordille discrètement le bout de l'index à Paulin. Je sens ses nerfs, sa timidité, comme un repas de viande tendre ou tendue. Attendrir. Je ressens toute mon énergie, tendant vers lui. J'ai tant souffert de ma solitude, si longtemps, comme si depuis qu'il m'a tâté faisait une éternité de cela! Je me sens seule, je me sens forte mais seule. Je me sens vile, je me sens comme une vile chose de voir quelque chose dans mes idées, de voir le corps de Paulin en entier. Je m'approche de lui. Il pense peut-être que je suis comme une enfant, comme un bébé. La vérité, c'est que j'adore dépendre de ce petit naïf, de jouer aux naïfs. Il le sait, il s'en doute un peu. Il rit avec moi, parfois, quand je blague, par pure hérésie amoureuse. Je suis gênée,

je ne fais pas de bonnes blagues. Le fou dégage une aura émasculée et agressive en même temps, comme si sa virilité passait par la dépravation. Il me semble qu'il connaisse un passé lourd, mais je n'ose même pas le toucher : je vois son aura, comme si c'étaient des piles et des piles de couches par-dessus lui. Je sens Paulin comme un drap de lin, un petit linge ou une légère couverture. Par-dessus de drap. J'aime beaucoup Paulin parce qu'il me donne ce que je veux, et en vérité, j'allais le dire : je vois très bien en me fiant aux auras, ce danger qui nous entoure m'est familier en quelque sorte de manière intuitive, mais je ne me soucie pas de cela. Je serais capable de me disloquer le cou et de me suicider, je le ferais si Paulin ne m'aimait plus pour attirer son attention. Mais il ne saurait pas que j'aurais encore mal, que mes muscles aussi son amassés par occasion, que je ressentirais la douleur. Alors je mords son doigt pour lui signifier. Il me semble que je vois un tout petit Paulin quand je pense, de loin, très loin. Comme si

c'était un insecte. Je pourrais l'écraser, facilement, avec ma force. Je voudrais l'écraser! Le serrer, le serrer fort contre moi! Je veux le serrer et le sentir, sentir son odeur encore et encore, me mettre le nez partout sur lui, même là où il ne serait pas à l'aise! Mais je ne veux pas le faire, car il n'aimerait pas, je crois.

J'entends des échos, puis des gros bonhommes rire. Au loin, que Paulin me dit, il y a des démons autour. Il dit que c'est un bar. Des gens de l'enfer arrivent de partout, et on nous a prêté quelque part où vivre, dans l'étage 665, atteignable seulement par ascenseur. Je l'aime, mon Paulin.

Il est beau, comme auréole, comme ça, dans une aura saine et sereine auprès de moi. Je le rassure, ça le calme de me voir. Je ne sens pas mon corps s'effondrer quand je suis avec lui.

— L'avocat du diable nous a fait un marché.

— C'est notre amour?

— Non. Non, bien sûr. C'est notre chambre.

— En échange de quoi? Je ne l'écoutais pas.

— Il veut notre âme, mais on a négocié pour autre chose : des services, et on a dû signer un contrat pour prouver qu'on allait les faire, moi et Archipelago.

— C'est fou. En échange de quoi, la punition?

— Notre âme, bien sûr.

— Mais non! Tu ne peux pas. Tu m'appartiens.

— Chérie de Maara! Je t'aime.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Je le prends et je me fous des autres. Il faut prendre ma place. J'ai l'impression que dix personnes nous regardent, parfois. Mais ce n'est pas vrai.

Je demande à Paulin de nous amener dans une chambre d'espace intime. On m'amène là, j'aime guider mes pas de mon Paulin. Je m'amène, je me laisse comme dans un mariage forcer le cadre de l'entrée avec mon époux.

Soudain, je sens Paulin tomber.

— PAULIN! ÇA, ALORS, ÇA VA?

— Oui, oui, Maara… Je… Je veux juste dire quelque chose d'important.

Archie… Non, moi, j’ai cru bon de te le proposer. Je veux qu’on s’échange nos âmes, sur la croix de nos cœurs.

— Paulin! Tu es fou!

Je lui saute dessus et je lui fais l’amour. Je le lèche. J’espère que c’est un peu ça, faire l’amour. C’est amoureux pour moi. Il rit et me serre fort dans ses bras, et je rigole en pensant qu’on est comme des époux. Je prends une bague qu’il me glisse au doigt, je la tâte, et elle est toute chaude.

— Cette bague est froide…

— Moi, la mienne, elle est chaude.

— C’est normal. Je l’ai tenue si longtemps…

— Je t’aime.

— On va mourir, Paulin.

— Ensemble. Si on meurt, on sera dans l’au-delà ensemble. On va pouvoir s’échanger mille secrets, mille folies. Tu vas pouvoir me prendre par où tu le souhaites, me faire étirer dans l’âme, me sentir en mouvance selon tes caresses.

— C’est sexy, Paulin… Je… Je ne sais pas pourquoi, mais je tremble. Ça me fait frissonner. Je ne connais PAS mon

corps, contrairement à ce que les gens diraient d'une masseuse.

— C'est normal. Prends mon corps et découvre le tien à travers la caresse, la douleur ou la chanson de mes ligaments, étirés puis remis à bon escient. Tu peux détendre mes tensions musculaires, replacer, réformer, reprendre ton droit, ici.

Je commence à masser doucement Paulin.

— J'aime tellement tes muscles, Paulin. Ils sont uniques.

— Mais je ne suis pas musclé…

— C'est pas ça, l'essentiel, Paulin… Tu as des muscles incroyablement familiers, pour moi… Comme si tu étais fait pour moi. Je te masse, et alors quand je te masse je sens comme un genre de mélodie dans mes mains. J'ai des frissons juste à y penser.

— Alors voilà, Maara… Moi, je veux te masser aussi, après cela. Je peux te prendre dans mes bras, mon… mon amour?

— Attends un peu… Je te sculpte… C’est important… Ausculter tes soucis, prendre tes problèmes et les disloquer…

— C’est gentil, Maara.

— Je t’aime fort. Je meurs pour toi.

— Ne meurs pas, rit-il.

— Bon, d’accord.

Et cette soirée, je l’ai vécue. Je ne deviendrai jamais vieille avec un homme comme Paulin, un petit garçon normal et gentil. Je le prendrai comme ma poupée, je vais tuer des gens pour lui. Il n’a pas le courage de le faire, je le sens. Il ne tuera pas. Moi, oui. Je vais tuer tout le monde entier pour lui. Et plus encore : je vais me tuer pour lui. Je vais tuer mille fois mon moi, pour lui.

Je prends une grande respiration. C’est maintenant mon tour de recevoir un massage, mais je fais une crise de panique.

— PAULIN! Tu es froid.

— C’est normal, j’ai la pression au maximum, maintenant que je t’ai senti à l’œuvre! Tu es si talentueuse, comment égaler cela?

— C’est tout sauf un compliment.

— Mais la vérité prend cette allure.
— Cette vérité, jette-la. Fais la chaleur.
— Comment?
— Frotte tes mains.
— Comment?
— Comme ça…
— Ici?
— Non, va là…



VI. LES TUYAUTERIES INFERNALES

UN VER DE TROP

Archipelago ravala de la liqueur, sa dernière part étant donnée. Victor le fixait.

— On va les ramener, tes têtes.

— Alors, c’est bon, hein?

— On n’est pas des chiffres mous.

— Arrête un peu de bluffer. Tu ne tolères pas l’alcool, Archipelago Santiago. Je connais tout le monde, j’ai accès à un dossier sur tout le monde. Bon, il n’est pas extrêmement détaillé quand le secrétaire transgenre oublie de nous préciser certains dires sataniques, mais…

— Ô, OUI-HO! JE SUIS UN BARJO!

Archipelago avait monté sur la banquette pendant que Victor Lavare jetait un coup d’œil sur sa montre.

— Tu fais chier les démons, Archipelago. Cesse ton délire.

Les diablotins en tout genre s’y affairaient : fixer le jeune homme avec haine.

— JE SUIS SAINT DE CHEZ LES SAINTS!

Archipelago désespérait Victor, alors l'avocat du diable se tint loin de lui dorénavant, allant ailleurs passer un appel téléphonique avec sa petite mallette noire et son par-dessus noir nacré.

— JE SUIS UN BON VIVANT! COMME LES GENS D'ANTAN! JE SUIS UN MARIN! VEILLÉ DE BON MATIN!

L'ogre-oni rouge fit signe à Archipelago de baisser le ton, ce qui (étrangement) marcha de manière spectaculaire.

Archipelago s'endormit sur le comptoir dix minutes allant, et les démons le laissaient tranquille. Il somnolait quand, soudain, deux figures apparurent à chacun de ses côtés :

— Hunter… Tu n'es pas un saint, fit l'une des figures, blonde, chevelue d'une vieille coupe de cheveux d'une époque révolue, en espèce de hippie aux cheveux courts. Tu es mon ami.

— Hrm…?

— Il essaie de te remonter le moral, fit l'autre figure, une jeune femme rousse et jolie.

On aurait dit qu'elle avait une peau de porcelaine. Comme épris, Archipelago réalisa quelle était sa situation. Toutes les lumières du bar éteintes, un seul projecteur se braquait encore, sur lui. Un pantin de bois lavait la chope de liqueur d'auparavant. Un « gloups » audible retentit de la gorge d'Archipelago.

— Hunter… Tu t'appelles Hunter… MAVERICK, retentit l'écho du pantin. Je suis ton âme, non? Je suis toi. Tu es un vulgaire pantin, un jouet de pacotille, une attraction… non?

Un visage horrifiant, distortionné avec de longues dents bien droites et carrées, muni de petits yeux et d'un nez tout disloqué apparut sur le pantin.

— Tu aimes les farces?

— Non, dit Archipelago.

Les deux figures à ses côtés le tenaient chacune par les épaules, comme prises d'une angoisse existentielle profonde.

— C’est l’histoire d’un petit garçon qui ne sait plus quoi faire, tu me suis? Alors… Il aime cette fille, tu vois?

— Oui, expira Archie, tout déconcentré et saoul.

— Il aime cette fille, et il aime aussi son meilleur ami, un jeune homme qui le comprend.

— Oui. Finis ta farce.

— Alors il les tue pour ne pas choisir! Ha, haha!

Le pantin avait les contours de plus en plus flous, tandis qu’Archie se sentait perdre les repères qu’il avait en s’asseyant sur le tabouret rond et rouge.

Soudain, il n’y avait plus personne. Juste Archipelago Santiago, seul, isolé du monde extérieur. Il y avait un autre garçon. Un jeune homme, pas plus vieux que lui d’apparence, une espèce de vieil adolescent manqué et frêle.

— « Archipelago »…? C’est ton nom, ça?

L’adolescent avait l’air irrité.

L’île déserte, un archipel, un désert balnéaire.



LE ROI DES MOUCHES

Archipelago et la rainette rouge prenaient un verre ensemble. Archie buvait de l'alcool pur dilué par lui-même avec ses moyens d'accès à du jus de raisin (???) et la rainette buvait un cocktail pour les mouches. D'ailleurs, les mouches vivantes géantes du bar les zieutaient.

— Petite rainette, penses-tu qu'on a ce qu'on mérite?

— Seulement, non. Mais bon, qu'est-ce que tu crôa?

— A-t-on toujours ce qu'on mérite? Est-ce que c'est vraiment toujours le cas, qu'on récolte ce que l'on sème vraiment à chaque fois qu'il se passe quelque chose? J'aimerais croire que non…

Victor avait alors pénétré dans la salle brumeuse, la mallette toujours sur lui. Il la lança avec une précision et une violence d'une justesse parfaitement digne de sa froideur.

— C'est le cas, selon moi.

— Les lancers de valises, pas trop, dit le barman démoniaque.

— Oui, désolé, Oni-Oguro-san. Bref, ce que j'voulais dire, c'est que pendant que ma secrétaire s'occupait des cas les plus lourds qui viennent à moi d'aller défendre, je me suis dégoté un peu de contrats à faire signer et de mandats des âmes à ramener en enfer.

— À ramener? Crôa.

— Bah! Elles y ont toujours appartenu, non? Pour faire un pacte avec le diable, il faut être sacrément paumé.

Victor rit et s'attendait à un rire en retour, à la surprise de ses clients qui ne riaient pas. L'ogre démoniaque soupira.

— Toi, explique le plan, dit le barman.

— Vous devez prendre une âme pour sauver chacune des vôtres ; ça en fait quatre, dit Victor. Il me faut quatre des contrats, donc, et si possible, une signature des gens que vous croiserez.

L'avocat du diable tendit à la rainette un papier, un peu dégoûté par ses jambes naturellement visqueuses non-infernales, puis il se ravisa de lui donner

le reste et le remit à Archie ; la rainette lisait son papier.
Il y avait des lignes de textes griffonnées à la main. Victor expliqua que la secrétaire avait écrit tout l'imprimé en caractères d'encre pour faire signer. Les marques de stylo venaient de Victor.
— Vous devriez reconnaître les clients avec ma description. J'ai écrit une phrase qui devrait les faire réagir… Les « provoquer », chacun à leur façon, quand vous les rencontrerez. Inutile de dire vers quels étages vous les trouverez, mais vous devriez en étudier le contenu, de ces contrats.
Victor eut une illumination soudaine avant qu'Archie ne recommençât à parler :
— Vous allez me faire un peu de souci pour ces papiers, hein? Ce sont les originaux, ça m'emmerderait que quelqu'un les sabotât ou les négligeât pour rien… J'en ai des copies, bien sûr, mais j'aimerais ravoir chacun des papiers en temps convenu, soit quand vous les aurez rattrapés. De toute

manière, je n’ai pas mémorisé les clients, quand même!

Archipelago se ravisa de parler, puis quasi-immédiatement, il se retourna et lut comme dans son coin les brefs papiers. Il saisit celui de la rainette, qui l’avait mise sur le comptoir. Il semblait penser durement, avec un acharnement comique.

— Tiens, conclut-il. Donne, ton crayon.

— Besoin de noter? Des questions?

— Non, eh bien…

Archipelago se retournait et écrivait quelque chose sur le contrat de plus qu’ils avaient.

— Que fait-il? finit par demander l’avocat au bout de quelques secondes. Je viens de te dire que ce sont les originales…

Archie tendit le pacte à l’avocat :

— « Hunter Maverick »…? Qui c’est, lui? Toi? Pour… du jus de raisin? Tu…

— TU ÉCHANGES TON ÂME POUR DU JUS DE RAISIN? Cria le batracien, pile au moment où Paulin et Maara entraient pour la première fois dans le bar.

EXTRAIT DE DOCUMENTS DE VICTOR

PNEUMATA CHROMÉE | ENTITÉ PURE :

Souvent de couleur dorée ou encore multicolore, la pneumata « chromée » est un phénomène génial, mais spécialement dangereux ; elle vient d’une entité pure, intarissable mais encore innocente et ignorante. Souvent, c’est une énergie plus primaire qui ne veut pas vraiment d’objectif direct ou concret comme le mana de la lumière ou celui des ténèbres. Ce n’est pas non plus une forme de magie grise comme celle des robots ou des gens plus ambivalents… Alors, qu’est-ce que c’est? Je ne le sais pas plus que vous, car c’est selon chaque cas spécifique que c’en est défini. Une créature invoquée par de la magie peut (et est souvent) de ce type de mana si importante énergie il y en sort.

LES JOYAUX DU BARBARE

Rageuse et peinant à se contrôler, Catherine de Vichy déchire la feuille. Des perles coulent sur ses joues de petite femme, car elle se sent minuscule, prise comme une idiote par tout le monde qui souhaitait la manipuler. Le scientifique est dans l’autre pièce. Il aide Ty Célann à s’attacher quelques tubes intraveineux, puis il effectue le reste des connexions pour son cobaye.

Une singulière ligne de poudre bleue traîne sur le comptoir. Sortie de son éprouvette et du conteneur alternatif, Catherine l’a consommée.

— Il ne t’a jamais aimée. Ils ne nous aiment pas. Ils sont tous des porcs, de vieux cochons, de vieux connards, ce sont des idiots, et pire encore : ils nous veulent pour nos corps. Ils nous veulent pour ce qu’ils ont peur de prendre, puis quand l’ombre revient dans leur voyage au travers des foules, lorsqu’ils sont seuls avec nous, ils nous violent. Ils veulent la violence. Ils veulent te voir, te

prendre, te manipuler et te grandir pour leur perversité.

Catherine regarde ses mains et remarque qu'elles tremblent. Elle est tellement pâle que ses veines sont ressorties de la couleur de sa peau. Elle remarque les veines bleues sur ses doigts, sur ses poignets, dans son avant-bras, puis quand elle touche son cou… il est froid et endolori, mais presque complètement insensible. Catherine de Vichy fixe ensuite la figure fantomatique qui la fait paniquer depuis qu'elle a mise une légère dose d'utopium pur dans sa bouche :

— Tu vas bien aller, la jeune. Je t'ai suivie tout au long de ton passage avec Ty, par le collatéral. Tu es une magnifique jeune princesse du comté de Vichy, tu peux faire de grandes choses, je crois. Mais ce scientifique… je ne le tolère pas. Je crois que nous serions bien sans les hommes, parfois…

La jeune femme soupire. Elle est comme enveloppée d'une aura, une espèce de voile bleu. « Elle est morte. Elle est morte? » Catherine la trouve

encore plus transparente qu'elle-même. Les formes et les contours sont flous…

— Catherine de Vichy, hein…? Ce scientifique te veut pour ton corps. Il aime tes seins. Il aime ta nuque. Il veut te baiser… J'étais passeuse, avant… Je connais les hommes qui ne veulent pas que la part du marché… Je les connais, et c'en est un. Il te veut pour son plan, pour faire quelque chose de stupide et débile mental. Il est sot. Pire encore : il est machiavélique jusqu'à la moelle.

Catherine tremble. Elle est déconcertée, mais elle sait que c'est vrai. Ses sens lui reviennent, les souvenirs se rassemblant dans son esprit et ramenant chaque fois qu'elle faisait exprès de l'attirer, lui, ce barbare… Cet ignoble, prétentieux barbare…

La jeune femme respire avec peine. La grande vitre devant elle affiche Ty, sur plein de transfuseurs, pleins d'utopium. Les briques d'utopium, la chute de l'empire des corporations… Catherine y songe et c'est vrai : tout planifié, le soldat, le chimique, la réaction…

Catherine repense à toutes les fois que le scientifique lui faisait des sermons, des leçons, des sous-entendus étranges… Des paroles blessantes, froides, insensibles… Puis elle revoit la chaleur : une espèce de candeur fausse, mimée, et c'est là que la rage lui ouvre les yeux : il l'imitait, elle, pour avoir l'air gentil, correct et aussi… aimant.

Catherine sort par la porte. Ty est à moitié endormi, il grogne. Catherine violente le scientifique. Ty se met à convulser. Catherine trouve les mallettes d'éprouvettes, les solutés sous régulation, les percolateurs et les mixeurs… Elle connait la solution : elle l'a étudiée avec lui, en esclave.

« Je veux… Je voudrais rendre mon enfant plus fort, sa constitution lui fait défaut… Oui, mon fils… Je l'avais appelé… Attila, pour la forme… Pour qu'il ait un nom de guerrier… »

Ses dents se serrent. Catherine sait qu'il mentait. Il voulait créer une armée de supersoldats. Il voulait créer des monstres. Il voulait… la mort, la violence, la haine, et tout ce à quoi elle

s’opposait. Toute émue, tremblante, elle lui crie :

— TU AS VU, CE QUE TU FAIS?! TU TE RENDS COMPTE! TU ES… TU ES UN MONSTRE!

Alors Catherine fait quelque chose qui lui échappe à elle-même : elle prend les manettes, les déplace n’importe comment, détruit le laboratoire en une tornade de cris et de hurlements. De l’autre côté de la porte, les soldats sont verrouillés à l’extérieur et ne peuvent pas entrer sans que le scientifique ait effectué son protocole de sécurisation de l’expérience complétée…

Alors Catherine voit le fantôme en elle, elle le sait : il est là, dans ses propres mains : il est mort : il est vivant : elle le tue : elle lui donne des visions : la drogue : la vie : la mort : l’amour.

Catherine prend un pilier de fer de solutés et alors que les alarmes crient au meurtre, elle frappe d’une brutalité qui lui est inconnue, d’une force sans épuisement ; le scientifique y passe, Ty passe aussi à l’abattoir, elle brise des fenêtres épaisses qui auraient servi à

isoler les deux scientifiques (dont elle!) et se met à rire. Elle rit, elle trouve la situation absurde. Elle voit sa grand-mère décédée qui tente de protéger Ty, son grand-oncle qui flotte. Elle se met à voir des monstres, des animaux, des couleurs, des formes.

Quand elle se réveille, le pilier de fer est dans son ventre, rentré jusqu'à ses côtes et sorti de l'autre côté. Le scientifique est en pulpes, presque arraché en deux bouts, à côté d'elle. Il a les yeux vitreux presque fermés, les lunettes cassées. Catherine de Vichy pleure à chaudes larmes, il y a du sang partout sur sa robe. Elle se souvient avoir voulu, il y avait longtemps de cela… avoir voulu être une grande femme, une femme importante, une scientifique, une femme de médecine, une avocate…

Elle tâte la tête du scientifique, puis elle crie au meurtre. Il est vraiment mort. La froideur autour d'elle lui indique instinctivement que sa propre mort approche. Elle, qui larmoie encore un peu, se tait enfin, à bout de souffle…

Elle étreint la moitié presque arrachée avec la tête du scientifique. Elle est en train de mourir. « Je vais mourir, ici? Maintenant? C'est ça, mourir… Je suis désolé, professeur… Je vous aimais tant… Je… »

Elle ferme doucement les yeux, accostée à moitié par terre, à moitié contre le douloureux tube de fer qui, déjà, ne lui fait plus rien. Elle chuchote, mais rien ne sort. Ses pensées brouillées ne servent plus. Enfin, ses douces lèvres d'un rouge autrefois éclatant prennent le rouge de son dégueulasse rouge à lèvres, étalé sur les barres mortifiées mauves du cadavre qu'elle est devenue…

Et alors, plein de millions et de millions de dollars d'utopium, comme convulsant et tremblant, cherchant son air et les muscles tous bandés, Ty ouvre ses yeux devenus d'un bleu transcendant.

LA FAMILLE NUCLÉAIRE

Alors que les décombres de la tour faisaient des millions de morts, une personne particulièrement résiliente traînait dans l'entrée des sous-sols. Elle s'était échappée de la grande tour à elle seule, se faufilant entre des blocs de béton et des grillages, des meubles déchirés par la violence et cetera.

Sa figure était grande, mince, svelte. Il était d'apparence très féminine, mais c'était un jeune homme. Il s'était brûlé les cils et les sourcils dans des incidents, rendu aux sous-sols. Une fois arrivé, il prit une grande bouffée de l'air humide et chaud dans les sous-sols. Il passa à travers une arène vide, des catacombes, atteignit un étage où il y avait des chutes d'eau ; le personnel de la tour était quasiment tout entier mort. Enfin, il parla un peu avec des policiers, des agents correctionnels et d'autres membres employés afin de s'assurer de leur cohésion. Puis il donna à la police une ligne de tout ce qui lui restait

d'utopium ; quelques milligrammes, de quoi bien en revendre dans un marché noir.

— Mon amant est mort, alors puisque je n'ai plus rien à perdre… Je peux bien me permettre un petit séjour de vacances, là où on serait plus silencieux qu'avec ma porcelaine, je l'espère!

La police le menotta. Il embarqua avec eux dans une espèce de fourgonnette presque taillée sur une mobylette. Il se fit conduire dans des étages plus difficiles à gérer, puis on s'apprêtait à le jeter dans le fossé des prisonniers quand il fit une dernière remarque :

— À défaut de n'avoir pu appeler ou recevoir de visite, j'aurais bien aimé avertir mon père aux 666e des sous-sols.

— Tais-toi et descends, pour l'amour de Dieu, lui dit le policier.

— Il est mort quand la tour s'est effondrée, dit le jeune homme aux traits fins.

On le jeta dans les oubliettes, seul et démuni.

Respirant tendrement, Miyuki essuya des gouttes de sueur sur son front. Un certain temps avait passé, mais il n'était pas certain de lui. Il prit une des ventilations de sa cellule décrépite, un jeune homme nu, et il le baisa sur le front.

— Je reviendrai vous voir, mes chéris. Ne faites pas attention à mon absence, car je serai déjà de retour dans peu de temps.

Miyuki avait sa puissance décuplée depuis, comme épris d'une violente envie sexuelle, chargé, surchargé d'énergie, de libido, d'agressivité. Il menait un ménage de prisonniers efféminés et féminisés, dans une troupe de gens faibles ou démenés qu'il avait secourus. Il s'attachait à vrai dire facilement aux pauvres gens, et son défunt petit-ami avait de la sorte été vulnérable devant lui.

— À plus tard, chuchota-t-il à l'un de ses esclaves chouchoutés, quand soudain…

Un homme baraqué entra dans la pièce.

— M'yuki… J'vais te détruire. T'as rien à faire ici, avec nous autres, les vrais durs… Toi, t'es une tafiole! Une vraie femme, une tapette.

— Oh, mais tu dois te méprendre… Un beau mot serait « chiffe-molle », mon ami.

— Arrête tes conneries!

Les esclaves autour se cachèrent derrière Miyuki et dans les recoins de la pièce, dans cette cellule décrépite et pourtant soigneusement aménagée de meubles faits maison.

Miyuki craqua son cou d'un mouvement circulaire, comme hypnotisant, dans ses pas qui s'approchaient du prisonnier condamné à mourir dans ces douves.

— Alors? On fait un combat? Tu veux ça dans les règles de l'art ; « à la mort »?

— RAHHH!

Le prisonnier sauta vers Miyuki, dégainant un couteau de chasse biffé par la rouille. Le jeune aux yeux de félin évita, ses longs cheveux devenus gras se

faisant découper de quelques mèches au passage.

— Eurk! Mes cheveux sont si sales, maintenant!

Il disait cela en évitant des attaques à répétition. Soudain, Miyuki prit un élan par derrière et vint à asséner son ennemi d’un coup de pied. La brute attrapa son pied et le mordit d’une force telle… que le pied se cassa en multiples fractures de porcelaine. Miyuki avait ce pouvoir bien particulier : il faisait de fausses versions de lui-même avec sa mana, mélangeant les éléments qu’il maîtrisait habilement pour créer des fausses itérations de lui-même.

— Hop! Merci! fit le vrai Miyuki, prenant le couteau de chasse de l’agresseur.

Il traça une forme avec son doigt sur le dos de son assaillant, comme si c’était un jeu. Ce dernier cria, honteux et rageur.

— TE JOUES PAS DE MOI, CONNARD!

— Tsk! Les gros mots, hein! Ah, comme je déteste…

Il toucha les fractures faites de son contour traçé, puis il prit le petit morceau d'épiderme directement : la peau de la brute avait quitté son derme, saignant maintenant à souhait.

— AHHH! MAIS MERDE, QUOI!

— C'est mon pouvoir. Ne t'en fais pas…

Miyuki traçait doucement une forme sur les lèvres du brigand, pendant que celui-ci se prenait tant bien que mal le dos, tentant d'atteindre sa douleur sans succès. Soudain, Miyuki vit que son assaillant avait pris une initiative de le mordre, alors il fit la même chose avec les lèvres cette fois-ci : dans sa vitesse et son toucher, il lui enleva ses lèvres entières.

— AHHHH! MERDE! OH! OUH…

Le prisonnier s'effondra en pleurant. Les esclaves tremblaient de peur, mais semblaient contents de voir leur agresseur le plus agressif mort.

— Ah, tsk… Un pauvre cri rauque, même pas si tendre ou joli, comme une note de barytone, par exemple…! Ah, ça, je paierais…!

Miyuki se pencha sur l'homme, qui était rendu en boule, dont on voyait directement la dentition saignante, les bordures toutes arrachées.

— Hop!

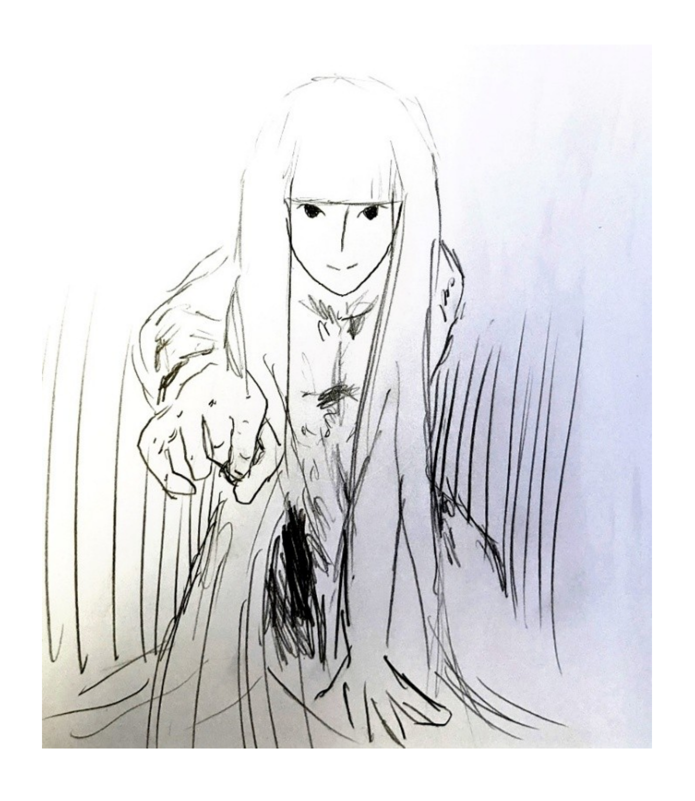
Il enleva, couche par couche de peau, des petites flaques de porcelaines, toutes jetées, cassées… Il semblait écouter les brisures de porcelaine, comme enjoué par leur bruit grotesquement dur.

— Bonne nuit, mon chéri!

Le cœur de porcelaine éclata.

— Mes amours! Un nouveau meuble arrive en ville! Quand je serai de retour, je veux voir une lampe et une tasse de thé!

Il fit une gesture d'embrassement, partant en courant et nu-pieds.



ENGAGEMENT

Archipelago dirigea son index vers le ciel.

— Vous jurerez au bon m'sieur que vous avez bien donné votre maximum, l'un pour l'autre, puis que vous continuerez à le faire?

— Oui, je le veux, dit Paulin.

— Et vous… Euh… La fille, vous jurez aussi?

— Oui, je le veux, dit Maara.

Ils étaient habillés en mariés, dans un corridor de type « église », mais c'était tout improvisé. En vérité, il y avait un marché aux puces dans les sous-sols, vers l'étage 30e d'en-dessous. Mais ils avaient pris les vêtements, ils les avaient mis, puis Archipelago s'était engagé à les faire sermonner :

— C'est si beau… Crôa… Je vais… Pleurer! Crôa-a-ah…

— Alors voilà, par les liens du mariage, je vous unis!

Archipelago, au courant de leur plan délirant et fait à la va-vite, mit les deux mains l'une dans l'autre.

— Vous allez vous protéger, vous entraider… Et moi, je vais m'en assurer…

Une puissance incroyable dégageait déjà de la salle (un couloir miteux aux allures gothiques, donc) et pourtant… la gravité de la situation changea.

Soudain, toutes les lampes cassèrent et les murs se plièrent vers leurs propres intérieurs. Le plancher éclata, les sous-sols s'effondrèrent. Archipelago avait complètement fait foirer la gravité : c'était là son pouvoir. Des crapauds, grenouilles et goblins ainsi que quelques ogres, humains et nains étaient aux alentours, flottant parmi eux. Tout le monde flottait, mais il y avait un trou d'environ un mètre, se prononçant de plus en plus près de fissurer encore et encore.

— Vous allez vous aimer! Mwah! (Il imitait un baiser de chef italien.)

Paulin et Maara, comme hallucinant, se firent un baiser, flottant littéralement

par-dessus les déchets, dans les décombres de la société et les entrailles du monde. Ils étaient prêts à tout pour avancer et suivre le cours de leur amour.

« Cette situation, aussi étrange soit-elle, c'est l'amour en soi », pensa Paulin.

« Je suis d'accord », pensa Maara en retour.

Paulin entendait les pensées de Maara.

— HEIN! Tu m'entends?!

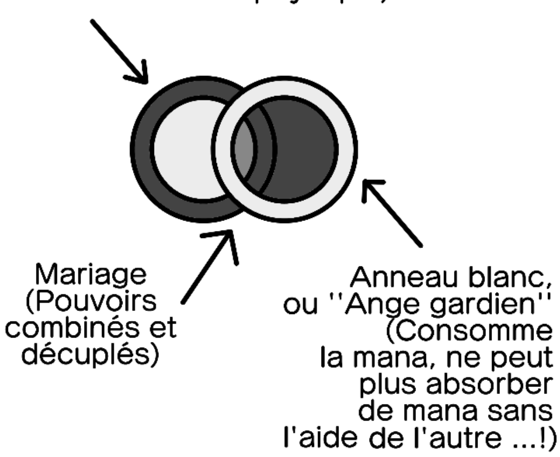
« Oui, résonna Maara. Je vois ce que tu vois, aussi. Je pense à toi, mais je pense aussi à partir de nos pensées… Nous sommes l'un et l'autre…! »

Paulin s'évanouit.

— Bon, eh ben… Retour à l'ascenseur, avant que tout ça ne s'effondre complètement!

Le silence de la petite scène du mariage avait repris de plus belle en cris sourds et en hurlements, qui venaient des autres aux alentours qui paniquaient. Archie rattrapa Paulin et Maara à l'atterrissage, puis il alla jusqu'aux ascenseurs des enfers avec la rainette rouge, tout heureux et content.

« Ils étaient dans une belle phase partagée », pensait Archie.



LA MILO

« La Milo, de Vénésia Mattusa, crôa. Un grand artiste de la Renaissance en terre de Mélodia, crôa. Expatrié car il avait fait d'incrôayables œuvres… Il était célèbre, mais largement incompris… Il avait inventé de quelques poussières des œuvres de génie, crôa. Il adorait la chaleur humaine, mais c'est tout ce qu'il ne put guère atteindre. C'est peut-être à cause de son talent qu'il n'a jamais pu se retrouver, errer parmi les siens, crôa, élevé comme un nuage incandescent, tonnant et vaporeux. Il s'est senti oublié toute sa vie, n'a pas eu d'enfants, il est mort seul dans un bain chaud. »

Archipelago écoutait la rainette rouge. Elle parlait comme si c'était de son marais qu'elle discutait, avec affabilité et chaleur.

« Une certaine lueur entoure son cou gras, la nuque est ronde, elle est interpellation et aussi provocation, crôa-moi, pour l'époque où les noblesses de

Mélodia voulaient de la jouabilité dans les sections instrumentales. C'est à crôire que ce sifflet des morts est lié directement avec la terre de ces mélodies. Un peu hors sujet… Vous savez, M. Archipelago, les choses ne sont pas toujours simples comme des notes de partition, parfois, ce sont des silences dont on cause. Dont le tort est causé… »

Archie semble percevoir une once de tristesse en la rainette. Après tout, les sous-sols se sont effondrés sur les marais, les marais sont envahis par les eaux des aqueducs brisés, par les inondations de paysans de la tour, des étages, des étrangers.

« J'ai en moi une incroyable admiration pour le talent qui est requis pour peindre, mais aussi, et encore (crôa), il faudrait des années pour pointer directement son petit pinceau vers les taches qui sont propres à chaque couleur. Personne en sait l'origine, mais la peinture de Vénésia Mattusa était à l'épreuve du temps, dont on-ne-sait-combien d'années purent passer sans

que l’œuvre ne s’abime. Je crôasse d’admiration, avec les années qui passent, vers une belle conclusion d’où je n’ai que plus de respect pour cet humain… »

La rainette rouge touche la toile, une reproduction imprimée, croit-elle. Mais elle ne connait pas trop la méthode originale, dirait-on, alors elle redouble de prudence même si c’est d’une copie de l’œuvre qu’il s’agit. Ils sont de retour dans les bazars, et les bordels commencent à vendre des services pour la chaleur au milieu de la nuit.

« Archipelago… Si tu avais une deuxième chance pour parler à quelqu’un qui est mort, saurais-tu…? Crôa. Saurais-tu la prendre…? »

Le jeune fou sourit tristement.

— Nous sommes déjà tous morts, sort-il.

— Comment cela?

— Je pense… que chacun est mort, plus ou moins, dans le présent d’un autre. Nous sommes des illusions, un phénomène chacun, comme pris dans un éternel dôme de subjectivité.

— Je vois… Crôa!

— Je crois, oui, qu'on est de bons foutoirs, des merdiers, et finalement, nous sommes des anges du labeur de pétrole, de la putréfaction qui donne à la chair son engrais. Je crois que nous sommes les semences divines, derrière les cachotteries de l'univers, un éternel chaos.

— Archipelago, sais-tu de quoi tu parles?

— Sans doute que, moi, au fond, j'en sais quelque chose. Je ne sais pas. Mais c'est plus fort que moi, je me dois de jurer par-dessus moi-même, comme un prophète de la bêtise. Je…

Archie soupira. La rainette lui tapota le dos.

— Tu es un bon garçon, M. Archipelago. Ne laisse pas les autres dire autrement.

— Oui, sans doute. Je… Je pense que j'ai trouvé. Je pense avoir… trouvé une mélodie. La cadence, la voix de la harpe…

Il prit la harpe du bazar. Paulin et Maara étaient en lune de miel, dans une

tente temporairement placée quelque part, près des bordels.

— Je n’ai rien à ajouter, grenouille. Je vais devoir vivre longtemps, car j’ai tué mes amis. J’ai été fou, et je paie le prix de ma folie. Je dois vivre ça, car j’en ressens… l’entrain. Je sens une espèce de colère, une tristesse… et ça me rend joyeux, grenouille.

— Ah… Je vois, fit la rainette rouge.

La petite créature, pas plus haute qu’une personne dont le nanisme est apparent, ne prit pas la peine de corriger Archipelago. Ce n’est pas qu’elle le faisait auparavant, dans leur relation : elle avait peur d’Archipelago.

— Je suis un mauvais père, si j’en ai été un. J’ai été le père de la violence, cette mort que j’ai semée.

Un certain vent, un courant d’air souterrain, entourait le bordel chaud, en effet-de-serre.

— Crôa… Que fais-tu?

— Je m’en vais. Dis-moi ton nom, pour voir.

— Voir?

— C’est pour voir le visage du courage.

— Je… Je m'appelle Bopi. Bopi Desmarais…

La rainette avait les yeux plus lustrés par les larmes qu'à l'habitude.

— Dis-leur que ton sifflet n'a rien pu rattraper, que je t'ai attaqué, que tu m'as aspiré. Dis-leur que tu as aspiré ma vie, et que tu es devenu Arlequin.

— Hein? Mais pour… Crôa?

— C'est beaucoup plus beau, comme nom. C'est un pantomime. Invente un nom, invente… une raison de vivre. Invente, mais invente quelque chose. Il te faut ce courage que tu as en toi, stocké quelque part, Bopi. Appelle-toi Bopi, mais pas Bopi Desmarais. Tu n'es plus dans les marais, maintenant, non?

— Non.

— Alors deviens le pantomime. Deviens ce Arlequin confiant que je vois dans tes yeux globuleux. Fais des blagues. C'est beaucoup mieux que de faire des soupirs.

— D'accord, je vois… où tu veux en venir.

— La Milo, vole-la. Vole les cadres, s'il le faut, s'il te faut une raison, alors

prend-la : on ne laisse pas les emmerdes de la vie nous manipuler, quand on EST ce que l'on veut vivre.

Archipelago se pencha vers Bopi. Tout bas, en douceur, il lui dit finalement :

— Bopi… Tu es un Arlequin, tu as ça dans le sang. Mais (et il parla plus fort) tu n'es pas à toutes les syllabes un « Archipelago »!

Alors Bopi voulut répondre, mais il était trop tard : le vent l'effleurait, c'était le grand saut de la grenouille prestigieuse, la vraie batracienne de la cité qui s'envolait vers l'univers noir des plafonds, comme collée à la folie.

— Hé! Archie…

Le marchand surprit le batracien, seul, qui avait le cadre dans les mains.

— Alors, tu vas le payer, ce cadre?

Bopi réfléchissait, un peu tremblant. Il se demandait pourquoi Archipelago était parti. Il se demandait aussi pourquoi il n'avait pas averti ses amis, comme par exemple en laissant Paulin et Maara seuls ensemble, sans leur dire jamais…

Puis la Milo eut un doux regard, son corps tout gras, gracieux, l'implorant de

ses formes étranges pour la petite créature rouge.

— Je… me demandais juste… comment peindre dans… un marais…

— Ah! Ça, c'est pas not' problème! vociféra la laide vendeuse à côté de son mari le gros marchand touffu.

— Elle a raison : il faut que tu paies, sinon, tu ne pars pas avec! dit l'homme.

Et c'est là que la réputation du voleur batracien, le fameux Arlequin, débutât. Dans un « BOING! », un élan de folie frénétique, le charismatique Arlequin sauta dans l'univers de la Milo, à jamais sienne. Volant aussi, voyant Archipelago, avec sa gravité de la situation aussi légèrement prise, comment ne pas l'imiter?

VII. CIEL DE SOUS-SOL

UNE ARMÉE DE LARMES

J'ai visité le Bao Jin de l'empire Ying, il m'a donné de quoi vivre en bon soldat. Il avait l'air de connaître les environs, un peu comme un rescapé de la Tergovie communiste. Mais ils étaient en hélicos d'armée. Il y avait des soldats étranges, tous muets. J'ai repris des forces, car ils donnaient des vivres pour longtemps à qui se rendrait utile pour leur armée. J'ai vendu quelques informations sur les régiments, leur placement en dehors de la tour écroulée. Les gens de l'empire des Ying sont en harmonie, mais c'est une faille des empires que de toujours vouloir maintenir la paix selon leurs critères.

J'ai été déposé près des terres désolées. Il y a quelque espoir que je rencontre ma bien-aimée, mais c'est peu dire... Je n'ai plus de rapport à donner chaque jour, ni même de bataillon ou de régiment. J'ai des vêtements de civil armé jusqu'aux dents. Et rien d'autre que mes capacités pour survivre.

Le travail des Ying sera peut-être de reprendre possession de ces environs avec le pays d'Orange, situé pas bien loin par les alentours. Je voudrais fréquenter les bunkers de Tergovie. J'ai un long chemin devant moi…

Le matricule du soldat « KEN PRICE », je l'ai jeté par-dessus bord de l'hélicoptère. Ma femme ne me reconnaîtrait pas… Je le sens. C'était une amante, une espèce de femme prise parmi les autres, qui était vraiment juste détachée, elle aussi, déconnectée. Comme pris au dépourvu par moi-même, je suis rendu las de me battre, puis mon pendentif du bataillon ne vaut plus rien.

C'est pour cette raison que je l'ai jeté.

J'ai agi sur un coup de tête, oui.

J'allais dire « coup de cœur »…

…et pourquoi, sinon…

Aimer la vie?

Je ne suis plus capable de mettre de l'entrain dans quoi que ce soit. Je crève de froid. J'ai les mains gelées, j'ai les pieds frigorifiés. Je sais comment m'amputer… Je préfèrerais vivre, hein…

J'ai entrevu quelque chose!

SOLDAT PRICE, AU RAPPORT! EN RECONNAISSANCE!

Tergovie communiste localisée, chef. Non, mais à qui je parle, moi? Je suis juste un vulgaire mec, qui n'a rien de bien mal à dire, à donner… Je veux juste vivre en paix, dans la forêt. Je… ne devrais pas entrer dans des bunkers d'un pays dissout et meurtri, périmé et zombifié. C'est de la merde… C'est la merde.

Un tank. J'avais vu un vieux tank, un vieux dispositif de guerre mécanique automatisé. C'était un modèle familier… Un vieux modèle, bien sûr.

Je n'ai plus rien à écrire, mon caporal.

Chef. Sous ordre.

Nier la mort! Renier la mort!

Je serai de mon cru.

Je ne sentirai plus le froid.

Je suis invincible.

Je suis le soldat PRICE!

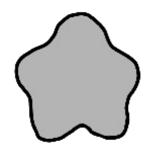
Immortel.

J'ai trouvé une valve mécanique, un portail géant de bunker communiste. Les Tergoviens communistes utilisaient ces engrenages indomptables de l'extérieur… Je ne sais pas trop comment je vais pénétrer ici. Il doit y avoir des rations pour dix générations, là-dedans…

Comme dans un conte pour enfants, je trouve une maison près du bunker… Il est…? C'est un géant…?

EXTRAIT D'UN MANUEL DE SOLDAT

[…]



GRIS ERRANT / INSTABLE

Le gris errant est une forme de mana fonctionnelle qui se mélange de manière plate, de sorte qu'aucune forme de pneumata ne lui est spécialement donnée comme toute noire ou toute blanche. À la base, le gris devient gris à partir du noir ou du blanc qui bascule dans un milieu, avant de devenir l'opposé du spectre initié. Mais ce n'est pas toujours le cas : certaines personnes ont une pneumata de couleur grise à la base, préférant les paradoxes et les contradictions logiques de la morale plutôt que la réelle dévotion aux ténèbres ou à la lumière. Le gris est souvent initié à la manipulation

mécanique de la magie, mais moins que les ténèbres le voudraient. Même chose pour leur relation avec la lumière : ils peuvent créer et soigner la vie plus aisément, mais pas aussi aisément que la lumière du mana blanc le permettrait. Souvent, les personnes de mana grise sont ambivalentes et hésitantes, comme au seuil d’une crise existentielle constante. Ils hésitent constamment entre le bien et le mal.

[…]

LA MAISON EN PAIN D'ÉPICES

Métagruel vivait dans une maison surréaliste, une maison de pain d'épices. Cette matière, vieillie et rendue dure comme le roc par le soin du temps, abritait le géant. Il y avait des briques de pain d'épices, des murs de bonbons vieillis, des meubles et des appareils en matières incompréhensiblement délicieuses d'apparence. Quand le soldat Price entra dans la demeure, plus même quand il cogna à la porte, il se rendit compte qu'il y avait une large discrimination de taille face à lui : la maison était titanesque. Après tout, un géant vivait là. Il se demandait quasiment si le géant allait le confondre pour une souris.

— Eh, bien! Entrez, que de nenni!

— Sa… Salutations, sire. Vous êtes le propriétaire de cette humble demeure?

— Oui, mon garçon. Je suis un géant des régions d'España, je suis voyageur d'entre les dimensions et les réalités alternatives. J'ai acheté…

Il remarquait que son interlocuteur n'était pas assis, alors il le prit doucement dans sa paume et le mit sur son genou.

— J'ai acheté cette maison il y a longtemps. Un chalet, comme on pourrait dire. Enfin, bref, les distances sont beaucoup plus étroitement liées pour nous, les titans.

— Ah… Je vois. Pourriez-vous m'aider, sire? À qui ai-je affaire, d'ailleurs?

— Mon nom est Métagruel, oh-ho ho!

— C'est un nom inusité, pour les géants comme vous.

— Je suis un titan de la sixième noble génération des Gargantua, mon garçon. On m'a inculqué des valeurs de noblesse, mon père qui s'appelait Antamua les savait! J'ai un blason de chevalier à mon actif, je pourrais même chasser les êtres de prime.

— C'est incroyable.

— Effectivement, dit le géant tout joufflu. Nous sommes des chasseurs dans l'âme, nous, les titans. Tu es armé, comme je le constate : est-ce pour chasser?

— Ah, eh bien, m'sieur, voyez-vous…

— Inutile de préciser, finalement ; tu semble être un bon vivant, car je vois en toi la peur de la mort. C'est tout ce qu'il faut, ici. Si on reste sans rien faire devant cette peur…

Métagruel leva les bras et désigna toute sa maison.

— On en vient à se pétrifier comme cette vieille maison de pain d'épices! C'est le cas de le dire, d'ailleurs : parfois, j'ouvre mes armoires et elles se cassent…

Le soldat Price rit.

— Enfin, mon garçon, nous devrions nous reposer un peu. Tu sembles mourir de faim. Que dirais-tu de manger un peu? J'ai de quoi te combler la gargance.

Métagruel prépara une purée de patates, spécialité des cultures de légumes Tergoviens, et mit un peu d'ingrédients magiques dedans : de l'anis étoilé aux épices ténébreuses, un peu de vivaces légumes des terres plus abondantes en légumineuses et cetera.

Enfin, un bol de la taille d’une piscine se tenait devant le soldat Price. Il hésitait un peu.

— Mais fais-toi plaisir, mon garçon! Je mangerai le reste.

Le soldat Price en fut soulagé. Métagruel parla un peu pendant que Price tentait tant bien que mal de manger des lapées de soupe chaude avec ses mains. Le coin de ce potage était refroidi par la gravité elle-même, faisant coller des résidus de pâte potagère sur les parois du bol. Price mangea de cette étrange pâte : c’était bon, délicieux, même. Il marcha dans les alentours du bol pour attraper des épices, grosses comme des roches, et en manger quelques-unes.

— Quel bon vent amène un petit homme parmi les terres désolées de Tergovie commune? Nous, les géants, avons beaucoup de facilité à les traverser… Mais sans doute que toi, non. As-tu un véhicule?

— Euh… Non. En fait, je voulais errer un peu de manière clandestine, avoua le soldat.

— Et tu as choisi les terres communes pour cela? C'est une folie pour toi, non?

— Sans doute. Mais j'ai tout perdu. Mon amante est sans doute morte lorsque la tour s'est écroulée…

— Pardi! La tour, s'écrouler? Impossible.

— Je vous le jure, m'sieur Métagruel. Elle s'est effondrée sur son poids quand une série d'attaques de géants a eu lieu!

Métagruel fronça les sourcils, comme devenu sérieux. Ses grosses joues machèrent une idée, puis il la cracha :

— Est-ce qu'ils étaient armés? Contre des humains?

— Non, pas vraiment, dit le soldat. Ils avaient des montures d'or, des chevaux-vapeur.

— Ciel! C'était un affront politique, alors.

— Je ne sais pas…

— Ils voulaient détruire la HAL Corporation.

Price haussa des épaules, comme démuni. Il dit à Métagruel qu'il était rassasié. En retour, le géant sortit une cuillère d'envergure digne d'un géant.

— Laisse-moi t’expliquer… Les gens de la HAL Corp. ont une belle façon de nous faire voyager ailleurs, dit le grand Métagruel. En vérité, ils vous cachent à vous autres les petits humains quelque chose d’assez fort utile : les univers parallèles.

Price écarta les paupières, comme si ses cils pouvaient déplacer de l’air en masse.

— Hein?

— Oui, oui! rigola le géant. Je sais, c’est fou pour vous, les petits humains : imagine le nombre de dimensions et d’univers parallèles! Sans doute que dans l’un d’eux, c’est toi qui a péri dans la tour. Et que ta femme te cherche… alors que toi tu serais celui qui est mort dans cet univers.

Le soldat Price n’en croyait pas ses oreilles.

— Il faut que je retourne dans la tour, alors! Euh… N’est-elle pas effondrée, plutôt?

— Oui, eh bien… j’insinuais tout bonnement que les portails sont aux

tréfonds des sous-sols. Bonne chance pour y arriver seul, cependant!

Métagruel souriait à Price. Il venait de se faire un nouvel ami.

DOROTHÉE

Dorothée, Miyuki et Sinbad le marin prennent un thé ensemble. La jeune femme rousse, aux couettes attaquées d'une manière symétrique par des élastiques, revêt enfin un beau et joli escarpin rouge second ;

— Sinbad, marin! Comme tu es gentil de m'offrir un tel bijou! Je ne crains que les sorcelleries par lesquelles tu te les procure…

— Ce n'est rien, seul mon djinn qui est démon. Moi, je suis un avare triomphant.

Ils regardent Miyuki, le scrutent et s'échangent des regards à tour de rôle.

— Miyuki, finit par dire l'un d'eux, comment vas-tu?

— J'ai fait un rêve, dit le jeune et svelte félin hallucinogène. J'étais invisible, comme une âme flottante…

— Ah, mais ça! Ce ne sont que des rêves de magie cocasses, dit Dorothée.

— Oui, par mille et une nuits, j'en ai fait!

— Peut-être, mais j’ai vu quelque chose que je veux manifester ici.

— Quoi donc?

— Un cœur de pierre rouge, sculpté de ma paume, dans le roc de la chair, sourit sans dent le jeune Miyuki. C’était un cœur de pierre, alors : c’est un cœur d’homme! daigna le petit rictus.

Ils se levèrent, comme tous accommodés et excités devant l’idée de chercher. Puis Miyuki tailla de ses fines lèvres ces mots :

— J’avais une phrase dans mes bras, une idée… Je voulais la sculpter. Alors je l’ai prise. Je prends, je prends tout ce que je veux prendre.

Dorothée sourit avec ses dents blanches, ses pupilles noires, son attirail bleu et ses beaux escarpins rouge dont les scintillements rappellent le glamour.

Entrent en scène la rainette rouge, comme saoulée d’excitation joyeuse de jouvence.

— Je suis un homme nouveau, crôa!

— Tu es une grenouille, non? fit doucement Dorothée, se penchant vers la batracienne créature.

Alors, le petit Arlequin sortit de sa torpeur généreuse en frémissements. Et il joua de la flûte mortelle des os ; il volait le moment, comme un seul humain l'aurait fait à une bande d'animaux dans une photo en noir et blanc.

Alors, il vit de son air sensationnel, au bas, aux pieds de Dorothée, les beaux escarpins rougeâtres en mille parâtes…

UN TRÉSOR DE SINBAD

Sinbad le marin gonfla, rebuté par l'étonnant vol de la part du batracien. Il prit son air, tout son air, puis expirant, il extirpa son pouce de sa place et mangea ce membre. Alors qu'Arlequin était terrifié par cette vision, reculant et dégainant sa flûte, il se demandait comment voler les escarpins rouges. Dorothée commença à danser un solo endiablé, littéralement une danse infernale qui faisait de vifs jets de magie infernale brûlante, comme si des feux d'artifices étaient avec la bande.

Arlequin recula davantage, reprenant son air. Le gros sinbad, peau de sable doré et sale, mangeait lentement tous ses membres en grossissant au fur et à mesure qu'ils repoussaient.

Puis Arlequin réalisa qu'il avait comme un regain d'énergie depuis qu'il avait repris son air… un regain comme anormal ; c'était la flûte, car il aspirait en son soûl à travers, en la tenant trop près de sa bouche. Les esprits autour de

lui, le mana, la magie : tout semblait se raviver, les couleurs semblaient éclater autour. Il prit une grande bouffée d’air laqueux des sous-sols, voyant mille morts aux alentours soudain fuyants et paniqués. En cela, Arlequin avait trouvé de manière fortuite un second usage à la flûte magique : elle pouvait ramener le mana à lui, le nourrir directement de l’âme des morts.

Sinbad s’occupait à se projeter en grosseur, quand même bien que Dorothée dansât pour endiabler sa défense. Alors Miyuki fut le plus anormal de tous : il paniquait, comme irrité par le son (cette fois doux, de tous les sons) de la flûte. Il grognait, comme alarmé et souffrant. Puis Arlequin, ni une, ni deux, souffla de son plus fort dans la flûte.

— AH, NON! cria Miyuki, d’une voix rendue rauque et comme vieillie. Par le diable, prenez-lui cet engin de malheur!

Dorothée se mit à danser un tango mélangé au flamenco, comme mettant tant d’ardeur à sa danse qu’elle se fatiguait. Remarquant le manque de

mana des autres, le pirate marin Sinbad étant le seul à garder de la constance stratégique, Arlequin sauta vers Dorothée et souffla encore.

L'étonnante poussée émit un « BOUM! » assourdissant, déterrant des os des carrelages. Soudain, ces centaines d'os jaillissaient de partout en faisant trembler la pièce, un petit restaurant rétro de style diner room.

Les gens couraient et criaient de partout, puis il fut un moment où seuls restaient un barman du restaurant derrière le comptoir, Arlequin et ses trois ennemis.

— MES ESCARPINS! MIYUKI!

Une fois qu'il les eut volés, rigolant et fier, Arlequin bondit vers une craque menant aux plus gros sous-sols. Mais Miyuki l'attendait, comme téléporté sur le toit :

— Je ne suis pas certain d'où tu as eu cette flûte, mais elle doit cesser. Donne-la-moi.

— Nah, bredouilla Arlequin.

Il croassa de rire, mais Miyuki fonçait à vif vers lui, s'apprêtant à le détruire avec son instrument.

— Touché.

Un fragment d'Arlequin tomba par terre, alors que cette petite rainette se mit à paniquer :

— HÉ! MON LUBRIFIANT BAVAIRE!

— Argh… Tu es insaisissable!

Arlequin bondit de hauteur en hauteur, puis réussit finalement à semer Miyuki, rendu à bout de souffle par les sauts surhumains.

— Merde… Il avait une couche de bave…

— MIYUKI! ÇA VA, LÀ HAUT?

Le jeune homme svelte se glissa à nouveau à travers la craque du toit qu'il avait lui-même causée avec son toucher mortel.

— Alors?

— Je n'ai pas pu reprendre tes escarpins, Dorothée…

— Merde! Miyuki, enfin!

— Ce n'est pas grave, c'était mon trésor, enfin…

Sinbad tentait de rassurer la jeune femme.

— Il ne sert à rien, maintenant, ton tré…

Miyuki attrapa Dorothée par le visage, en colère.

— Ouais, c’était un trésor de Sinbad, salope.

Sinbad, voyant la jeune rousse mourir derme par derme jusqu’au crâne, demeura silencieux. Un cri retentit ensuite, derrière le comptoir de la caisse.

— Chut… Assez, de ce bruit…

Miyuki s’assit au bar.

— Je vais te prendre un milkshake, beauté.

Le jeune employé de l’autre côté, tremblant, réalisa le milkshake de la manière la plus maladroite de sa vie. Dur et doux à la fois, Miyuki était comme enjoué et rude en même temps, tentant de reprendre son calme. Une fois le milkshake dans ses mains, il saisit le caissier par-dessus le comptoir.

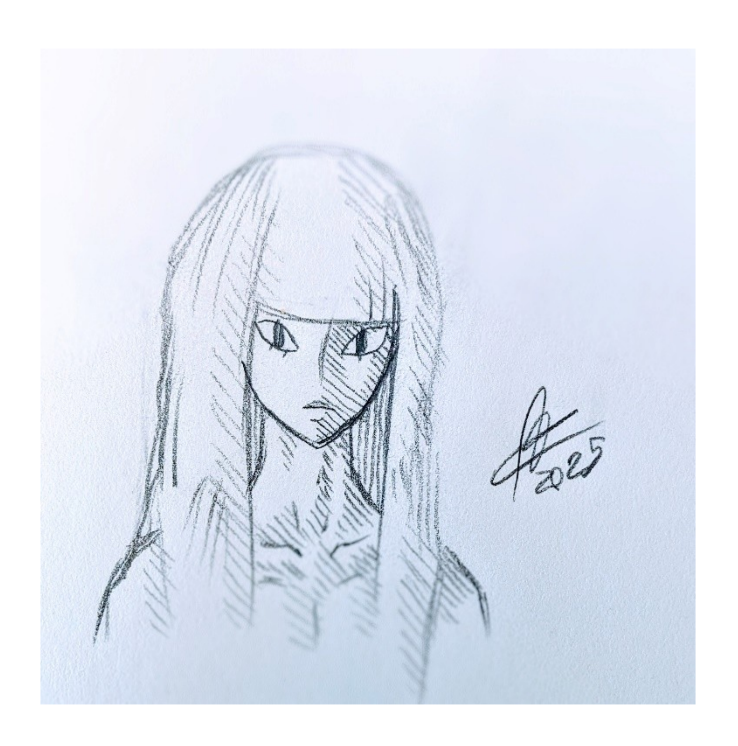
— Pitié… Ne me faites pas de mal!

— Je n’aime pas la fraise en crème, chuchota doucement Miyuki.

— Ce… Désolé… Malentendu! C’est un malentendu! T… Tenez, c’est gratuit!

On aurait dit que le jeune caissier avec orgasmé au mot « gratuit », la voix toute déraillée. Mais c’était parce que Miyuki lui avait baisé la joue.

Et pourtant, le caissier se toucha la joue une fois la menace partie : elle était intacte comme d’habitude, quoiqu’un peu rougie et réchauffée.


2025

UNE SIMPLE FOURMI

« Je suis plus courageuse qu'un bousier, je risque ma vie non pas pour de la merde, mais pour une reine que j'ai élue. Mon exploit, c'est de savoir comment tout transporter. »

Lentement, Paulin se vit sortir une loupe de derrière ses oreilles. Il la braqua sur la fourmi, qui cria jusqu'à en flamber et finir calcinée.

« Je suis courageux, je pousse comme Sisyphe tout le poids de l'existence, car je relève le défi de la nature. »

Pris d'un frisson, Paulin fracassa violemment la loupe sur le bousier. Il entendit un craquement dégoûtant. Une fois revenu debout, il vit Archipelago qui l'observait :

« Je suis ma réalité et ma réalité me suit. Je suis ma réalité, car ma réalité me suit. C'est parce que je suis ma réalité que ma réalité me suit… »

Pris par la terreur, Paulin se détourna du regard vide de son ami.

« Paulin, Paulin, Paulin, PAUL! POE! TU N’ES RIEN? TU M’AS MENTI? TU N’ES RIEN? »

C’était Maara. Elle avait les yeux ouverts et elle était en colère. Son regard semblait sorti d’un film d’horreur tant il était perçant. Mélangé à la douleur de voir sa bien-aimée le traiter de moins que rien, Paulin se réveilla brusquement, dans des sueurs froides.

— Ça va, mon bébé d’amour?

Paulin étudia la situation, dans la tente pleine de noirceur. Maara semblait endormie.

— Ce… Ce n’était qu’un rêve. Ne t’inquiètes pas…

— Hrm…? Hein…?

Maara se réveillait à peine, en réalité.

Et alors Paulin, saisi d’une terreur sans nom, prit la poudre d’escampette, hors de la tente et hors de l’étage des sous-sols.

Maara se réveilla, quelques instants plus tard, comme étourdie. Paulin n’était pas là, mais ce n’était pas grave pour un instant. Elle se rendormit. Après son

sommeil matinal, elle finit par se faire réveiller par les prostituées qui voulaient faire bagages et partir. Avec leur tente. Alors Maara paniqua : « Où sont tous les autres? Paulin? la rainette rouge? et le fou? »

Seule et aveugle, elle se mit tant bien que mal à errer dans les marchés divers des sous-sols, comme refoulant cette panique irrémédiable d’avoir tout perdu au milieu d’un labyrinthe.

LE VIEUX CHUCHOTEMENT

Profondément enfoui dans les déments dépouillements du sous-sol, Ty sort du bunker d'expérience aisément. Voyant la scène gore derrière l'homme de taille surhumaine, désormais musclé à ne plus rappeler la figure morphologique connue, les soldats tirent sur l'aberration veineuse. De tant de mana, Ty Célann résiste aux balles. Il écrase les crânes des soldats, un à un, marchant lentement alors qu'ils s'accroupissaient en tirant pour vider leurs chargeurs.

Ty respire un bon coup : il aspire les âmes de ses défunts adversaires comme si de rien n'était. Il semble déterminé à mener son corps sur le chemin d'une étrange et inconnue victoire. L'armée finit par le perdre de vue, quelques kilomètres plus tard, au profit des profondeurs des sous-sols. Une fois dans les abysses des souterrains, Ty se prononce, comme seul et plusieurs à la fois :

« Ces égouts dégueulasses sont pour nous un corps, une forme de système intraveineux. »

« La haine est pour ceux qui suivent le chemin de la gloire, un temps, puis c'est la colère qui doit gérer le tempérament d'un temps de ce corps. »

« Je ne suis plus rien, je ne suis personne. »

« J'aurais tant aimé détruire ce monde, mais c'est ce qui m'arrive en ce moment. »

« Ces idées que j'ai, sont-elles cette ombre que je vois ici? Est-ce sous leur plancher que tout le monde cachait leurs monstres? »

Ty éclate de rire, se tenant la tête de l'autre main. Il est surpris de parler avec une telle voix : ses cordes vocales résonnent comme une harmonie désaccordée de plusieurs personnes. Alors Ty continue de se parler :

« Je suis la haine. Je possède la colère. Je dois aller plus loin. Je dois tout détruire. »

« Il y a un réacteur nucléaire profondément caché quelque part ici, Ty. Trouve-le. »

« Vive la mort, de ma vie de mortel. »

Ils martelaient ces propos, toutes les voix, à l'unisson.

« Je dois désaffecter le sérieux, prendre la clé et la jeter dehors. »

Ty ne pouvait plus se contenir, ni même se retenir contre un mur : il les éclatait tous, en seule force de poigne requise pour détruire quoi qu'il y ait sur son passage.

De ces pas de géant maladroit, pris dans plusieurs têtes en un seul corps, Ty se mit à ressentir une bourrée d'adrénaline. Ses yeux bleus aspiraient la lueur des couloirs des catacombes, puis il fit face à son reflet dans une flaque d'eau aléatoire, qui le fit immédiatement tressaillir de terreur, de peur, puis d'une tristesse incroyable.

« Nous sommes la mort, nous sommes l'aberration, l'énigme de la vie qui se doit d'être réglée. La mort, faucheuse incandescente, doit nous embrasser de

ses tranchantes incisives. Nous, nous comme collectif mortel, sommes des hallucinations, un rêve de fantasmes et de jouissances pervers. Un rêve de prédestination tel ne peut mener qu'à une seule chose : la destinée de la mort, la destination dernière. »

« Ô, mort! Attrape-nous, Tyler! »

« Va chercher la mort! »

« Tu dois détruire! »

« Les gens : POURRIS! »

« DÉTRUIRE! »

« Nous sommes, alors que toi, seul, tu ne parles plus. Qui es-tu pour parler, d'ailleurs? Quand nous prenons toute la place, ta voix est cacophonie. »

« Argh! Laissez-moi tranquille! »

« JE SUIS DIEU. »

Ty fixait encore son reflet, les muscles tout bandés et dans une position de douleur atroce, comme accroupi et agonisant.

« ON T'ORDONNE DE TUER. VERSE LE SANG POUR NOUS, TY CÉLANN! »

Les mots semblaient s'acheminer à l'envers.

LE DÉSORDRE ROUILLÉ

Des oiseaux de toutes sortes, souvent plus nordiques par un bel automne comme il semblait émaner de la Tergovie. Ils piaillent, crient, sifflotent et se mènent en guerre les uns contre les autres.

Soldat Price, comme endormi, regarde et soudain croit rêver un instant : est-ce que Métagruel, qu'il voit de si loin, est vraiment grand? Il semble tout petit.

Disposé dans l'horizon, il se démarque de la ligne avec sa prestance d'obèse. Il se place en position, comme hésitant un peu à montrer son fessier à un fantôme, mais il finit par le faire pour enfin creuser de ses grosses mains autour du bunker.

Soldat Price soupire. Il trouve en cette journée pourtant dégagée comme une aura sombre. Les nuages, le ciel et même le soleil sont blancs. La froideur l'a persuadé de faire fi des alentours et de rapidement entrer dans les sous-sols tergovistes.

Enfin, Métagruel, comme hésitant, prend l'embouchure du bunker comme si c'était un drain un peu déterré. Et il tente de l'arracher. La porte de cède pas, alors Métagruel se met à frapper un peu le tuyau géant. Il n'aime pas se faire mal, alors il se ravise : ses grosses bottes feront mieux l'affaire. Il botte le tuyau-bunker.

Enfin s'ensuit une brèche de laquelle Price peut entrer. Le soldat se met à hurler au géant de cesser sa violence.

« C'EST BON, C'EST BON! TU PEUX ARRÊTER. »

Métagruel se retourne devant l'humain, de la taille d'un petit pois (ou presque, relativement parlant). Il sourit.

EXTRAIT D'UN LIVRE DE MÉTAGRUEL

Admettons que vous appreniez à utiliser sans cesse l'énergie mentale et physique, de sorte que votre habitude décline en l'émanation fréquente d'énergie pneumatique. Forcément, vous auriez des préférences… et votre aura pencherait vers une tendance! Voici les cinq grandes tendances :



NOTE IMPORTANTE :
Cette image sert de guide, mais il existe des exceptions et des combinaisons de toutes ces choses…

Ce pentacle, c’est un pentacle symbolisant l’union entre tous les éléments longtemps dits « basiques », dont un élément duel : celui tout en haut, donc la lumière et les ténèbres…

Avant de passer en revue ces éléments, je tiens à préciser qu’un symbole japonais (un « kanji », pour être exact) a été arbitrairement attribué à chaque catégorie élémentaire pour simplifier leur mémorisation. Mais bon! Faites-en votre dada comme bon vous semble.

Ah, aussi : tous les éléments ont, bien sûr, une couleur fétiche. Je vais vous résumer…

[…]

[…]

□ (□)

BLANCHE | LUMIÈRE :

Un classique! La bonne vieille bienveillance, c’est cette énergie pneumatique-là! Elle est blanche comme neige et elle symbolise la force physique dans la constance et la sagesse. Harmonieux, ce mana dit « blanc » est non pas vapeur, mais bien lumière stricte qui jaillit de son utilisateur! Les gens qui sont davantage orientés vers cette forme pneumatique sont souvent sains, sinon des saints! Ils sont beaucoup axés sur la bienveillance, mais aussi la vérité et le soin sans contrefaçon. Ces gens-là ont un sens de l’éthique strict, ou au moins véritable et sincère. Ils veulent avant tout franchir toute malice qui leur est propre…! Ce type de mana est puissant comme il est risqué : il mène dangereusement vers la pneumata noire…

[…]

[…]

□ (□)

PNEUMATA NOIRE | TÉNÈBRES :

Voici la noirceur : une dissimulation, une cachotterie dans l’ombre, un trafic à travers les arcanes les plus ésotériques et ténébreuses… C’est une forme d’énergie qui veut tout sacrifier sur son passage dans son essence. Tout doit lui servir : elle veut « faire soumettre » jusqu’au bout, coûte que coûte! La pneumata noire est souvent associée à la méchanceté, mais il n’en est pas d’autant facile de la discerner que cela, car son potentiel vient justement des forces drainantes d’une méditation qui tourne mal ou qui devient circulaire. La quête de vérité et le don de soi, dans ce cas-ci qu’est la noirceur, sont donc des perversions de la lumière. La pneumata noire peut aussi aller jusqu’à la rage, l’éclatement et le sacrifice de soi pour un but plus directement agressif. Cependant, c’est en son noyau de faire « pivoter » le *don de soi* vers le *don*

pour *bénéficier soi-même des autres,* et ce, au long terme, comme finalité.

[…]

[…]

□

PNEUMATA JAUNE | AIR :

La pneumata jaune, typique de l’air et des vents, c’est aussi l’un des quatre prérequis minimums pour créer des choses, des sorts, de la magie concrète et basique. Certes, il n’en faut pas beaucoup pour un utilisateur d’élément terre, admettons, mais c’est quand même la pneumata par excellence de la mouvance des choses. L’air, comme elle agit, fait « bouger » la matière magique. C’est donc un prérequis pour le moins qu’on puisse dire « minimal ». À un stade avancé, cependant, un utilisateur peut bien sûr en profiter beaucoup plus rigoureusement que ça : la mouvance peut devenir un camouflage, une armure, voire une couche de perméabilité. C’est aussi un véhicule, une façon dont le transfert de toute chose s’effectue!

[…]

QUATRE À SE BATTRE

Leur surnom de criminel respectif était :

« Ciel », le plus vieux du groupe. Il était grand, trop grand aurait-on dit. C'était un rêveur, un peu comme un bohême des plafonds. Il faisait apparaître des bras de portails pour retenir les victimes.

« Geai Bleu », le plus prône au criard et le chef railleur du groupe. Il était petit comme un oisillon dans son nid, mais il avait le cœur sur la manche pour se donner au vol ou à distribuer de la méchanceté toute crue dans le bec.

« Saphir », la plus brillante du groupe.

« Petit Pastel », soit le jeune nouveau dans le groupe. Il était naïf, éclatant et d'une ardeur que seule son bas âge pouvait témoigner.

Ensemble, ils formaient le Blues Band.

— Nous devrions voler, vol d'un vol, voler une personne ; la dérober de son homme, sinon de son honneur.

— Geai Bleu, tu rêves mieux à deux! rit rêveusement d’eux le plus grand.

— Mes amis, je calcule que notre plus grande chance d’être riches, c’est de cette cage d’ascenseur qu’elle sortira, dit la savante du groupe.

Paulin s’engueulait avec Arlequin.

— Non, rainette rouge! Je n’y retourne pas!

— Alors pourquoi! Je t’ai trouvé, je te cherchais! Qu’est-ce qu’il te manque, crôa?

— Assez, ASSEZ! Nous sommes des idiots, pas des héros!

Le batracien se tut. L’ascenseur se refermait sur une foule qui entrait.

— Notre trésor était là! Merde! dit le plus jeune bleu.

— Rah! Rien à foutre! Battons de la gueule, les gars! cria le geai. Les cochons sont trop occupés pour nous arrêter!

Alors que Paulin sortait de l’allée, il se mit à monter les escaliers.

Il y avait effectivement plusieurs escaliers qui avaient recelé une issue possible aux sous-sols, des conduits et

des stations de trains qui pouvaient possiblement mener à quelques sorties encore logiques. Mais Paulin n'en savait presque rien, il s'en allait par-là d'instinct ; une espèce de sentiment le ramenait là.

Et il faiblit. Les quatre bleus passèrent près de lui. Il plissa des yeux ; étaient-ils réellement quatre gents du crime vêtus en bleu?

En fait, c'était le chaos. L'eau sortait à profusion. Des craques.

La rainette rouge enleva son masque de la comédie. Elle se sentait décrépir. L'ascenseur descendait à nouveau. Elle tâta sa patte de l'autre ; une pièce d'or rare se tenait là… Elle l'avait volée, elle aussi…

Paulin toussa. Il était à genoux. Il reprit son souffle. Son souffle manqua à la réception d'un nouveau coup de chaîne soudain contre son dos. Il sentit sa colonne vertébrale tressaillir dans une piqûre extrême.

Le geai bleu rit :

— OYEZ, OYEZ! BASTON PUBLIQUE!

La femme aux yeux de saphir serra les lèvres au coup de chaîne du petit bleu pâle. Il devait donner plus de coups pour impressionner le chef.

— Oh, mais, hé! Pas de ça!

Un policier tenta de s’interposer entre le jeune criminel en formation et son devoir. La chaîne éclata un gros « CLAC! » une nouvelle fois sur le dos de Paulin.

Le plus grand, les yeux levés au ciel, sourit poliment.

— Vous voudriez regarder par ici, si vous le saviez…

— Hein…?

Une vive claque sonna la police.

— OH, HIHI! HAHA! UNE BONNE DE CES CLAQUES! J’ai l’impression qu’elle prend une seconde de plus à atterrir avec de tes mains, le grandiose!

Geai bleu se marrait. Une chose retenait effectivement le policier : une formation ésotérique de mains, mais pas n’importe laquelle… c’était une forme hybridée de mains, jaillies du sol, qui sortaient non pas de terre mais bien de

brefs petits portails. Menant chacun une main, les flaques bleues donnaient à Ciel plusieurs prises à tenir, vers les talons jusqu'aux milieux des genoux.

Le petit Arlequin, en bon batracien, revint à son bercail. Il avait descendu jusqu'aux tréfonds, vers l'enfer. Soudain, Victor lui saisit l'épaule ;

— Salut, petit.

— AHHH!

— N'aie pas peur, c'est moi : l'avocat du diable. C'est pour te rappeler que tu… lui en dois une.

Et comme il venait d'apparaître dans la foule endiablée, le fonctionnaire de l'enfer disparut.

« Oh, non, nous sommes fichus! Où va Paulin? Et Archie! »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

« Maara est seule! Elle s'est sans doute perdue, la pauvre »

— MAARA! Crôa! MAARA!

La batracienne créature fonça dans la foule.

Paulin s'engueulait avec ses assaillants aussi :

— À QUOI BON VOUS DIRE… D'ARRÊTER, HEIN? VOUS VOULEZ SEULEMENT LA DOULEUR!

— FERME-LA, CONNARD!, dit derechef Geai Bleu. Si on te voulait mort, ce serait fait. On veut juste de la baston! Relève-toi!

Avec peine, le pauvre se releva. Il tremblait, couvert de ce qui lui donnait une impression visqueuse dans le dos.

— Les trains sont tous effondrés, petit. Nous avions pour intention de te voir avec un trésor… Une paire d'escarpins rouge, selon mes calculs…

La femme souriait de force, comme déçue.

— Mauvaise pierre précieuse, je suppose.

— Tais-toi, Saphire! Laisse le bleu s'exprimer.

Ciel rit.

— Moi?

— Non, connard! Le nouveau! Toi, tu tiens les gens loin de nous…

Alors, le jeune bleu pâlit pour de vrai. Il avait honte d'aller plus loin. La terre trembla, et ça raffermit sa peur : il tressaillit brièvement.

— Me… Me dis pas que t'as peur de le blesser?

Le nouveau vira rose pastel.

— Allons! Tiens, regarde…

Geai bleu prit la chaîne du nouveau, puis la transforma grâce à son mana en longues strates, avec des mailles plus longues, toutes volatiles et virevoltantes en cercles dignes de nunchakus.

— Check it out, bitch!

Violences durèrent un, deux, trois coups, puis un quatrième coup brisa la chaîne.

Paulin avait perdu toute envie de crier, il n'émettait plus que des sons d'expirations multiples.

— Il est nul, ton manège.

— Ciel! Ne dis pas cela, Ciel. Le meilleur est à venir : le plafond s'écroulera bientôt, ici. Les étages du haut sont en peau de cochon, rappelle-toi!

— Ah, oui?

— OUI!

Alors soupirant, Geai Bleu donna son maillon cassé au jeune nouveau.

— Pas besoin de beaucoup de force, mais casse-le. Je veux conserver l'énergie de mana qui me reste. Prendre mon pneumata pour allonger des trucs, ça fait pas que du vent…

— Selon mes calculs, il te faudrait…

Le jeune bleu cassa la maille.

— Ah, pardon, dit Saphir.

— Héhé! Maintenant, le clou du spectacle!

Paulin haussa l'iris, osant regarder le maillon tout brisé.

— ON LUI PÈTE UN ŒIL!

Paulin déglutit, pleurant déjà tant il fermait fort les yeux.

La terre eut un tremblement soudain et lourd, qui dura tellement longtemps que tout le monde partit à l'abri, y compris les bandits bleus.

Paulin s'arrachait à se relever, dans une douleur inouïe. Il n'avait pas aussi mal que prévu, cependant. Il parvenait à se lever quand même!

— Eh… Merde…

Les bleus revenaient, tandis que des gens criaient aux alentours.

— Non, pas eux… pitié…

Le policier était tellement paniqué par les tremblements de terre qu'il était parti, peureux lui aussi.

Le plafond était encore haut.

« Archie, je ne suis pas digne… de Maara… »

La terre trembla très fort.

« OH, MON DIEU! MON ENFANT! », cria une femme.

Le premier bleu arrivait, le Geai ; toujours en tête. Il se jeta sur Paulin, mais soudain, le jeune homme eut une poussée d'adrénaline et repoussa dignement son assaillant, pour quelques secondes. Des bras sortirent du sol.

— On voit ton pneuma, le p'tit, affirma comme un niais le grand Ciel. Tu ne nous surprend pas avec une magie aussi faible…

« Oh, non! Je… C'est vrai! Je connais la magie, maintenant! »

Paulin sourit. Il tenta de se débattre encore, mais en vain ; il perdit son

sourire quand le pied du Geai Bleu arriva contre son biceps.

— J'avais dit « le clou » du spectacle? Je voulais dire, « enclenchons la deuxième vitesse »!

— Hein?

Geai bleu força le bras de Paulin à contresens. Ce dernier cria de douleur, craquant.

— Eurk! dit le nouveau bleu.

— Mais bon! C'est pas en faisant des omelettes qu'on ne casse pas…

« CROC! »

— D'ŒUFS! AH, HAHAHA!

Paulin perdit connaissance.

Pendant ce temps-là, Victor attendait de recevoir ses cibles en prime aux enfers. Il était soulagé de n'avoir à localiser personne grâce à ses pouvoirs démoniaques. Sa secrétaire lui donna un papier : « échéance dans deux jours ».

— Bah, c'est pas trop tôt! La grenouille rouge et sa bande en viendront à bout, sinon… on les amènera tous nous-mêmes…

— C'est votre travail, insista la secrétaire. Pas le mien!

Victor souffla un coup de soupir.

— Bien vu, bébé. Et ce contrat, de Hunter Maverick? Je ne veux pas m'en occuper non plus, de ce cinglé…

— C'est un faux nom. Il n'est pas dans nos registres.

— QUOI! Il a signé un faux nom?!

— Bah… ouais?

— Mais son contrat d'auparavant…?

— Tous ses contrats sont signés d'un faux nom, mon beau.

— Ah, non… le diable va me condamner à deux ans dans un bain de lave ou je-ne-sais-pas quoi, si on m'a refait le cas du petit cireur qui s'évade par la ruse!

— Vous voulez dire Ph…

— CHUT! Je ne veux PAS entendre parler de lui, si c'est pas pour me dire : « j'ai son petit-doigt de la main gauche »!

— Rah, là, là! Boss, vous êtes un sacré vilain!

— Je vais te punir plus tard, ma cochonne.

Elle le gifla.

— Les deux contrats, refit-elle, sont faux.

Elle rajusta sa jupe et ses lunettes.

— Les trois autres, donc ceux de Paulin Malléard, Bopi Desmarais et Maara Cassidy sont légitimes.

— Bon, au moins, c'est déjà ça…

La terre trembla jusqu'à eux, qui sursautèrent.

— Oh, non… je sens le diable qui est chaud…

EXTRAIT DU MANUELS DES BLEUS

[…]

PNEUMATA BLEUE | EAU :

Alors là, l’eau… c’est l’adaptation elle-même! Elle change de propriété morphologique, mais pas de nature. C’est donc un prérequis essentiel aussi. La pneumata d’eau permet à toute incarnation de s’animer dans le mouvement, un peu comme le sang circule dans nos veines. C’est un peu troublant, d’ailleurs : ce n’est pas un mouvement total comme le vent, ni une essence aussi stable que la terre! C’est là la spécialité de l’eau : mélanger les cartes, faire d’une situation évidente un mélange accablant! Bien qu’elle soit essentielle, elle n’est évidemment pas la seule des principales sources d’énergie, comme vous l’avez vu avec la terre et l’air. En fait, un spécialiste en pneumata bleue se verra plutôt toujours changer,

un peu comme un artiste danseur ou une peinture sur toile jetée à l’eau…!

[…]

TROIS QUI NE VOULAIENT PAS

L’ascenseur rouvrit sa porte.

— CRÔA, PAULIN! CRÔA!!!

L’écho d’une plainte résonnait.

— Paulin! PAULIN! Crôa…

Une marre de sang, au milieu des lacs et des chutes d’eau, se mélangeait entre les dalles. À la terre jusque le long des carrelages du sol, le carmin liquide se répandait dans le paysage bleu.

Ils étaient dans une grande salle pratiquement vide, où personne ne restait ou presque à cause des gros lots de terres effondrées.

— Paulin! Ça va aller…

— Argh… Non, je…

— Crôa… TON BRAS!

Sa jambe était aussi cassée, du même côté : il y avait une grosse statue d’ange qui s’était effondrée au-dessus d’une fontaine, tombant sur ladite jambe.

— Ma… je… ma jambe… aïe…

— Mais non! Non! Paulin! Qu’as-tu fait? Pourquoi avoir fui Maara?

— Parce que… Je n’ai pas… Je…

Il toussa lourdement, creux, puis cracha un lot de bave ensanglantée.

— Par mon marais… Paulin, tu ne dois pas mourir, pas ici!

— Gren… Rainette, tu… va-t’en.

— Non, non, non!

Arlequin tenta de lever tant bien que mal Paulin. Mais le rocher de béton coulé en brisures demeurait fermement sur Paulin, le retenait.

Puis les bleus réapparurent.

— Aïe… Je meurs là, tout de suite. Meurs aussi, batracien.

Cet élan de clarté mentale indiquait à Arlequin que son ami allait vers la lumière.

— Non, NON!

Arlequin sortit une potion magique. Il la cassa sur la tête de Paulin.

— AÏE! Mais, MERDE!

— Ça ne répare pas les bras cassés, ni la perte de sang, mais… c’est quelque chose pour te donner un bon petit élan!

— Mais qui voilà?, dit Geai Bleu.

Soudain, la rainette rouge paniqua. Elle avait peur, plus peur que de courage.

« Où est passé Archipelago! »

— Tu ne peux pas dépendre d’Archie toute ta vie, on n’est rien… sans lui…

Paulin semblait comme rire, les larmes aux yeux.

— Arrêtez vos larmoiements, bande de petits dégénérés. Maintenant : on vous tue.

— Ouais! ajouta (inutilement) Ciel.

La chaîne sortit à nouveau. Paulin ferma les yeux.

Arlequin bondit, se mit en haut de la statue cassée, à la place du buste qui manquait.

— Archipelago n’est plus là, alors… on devient des lâches, et… je ne suis plus rien. Je n’ai jamais rien été…

Le chef de la bande saisit Paulin par les cheveux.

— On va tuer la grenouille en premier. Tu vas regarder, mon gars!

Il gifla Paulin.

— Selon mes calculs, chef, c’est une rainette rouge… celle qu’on cherchait, même. Elle détiendrait de précieux trésors qui, selon mes calculs… sont

entreposés quelque part, là où une clé qu'elle détient peut tout déverrouiller.
— Ah, bon! En voilà, une idée!

Et alors, ils se battent ; Paulin, pris de sanglots, ne peut pas regarder le combat. Seule, sa pensée dérive vers une espèce de soirée, un moment où il était seul dans sa chambre en trop-plein, vidé lui-même de tout sens…

Sortis de cette eau, nous sommes des êtres poussés par une rage œdipienne, mais notre fardeau est lourd comme celui de Sisyphe. Les humains, de facto, n'ont rien à porter, et c'est précisément cela qui les condamne au poids existentiel qui leur est si obsessif ; « trouver autre chose, si je le dois, sera de mon cru une expérience satisfaisante ».

Hélas! Comme Dostoïevski applique précisément le néant à l'homme condamné à ne pas savoir qu'il est heureux, nous vivons une forme de révolution constante de la valeur. Notre être, une sorte de pouding en marmelade d'orange mécanique, n'est

plus que quelque chose de prévu, dans l'énergie que la matière lui fournit.

Si nous pouvons cultiver l'orange, pourrir le fruit et le jeter de sorte à ce que nous eûmes créé pour engendrer la mort seule dans une gaspille, alors que sommes-nous?

Une industrie, une idée? Sommes-nous la promesse d'un lendemain plus accompli, là où nous aurons un lendemain plus complet, où le "quota" des oranges confites sera rempli?

Ou sommes-nous une forme de témoignage que notre tragique envie de tout combler nous faisait oublier la véritable confiture que nous avons inventé sans profiter, passant devant notre bonheur pour le monde "meilleur"?

Soudain, Paulin émet un cri de douleur titanesque, comme émerveillé par sa douleur.

Une image, un son, une photo… la candeur oubliée de son passé, la semaine qui passe sans l'avertir, le

temps qui le violente, qui le fait germer dans un nouveau corps…

LE PAULIN DU LENDEMAIN

L’ascenseur jeta de sa bouche ténébreuse un lot, deux de ces créatures « vivantes » : Paulin, cassé en morceaux, puis Arlequin, ensanglanté.

— Ils n’ont vraiment pas l’air en bon état.

— Sont-ils déjà rentrés?

— Oui, damoiselle Maara.

— Dans quel état sont-ils? Donne-moi le corps de Paulin…

— La grenouille?

— C’est une naine, en taille. Une batracienne de type « rainette », si je ne me trompe pas. Une rainette rouge.

— Il faudra faire attention : elle a peut-être un certain poison.

— Ah, mais oui. Poe… Je savais que tout ton nom, c’était Paulin… Tu n’as plus besoin de te mentir, Paulin… Tu es avec moi.

Et alors, comme déterminée à passer outre sa propre force, Maara craque quelques muscles, rend flexibles quelques os… Elle répète en chuchotant

quelques noms précis, un os tel, un tel os… L’humble et honorable serviteur se tient coi. Il tente de ramener Arlequin, la rainette, à ses esprits.

— Ah, voilà. Celui-ci, il est… cassé. Il lui faudrait un peu de puissance, de le placer comme cela… Torsion, tension… Après, j’applique une force de proposition, un appui, une façon de le mettre dans cet état…

— Alors, Maara? Que dis-tu de son état…?

— J’ai besoin de plus de puissance, de casser… son tibia, un peu plus que cela. Il est « mal » cassé, on doit le fragmenter davantage ici, puis mettre de l’aura…

— Ça s’appelle de la pneumata, Maara. Tu y es presque, tu sais déjà tout en somme.

— O-Oui, merci…

Alors, Arlequin entrouvre les yeux. Il voit flou, puis les couleurs pâles de la suite infernale et généralement rouge lui reviennent à l’idée. Il ne se sent pas bien, comme mal à l’aise, comme si un mal au ventre le prenait ; il avait tout

éjecté de son poison de pneumata spécial, botte secrète des rainettes rouges Desmarais.

— Ils ont été téméraires…

— Par chance, on a l'occasion de jouer avec eux. Ils iront mieux sous peu ; la grenoui—la rainette—va mieux aller, elle ne semble pas toute cassée…

— Tu sais, Maara, je peux réparer les cassures, les fixer un peu, au préalable, si je m'y mets…

— Non, aucun besoin. Je vais disloquer sa douleur, lui donner de mon amour. Notre énergie est fusionnelle, désormais. Ah, Paulin… si tu savais combien j'ai souffert sans toi. Si tu savais…

Elle lui casse un autre os de son faible bras.

— L'énergie va l'envelopper, supporter… à sa place… ici, je vais…

Drainée, Maara tient difficilement debout.

— Ma chérie, oh… ne te prends pas la tête pour tout ça, tu sais? Je vais t'aider…

Puis, tendrement prise, Bopi la rainette se sent posée sur un lit.

— Crôa…? Je… hein…? Est-ce qu'on a…?

— Gagné?

— Oui, je… Crôa…

— Silence, maintenant. Maara doit s'occuper de Paulin, car il est beaucoup plus amoché que toi. Il est… détruit, pour le moindre qu'on puisse dire. Cela dit…

Arlequin revint à ses esprits. Il eut une peur bleue, plus bleue que n'importe laquelle petite rainette rouge pouvait s'imaginer la surprise de la peur bleue.

— Oh! Oh, mon… crôa…

— Cela dit, tu dois toi aussi te reposer.

C'était Miyuki, souriant, qui lui faisait signe de se taire sans réelle malice.

— Mais… Je rêve, crôa? Ar…?

— Non, non. C'est vraiment moi : Miyuki. Je suis de chair et d'os, pas cassés, qui plus est.

— Mais…

— Repose-toi, petit batracien. Je ne te veux aucun mal. Seulement, j'ai… de beaux plans, de belles vues… sur vous.

Miyuki avait un sourire à la fois angélique et démoniaque.

Soudain, de l’autre bout de la chambre, on entendit un cri de douleur.

Puis, un gémissement plaintif.

Puis, de lourdes respirations qui se calmaient.

Un soupir, languissant.

Un silence…

Maara se retourna vers Miyuki.

— Servant! J’ai terminé avec lui. Amenez-moi un café, s’il vous plaît.

— Oui, mademoiselle Maara. Avec plaisir.

— Et, euh… Bien… J’aimerais me faire guider jusqu’à la rainette aussi. Sans me planter contre les meubles, tu vois…

— Oui, oui, avec plaisir. J’arrive!

Avec confusion et stupeur, Arlequin observait Maara s’approcher en touchant doucement les surfaces avec l’aide de Miyuki. Ce dernier l’aidait à cheminer dans la pièce, chaleureux, habillé comme une servante.

— Je n’y crôa pas mes yeux…

Bopi s’abandonna à ce qu’il apparentait à présent à un délire. Mais il ne rêvait

pas : tout au long de la soirée, il vécut un traitement de rétablissement serein, paisible, presque enivrant.

L'énergie qui régnait, soignée, lui donnait une sorte de renouveau corporel, totalement douceur.

EXTRAIT DU MANUEL DE MIYUKI

[…]

En d’autres mots, quand vous entrez dans un mode de concentration, quand vous donnez une bonne fessée à votre gamin, quand vous disputez votre chien, mais aussi quand vous embrassez votre compagne ou que vous passez un examen avec difficulté, votre aura va changer de manière inégale, mais toujours aussi constante que votre respiration et votre vie. L’aura, c’est un peu la « base » sans être réellement une forme de magie appliquée, car elle ne sert pas en soi, immédiatement, comme un outil. C’est une façon de vivre, oui, et on peut certainement la dissimuler comme on peut retenir son souffle ; c’est une méthode, pas un pouvoir.

Alors qu’est-ce qui EST un pouvoir? À cela, je répondrais : la pneumata. C’est quoi, d’abord, ça? J’y reviendrai, mais parlons un peu plus des auras.

Il y a plusieurs auras, et vous avez sans doute déjà ressenti dans la vraie vie ce que les personnages vont ressentir quand ils perçoivent des auras : une lourde pression venant d'une personne colérique me vient immédiatement en tête, car il est facile d'imaginer que cela va directement impacter notre comportement, nous faire adopter une posture, une attitude et même une stratégie différente dans ce contexte-là.

Ainsi, l'aura suit l'humeur, mais aussi, elle vacille selon les émotions, les sentiments, les ambitions, les intentions, les projections et toutes les autres formes d'affirmation de soi-même, qu'elles soient volontaires ou non.

Il existe plusieurs types d'auras, donc! Voici quelques propriétés qui sont typiques, sans pourtant être toujours la même chose pour tous les cas (en d'autres mots, il y a des exceptions) :

AURA COLORÉE :

Rouge, verte, bleue, jaune, rose, noire, mauve, turquoise, orange, grise, blanche, dorée, brune, multicolore, etc ;

elles indiquent toutes une plus ou moins grande fidélité à un comportement précis. Bien sûr, il peut y avoir des tentatives de tromperies de la part de ceux qui cachent leurs intentions et cetera. D'ailleurs, certaines couleurs peuvent se montrer plus pâles ou foncées par moments ou même selon la personne. Gardez cependant en tête que l'aura est un peu comme le processus de respiration humain : facile à faire fonctionner d'instinct, difficile à modifier quand on y est habitué ou quand la situation en exige d'autant. Normalement, presque personne ne peut tout simplement changer son aura de couleur…!

AURA INCOLORE :

Les auras incolores sont pour la plupart discrètes et conséquences d'un procédé tout simple et naturel. Souvent, une aura incolore peut être émanée d'un utilisateur de magie qui ne se rend pas compte de ses pouvoirs. Cette sorte d'aura est peu raffinée, voire quasiment

inexistante ou trop brute pour faire quoi que ce soit de concret. Une aura cachée prend plus souvent une transparence de la sorte plutôt qu'une autre couleur totalement impropre à l'utilisateur.

AURA TRANSPARENTE :

Comme dit plus tôt, une aura incolore… est transparente. L'absence de couleur, contrairement à ce qu'on croirait, n'est pas la « noirceur », mais bien la transparence totale.

AURA OPAQUE :

Une aura opaque est plutôt une chose unique en soi, car ça signifie qu'elle cacherait totalement son utilisateur tant elle serait pure et claire à la vue. C'est pratiquement impossible, mais il est possible de manier l'aura de sorte à ce qu'une partie devienne plus opaque, donc le contraire de la transparence.

AURA MOBILE :

Une aura mobile est très difficile à cerner, et souvent, les gens ont une aura non seulement mobile, mais en plus, elle

change de taille, de longueur, de hauteur, de profondeur, parfois même de couleur, etc. C'est donc logique de voir quelqu'un bouger… et que son aura se déplace avec ladite personne qui l'émane!

AURA STABLE :

Ce qui est moins normal, c'est une aura complètement stable, voire figée. C'est même quelque chose de plutôt psychopathique ou mécanique, car si une personne se déplace et que son aura ne bouge pas d'un endroit, c'est un peu comme voir un garçon marcher… sans que sa tête ou sa main le suive, par exemple! Ce serait horrifiant et TRÈS anormal!

AURA IMPERMÉABLE :

Là, on entre dans une chose plutôt logique : l'aura des gens est dure. Mais c'est dans le cas d'utilisation de pneumata qu'elle serait « dure », non pas dans une situation normale. Par exemple, si j'invoque un monstre ou une création de mon esprit, c'est un effet

voulu qui doit influencer le monde qui m’est extérieur. C’est donc une infusion dans la réalité de ma part, une « essence » que j’impose. Ce monstre serait une chose « imperméable » surtout du fait que je voudrais, par exemple, un pouvoir qui puisse mordre (si le monstre a des dents). Ainsi, comme vous voyez, il est logique d’avoir une certaine tangibilité à une aura donnée, mais parfois, c’est contre-intuitif, dépendamment de la situation!

AURA PERMÉABLE :

Là, les choses se compliquent. Comment savoir qu’une aura est perméable? Eh bien! On revient aux principes du début : ressentir un truc, une émotion, un impact… et cetera! Donc, si une personne est fâchée, elle émane techniquement d’une aura perméable extrêmement forte, qui va même jusqu’à nous imbiber de son drain énergétique! D’ailleurs, ça enseigne une bonne leçon en soi : ce ne sont pas toutes les choses qui vont immédiatement tenter de blesser une

autre personne, mais certaines opportunités peuvent s'ouvrir via le jeu entre la perméabilité et l'imperméabilité d'une aura.

Voilà! Vous savez tout sur les bases des auras.

[…]

LA RAGE BLEUE

Ils avaient tous les quatre fui, ces bandits bleus. Ils avaient pris le chemin vers une autre réalisation des sous-sols, souhaitant se venger de la frayeur que leur imposait leur ami la victime : Paulin. Intacts encore, ils raillaient les uns aux autres, amusés.

Puis ils tombèrent sur un étage malencontreusement occupé à son maximum. Ce n’était pas une question d’avoir un étage plein jusqu’aux bords d’une mélancolique foule, non… plutôt, c’était cela : un étage où Ty restait, en hybride amalgame violent, casser tout ce qu’il y avait.

Dans les lueurs et l’ombre, ils étaient les quatre à vouloir se battre, puis… trois qui ne voulaient plus, avec le mélodrame violent qui se tramait dans les alentours :

La pièce était géante, mais d’un niveau plafond plutôt bas. Le titan humanoïde vint enfin, allant et venait en grognant des mots, jusqu’à un moment où il finit

par détruire. Tout détruire : les consoles d’ordinateurs, les boutons mélangeants, les malheurs du cerveau. Tyler Célann, sous l’emprise de sa pneumata excessive, incarnait des centaines d’êtres humains en même temps. Il donnait une leçon aux voix : une emprise plus violente signifiait plus de contrôle pour lui.

Mais enfin, il se mit à constater, lentement, l’ampleur des dégâts, des ravages qu’il semait de ses poings grossis, de son ardeur de vivre.

« La fermeté de mon être… a-t-elle raison de jaillir, de déborder de mon corps? Qui suis-je, hormis un monstre, maintenant que je cohabite avec ces mille fantômes… »

Les machines brisées, les corps étalés…

« Ce sont… Oh, mon dieu… Des… clones? »

Les machines, des espèces de capsules rendues instables par la violence, des fenêtres brisées en mille morceaux, comme des fragments de sa propre

personnalité, perdue, quelque part au milieu des clones…

« HAL… Corporation? »

Des centaines, non… des milliers de clones sortis des espèces de liquides cryogènes, qui permettaient de maintenir les duplications en stase…

« Qui sont-ils tous supposés représenter? »

« Qui sont ces gens? Ils se ressemblent tous… »

Au milieu des sous-sols, quelque part dans les trentaines de sous-sols passés, il y avait des milliers de clones, à perte de vue, dans cette seule pièce…

« Qu'est-ce… que ce foutoir? »

Comme trop calmé, Ty Célann finit par perdre à nouveau sa vue, avec rage, et à continuer de saccager les clones, les rendant pulpes à chacun leur tour de rôle, eux, débilités par leur récente naissance.

— Merde, il faut… il faut sortir d'ici, Saphir!

— Je n'en sais rien, moi! L'électricité ne fonctionne plus, ici!

— Continue tes efforts, rétorqua Ciel.

— Je n’ai pas…

— ORDRE À OBÉIR! gueula Geai Bleu.

— Les gars…, dit le nouveau bleu.

« RAHHH! ILS MOURRONT TOUS! »

— Woah! Il est vachement musclé, ce con!

— Merde! Fuyons!

— Bahahaha!

Ciel était pris d’un fou rire en courant. Il se transposa dans un autre étage avec son pouvoir de téléportation des membres du corps dans le sol.

Geai Bleu, pris de peur soudaine à la vue de l’horreur qui s’approchait dans la pièce ensanglantée et plongée dans l’obscurité, fit rapetisser un conduit d’aération.

— Par là!

Saphir déduit l’issue, mais… le jeune bleu…

Le jeune bleu ne parvint pas à trouver les autres, l’issue… et il finit en pulpe humaine, un yaourt de sang et de chair organique, de boyaux et de troubles visions dégueulasses.

Quand Ty reprit conscience, il était étalé sur le sol, par terre, à bout de

souffle. Son corps le démangeait de partout, mais c’était à cause du bain de sang, une forme de froideur ensanglantée, tant le chaud carmin eut de temps à stagner.

« Que sont-ils tous devenus? Que se passe-t-il? »

« Tu as gagné grâce à nous… Voilà, ce qui s’est passé. »

« Tu es maintenant invincible, capable d’aspirer ces milliers de morts… ces âmes, mortes, oui… sont à toi… »

« Non, NON! PITIÉ, NE ME FAITES PAS… »

Ty eut une dissonance cognitive lourde, acouphènes, tremblements. Il entendait le jeune bleu mourir une fois de plus.

« NON! ARGH! »

Il serra les dents.

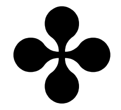
« JE SUIS TROP JEUNE POUR… »

Un fantôme, devant lui, pleurait à chaudes larmes. Il tentait de lui parler, de lui dire des choses, de ses rêves, ses craintes, ses ambitions…

« Suis-je… fou? Je suis fou, fou à lier… »

2E EXTRAIT DU MANUEL DE MIYUKI

[…]



FRANKENSTEINER

Un « frankensteiner » vole des parties de soi-mêmes parallèles (en les tuant ou par opportunité) afin de se reformer biologiquement selon ses idéaux ou pour des améliorations simples et temporaires. La magie pneumatique des frankensteiners est souvent largement inégalement répartie, ce qui entraîne leur mort. Cependant, certains frankensteiners très judicieux savent comment fusionner leur corps avec des outils et des stratégies qui leur permet finalement d'utiliser une magie hybride telle que la magie plastique.

[…]

[…]

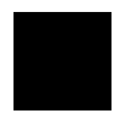


CLONE ÉCONOMIQUE / MÉDIOCRITÉ

C’est une copie du type de mana originel utilisée, mais elle n’est pas fidèle à 100% et peut donc basculer dans des types de pneumata instables vis-à-vis l’intention donnée. Un clonage raté s’avère parfois du mauvais élément, à 100% différent (ce qui est un phénomène assez inusité en temps normal). Cette sorte de pneumata étrange et transposée dans le mauvais élément s’appelle « mana plastique », différant ainsi du classique « air/terre/eau/feu ». La magie plastique est très inusitée parce qu’elle ressemble aussi à une « jeune » forme de mana brune.

[…]

[…]

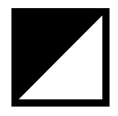


CLONAGE EXACT / MAGIE CLONÉE

Clone génétiquement perfectionné dans sa conception artificielle. Il est issu d'une demande très exigeante d'un être, un attaque, un objet ou une créature originel(le) et original(e) très riche. Un clonage exact possède de la magie appelée "magie plastique", qui n'est pas aussi forte qu'un réel humain qui ferait la même chose avec la même intention d’excellence et de se surpasser, mais il reprend mieux qu’un clone de base la capacité en mana donnée.

[…]

[…]



CLONAGE AMÉLIORÉ

Quand une situation l'exige, un sort de magie ou une capacité magie peut cloner un autre sort ou une autre capacité. Si le clonage est réussi, à tout hasard par certaines occasions, eh bien, le clonage devient facile à reproduire et à améliorer. D'où le nom « clonage amélioré ». Cependant, des clones au sens littéral peuvent parfois apparaître dans notre univers, et ces clones peuvent être génétiquement modifiés ; alors on dit que ce sont des clones « améliorés », bien que l'amélioration dans un domaine spécifique pour le clone ne signifie pas nécessairement la perfection ou l'adaptation totale du restant de ses capacités non-améliorées. Un clonage mène naturellement vers la magie plastique, mais il peut aussi arriver que le clone soit « une copie

parfaitement maîtrisée ou conçue », ce qui donne un « clonage amélioré »!

[…]

UN MESSAGE INATTENDU

Soldat Price, ayant pénétré dans les sous-sols à partir des vieilles entrées tergovistes, entendit soudain se déclencher une espèce de sonnerie qui s'émettait chaque poignée de minutes. Cette sonnerie le perturbait, car peu importe où il se dirigeait dans les vieux sous-sols poussiéreux, elle le suivait. Enfin tout rongé par la paranoïa, au milieu des tonnes de rations qu'il avait emmenées, il se mit à crier contre l'alarme. Elle était aiguë, mais elle n'amenait rien : pas un ennemi, pas un ami… ni même d'anciens automates tergovistes du régime communiste anti-nucléaire des abris atomiques. Comme saisi par une peur d'être suivi, Price se mit à réfléchir à un plan, ne voulant pas être pisté ou suivi éternellement. Dans la chambre où il était, au milieu de vieux meubles au design ancien et blanchis par la poussière, il alluma une grosse lampe, puis les lumières : il mit en marche son plan. Il surveillait en réalité

toute entrée dans la chambre. Mais à un moment donné… l'alarme sonna à nouveau.

Et un éclair de génie lui parvint, quand il remarqua que la sonnerie étrange résonnait dans la pièce : l'alarme venait de lui.

« Nous sommes observés, soldat. Tu es pisté de manière très maladroite grâce à moi. Beaucoup de gens te veulent du mal, en vérité.

Vois-tu, je suis le robot PRICE, moi aussi chargé d'éliminer des gens de l'ancienne faction ennemie. Tu es traqué activement en ce moment, soldat. Tu n'es pas de leur caste, mais tu es supérieur, même que je dirais que tu es bien supérieur à moi… tu es un clone. Tu es un clone de la HAL Corporation, et j'ai détecté ta puce intra squelettique, Price. »

Le jeune homme n'en crut pas ses oreilles : la voix venait effectivement des environs, sans jamais n'être dépistable.

« J'ai désactivé tous leurs systèmes de traque directement à travers ta masse biologique, Price. Je suis un robot

dernier cri qui fut massacré lors d'un calcul mal tourné… »

— Mais… que dois-je faire pour te retrouver, toi, l'ami-robot? Clairement, tu ne me veux aucun mal…

« Pas besoin de faire grand-chose », dit la voix qui émanait du mental de Price.

« Tu es un soldat biologiquement presque parfait en tout point. Seulement, tu dois suivre le cours de cette quête qui serait de me retrouver. Nous sommes un : des copies, similaires, du soldat originel qui fut cloné et probablement utilisé à des fins éthiques douteuses. Mes algorithmes génératifs de pensées se sont mis à dos la HAL Corp., et j'espère sincèrement que tu feras de ton mieux pour me retrouver. Ensemble, par la suite et cela dit, nous pourrons enfin cogiter et penser à la suite, à un plan peut-être… pour fuir… »

— Tu es donc… un autre soldat Price?

« Affirmatif. »

— Pourtant… Je…

Le soldat Price cloné n'en croyait pas ses idées. Il croyait sincèrement la voix, comme si c'était une entité divine, mais

il se méfiait de cela en soi : c’était tout d’un plan kamikaze.

« Tu sembles hésiter… Écoute-moi », conclut le robot. « …Tu es destructible, tant que tu es des leurs. Ils peuvent te contrôler comme avec une manette, de mainmise, et te tuer s’ils le souhaitent. »

— Pourquoi ne l’ont-ils pas déjà fait?

« La tour a explosé, je te rappelle : ils n’ont pas à perdre plus, sinon… veux-tu vraiment une vraie preuve? »

Le soldat Price organique s’examinait dans le miroir. Il était épris d’une mélancolie sans égal, songeant au fait qu’il était sans doute réellement un clone de soldat.

« MATRICULE : CLONE HAL CO. (HALCO, AUSSI OFFICIELLEMENT NOMMÉE LA « HAL CORPORATION » CLONE), GAMME SUPER-SOURIRE, MATRICE D’UNITÉS NUMÉRO A042-10012B. »

Price écarquilla des yeux, à sa propre surprise. Alors qu’il s’examinait le cou, il vit exactement que le matricule nommé… était tatoué, le tatouage… dépassant du dos de son cou, en quelque sorte débordant vers l’avant. S’étant cru

amnésique ou fou, tout simplement en erreur de jeunesse, le soldat Price croyait vraiment depuis toujours avoir lui-même suivi la procédure pour se faire tatouer.

Mais à bien y repenser, ses souvenirs remontaient effectivement… dans un nuage, un ciel, ici-bas, dans les sous-sols…

— Où es-tu, robot? Dis-moi comment te trouver!

« Je semble me trouver, selon… mes calculs, vers une latitude et longitude… menant vers l'étage des sous-sols numéro 354. »

Alors le soldat Price sortit brusquement de la pièce, son fusil dans la main, l'épée dans le dos, les pistolets contre ses poches de pantalons, la ceinture de balles sur les épaules.

MONSIEUR PÈRE LE RAPPELLE

Le soldat Price avait infiltré les remparts des connexions communistes avec le réseau des sous-sols de la tour. Une fois dans les étages -500, là où les connexions se faisaient, le soldat eut un curieux message.

Il se trouvait alors dans un bar de sportifs, qui regardaient des sports spectaculaires du colisée des sous-sols. Le soldat avala sa pinte, les armes sur le dos, dans des sacs, et en vint enfin à sortir du bar.

Un clone l’attaqua, et une fois qu’il l’eut maîtrisé, le soldat lui enfonça un canif, lentement, dans la jugulaire. Il chuchota de se taire au clone bâtard, lui donnant ensuite un coup de crâne contre le sol.

Enfin, le soldat dévala rapidement dans les allées, comme des espèces de rues, des réseaux de transports, de trains, de marches, des marchés, d’autres choses de tout ordre en une cohue bordélique… Et il arriva à un point où il ne savait plus

trop où aller, de peur que les ascenseurs près du cadavre allaient susciter trop de suspicions. Enfin, il trouva une autre entrée tergoviste. Croyant pouvoir remonter quelques étages de plus en y allant, quoique ce fût abandonné, il pénétra dans la porte barricadée discrètement, avec ses techniques de crochetage de soldat.

Une fois dans la grande pièce d'accueil, il vit une pancarte macabre, près d'une télévision :

GARDERIE TERGAGA-GOUGOU

À la fois pris d'un haut dégoût et d'une frayeur plausible, il fit mine de rien et continua à explorer le bâtiment abandonné.

Et une fois dans une pièce où il y avait une cage d'escaliers près de lui, il vit un petit écran encore allumé.

« AVIS DE RECHERCHE : KEN ''KENNETH'' PRICE, SOLDAT TERGOVISTE. »

Comme choqué par sa découverte, le soldat Price prit la situation au sérieux

et s’approcha de l’écran. Il observait les écriteaux : la télévision affichait des actualités, dont des dates et des heures qui correspondaient aux bonnes nouvelles. Pris de peur, il crut qu’on l’avait repéré.

« Ne crains pas, Price. Je suis avec toi », dit le robot PRICE, de sa distance. « Tu es presque arrivé à moi, il ne te reste plus que quelques ascenseurs… »

Soudain, une créature horrible, inusitée et étrange sortit de la noirceur : « O. »

Autrefois connue sous le nom de nounou ou plutôt de défenseur des nounous tergoviennes, les unités clonées de O. étaient en fait des effectifs pour éliminer toute menace aux alentours, un peu à la manière d’un soldat. En temps de guerre, de multiples armes étaient requises pour de telles préventions, et quelques unités effrayantes de type O. se mettaient en vrille, en marchant constamment vers des cibles aléatoires ou perçues comme un danger selon des directives défectueuses.

Et donc, cette spécifique version du O. vint à Price, émettant une voix rauque du haut de sa stature mesurant deux personnes :

— Vous être pas très chanceux.

— Hein? Qu'est-ce…? Qu'est-ce que c'est que ce truc, robot PRICE?

— Je l'ignore. On dirait que vous parlez d'une entité menaçante.

— ÇA, OUI!

— Vous… Vous être abandonné comme moi.

Alors, Price réalisa qu'il s'adressait effectivement à un autre clone, comme lui.

— Oui, je… je suis un clone. Comment le sais-tu?

— Toi, tu as l'aura. Aura plastique… Aura plastique de bonne qualité. Meilleure que moi…

Price rit.

— Ce n'est pas une compétition, mon gars.

— Moi pas avoir de sexe. Moi clone de 1896, traité de guerre capitaliste entamé.

— Tu es un clone des anciens régimes des tergovistes communistes?

— Machine, oui. Produire clones, encore, par ici.

— Quoi? C'est hallucinant.

Une ambiance pesante régnait, mais pas au détriment de l'un des deux interlocuteurs.

Ils ressentaient une espèce de mélancolie, une émotion similaire à la nostalgie d'avoir eu une autre vie, lors d'une autre occasion où leur conscience était dans un autre corps.

« ...et si vous trouvez ce suspect, veuillez le ramener à M. Père en personne, le directeur des sous-sols qui saura comment gérer la HAL Corp. à travers les nouvelles élections du— »

L'unité clonée « O. » massacra d'un coup de poing le petit écran sous un écran de plexiglass.

— Toi devoir fuir, moi pas savoir où, mais ça être moi maison…

— Oui, tu as raison. On va se retrouver, l'un de ces jours, soldat O., dans une autre vie, peut-être. Saurais-tu où il y aurait des ascenseurs?

La menace sur pattes fit signe que « non ».

Price attendit quelques secondes, puis une minute passa en silence. Il baignait dans une autre ambiance, qu'il n'avait jamais vue, comme dans une aura de compréhension totale.

Puis il partit subitement, enfin remis à bloc par cette espèce de sensation d'être enfin compris.

Le soldat Price écarquille les yeux en entendant à nouveau l'alarme sonner. Il chuchote ;

— Oui, vas-y… Je t'entends.

« Soldat, êtes-vous en mesure de localiser mes décombres rapidement? »

— Sans doute pas. Mais une chose persiste : il te faudrait un nom. Mettons… « L'endetteur »?

« Comme vous le souhaitez, soldat Price. Je prendrais ce nom volontiers plutôt qu'un nom à jamais biologiquement taché par la HAL Corp., gravé dans mon sang. »

Price rit. Il avait un nouvel atout.

VIII. LES ENDETTEMENTS

L'ÉPUISEMENT DU NOVICIAT

Maara s'effondra sur ses genoux, comme prise d'un moment de faiblesse. Elle avait dépensé beaucoup de son énergie dans le soin direct des blessures de Paulin. Miyuki l'aida à se relever, puis il revint voir si Bopi se sentait bien (après avoir situé Paulin sur un spectre du rétablissement, d'un vif coup d'œil).

— Reposez-vous un peu, mademoiselle.

— Quand il sera temps!

— ...D'accord, mais plus de sacrifices, ok? Nous ne voudrions pas perdre une personne précieuse comme vous.

Arlequin croassa.

— Bon, à nous deux, maintenant, satanée grenouille de malheur.

— J-Je suis une rainette.

Miyuki rit.

— Une rainette drôlement rouge, oui.

— Tu sais, crôa, tu es drôlement prétentieux. Nous te remettrons à ta place, moi et Paulin, un de ces jours. Quand il apprendra que tu mens à Maara, il voudra te tuer.

— Tu sais, j’ai connu beaucoup de gens particuliers, petit être. Mais aucun n’est comme toi, d’habitude. La plupart ne sont pas avides d’expériences aussi extrêmes qu’un affrontement direct avec moi comme tu l’as fait. Ça prend du courage. D’ailleurs, j’en connais bien beaucoup, des gens courageux. Le pirate Sinbad peut créer des trésors, avec sa lampe de génie. Il est capable de générer des artéfacts magiques.

— Je vois. Crôa.

— Si ça ne t’impressionne pas, alors dis-toi que nous sommes tous dans le même bateau. Nous cherchons tous un trésor, ici-bas…

Silence.

— Maara… Profites-tu de ses pouvoirs?

— Non. En vérité, j’aurais beaucoup à gagner de rester avec Sinbad. Mais moi aussi, j’aime l’action, petit être. Je suis en quête de sang chaud et bouillant, en quête d’extrêmes. Pas de la tiédeur d’une autre tasse de porcelaine qui se fera inévitablement casser.

— Tu es particulier, crôa. Tu es comme une espèce de chercheur d’adrénaline,

de sensations fortes, crôa. Eh bien, moi aussi.

— Alors? Faisons-nous une équipe?

— Je veux défendre Paulin et surtout Maara, crôa.

— Oui, Paulin, ce beau jeune homme qui aime beaucoup Maara. Je me demande vraiment si sa volonté est ma mort, petit être. Il m'aimera sans doute, compte tenu de mon doux soin et ma passsion pour aider sa copine.

— Sa femme, crôa.

— Peu importe. J'alimente moi aussi leur mariage, tu sais? J'en suis à beaucoup d'énergie dépensée, juste pour palier la stupide excessivité que Maara donne par dévouement. Elle transverse toutes ses capacités dans le soin. C'est anormal, pour quelqu'un comme elle, soigner par la pneumata. Du moins, elle ne le faisait pas explicitement auparavant, je crois.

— Oui, eh bien, peu pour moi. Prends soin d'elle, peu importe l'issue… s'il te plaît, crôa. Sinon, Paulin aura-t-il une chance de redevenir normal?

— Sans doute que dans quelques jours, le mana aura tout pallié. Il est dit qu'une personne, peu importe la sorte de fracture, prendrait normalement plusieurs mois, voire quelques années à se remettre à marcher normalement par exemple. Si la blessure n'est pas trop dévastatrice. Mais dans le cas de Paulin, ça fait pitié. Avec son alliance de mana, il a heureusement évité de perdre l'usage de sa jambe ou encore de son bras.

— Crôa, waouh…

— Mais ce n'est pas tout : j'ai un manuel d'utilisateur de la pneumata, que Maara et moi avons un peu abordé. Elle se souvenait des bases, que son ancienne maîtresse lui avait apprises. Mais elle a la tête en l'air, un peu comme une personne qui s'imaginerait ce que ce serait de lire soi-même au lieu d'écouter ce que je lui lisait dans les faits…

— Et alors? Que retient-elle, finalement?

— Elle est tête-brûlée, capricieuse et aussi un peu tête-en-l'air… Mais c'est

une femme aimante. Elle a beaucoup d'animosité pour toute tentative d'intercepter et bloquer ses canaux de dépenses de mana. Elle ne veut pas que je l'empêche de se donner un maximum pour Paulin. Alors je lui ai enseigné comment faire pour l'aider selon ses propres intentions à elle, sans tomber dans la démesure aux pires moments. Ça n'empêchera pas ses démesures, mais elle me fait un peu une impression d'un autre utilisateur de pneumata que j'ai déjà connu.

— Qui donc?

— Je ne me souviens pas de son nom, mais il avait tendance à tout détruire pour se défendre.

— Ça me fait penser à Archipelago. Ah, Archie…

— Je le reconnais! C'est de lui dont je parle. Tu le connais?

— Ça, alors! Sacrée coïncidence, crôa.

— Pas vraiment, quand tu prends en compte qu'il défonce des toits et détruit des murs pour le plaisir… Cet être est animé d'une horrible envie de défier la vie elle-même. Il est dangereux et même

kamikaze, comme une espèce de primate idiot.

— Fais attention à ce que tu dis.

— Ce n’est pas un dieu, c’est un idiot.

— Peu importe. Sais-tu où il est?

— Je m’en fous un peu, honnêtement. Je ne veux pas le revoir. Il me rappelle trop mon ex-mari, qui… est sans doute mort dans les décombres de la tour. Nous avions passé un peu de temps ensemble, parce que mon mari était obsédé par le sommet de la tour, lui aussi…

— Crôa!

Miyuki soupira.

— Bref, Paulin sera rétabli dans quelques jours, si Maara continue à son rythme de quasiment tout donner pour lui. Mais sinon…

— Crôa?

— Sinon, c’est vrai que ce « Paulin » est joli. Il ne semble pas venir de la tour non plus. C’est une qualité, selon moi. Ça prouve sa témérité, si ces fractures-là qu’il se donnait ne le prouvaient pas déjà assez.

Miyuki avait un regard perçant. Ne sachant pas trop comment réagir, Bopi fut mal à l’aise.

— Allez, viens, allons prendre une marche dans les alentours de cette suite. Tu dois recommencer à bouger aussi, petit être.

Miyuki lui tendit la main, mais la rainette ne la prit pas et se leva en s’appuyant sur ses deux pattes.

— Bon, tu vois? Tu peux déjà marcher.

TEXTE LU PAR BOPI DU TOME DE MIYUKI

[…]

PNEUMATA ROUGE | FEU :

Oh, attention : voici le feu, le feu qui s’enflamme…! C’est le cas de la pneumata rouge ; une transformation, dernière des 4 magies élémentaires de base pour tous. La magie rouge, elle, consomme et donne un résultat direct ; elle prend l’eau et en fait de la glace ou de la vapeur bouillante! Elle prend l’arbre et lui donne une forme : des cendres. Elle prend l’air et en fait un cyclone dévastateur. Souvent synonyme d’ambition, la pneumata rouge attire les plus téméraires. Si le mana rouge est pour les ambitieux, la magie bleue est plus réfléchie et articulé… alors que la pneumata verte est stoïque et la jaune, elle, est passive mais à son propre avantage!

[…]

CE QUE JE VERRAI, TU VERRAS

Le soldat Price trouva le robot quelque part dans le marché, à l'étage indiqué par la voix qui s'immisçait dans son cerveau.

Le vendeur était un jeune homme étrange, le crâne rasé et les yeux méfiants. Il jouait constamment à bouger ses doigts et semblait mimer des paroles inaudibles avec ses lèvres. Il était vêtu d'une tenue carcérale toute orange, avec un matricule. Ses habits étaient boueux, sales à souhait, et il avait plusieurs bleus d'autant plus que quelques cicatrices et plaies anormales.

Price s'en approcha avec méfiance, car il semblait muni d'une arme dans son dos, tout comme le soldat ; par méfiance.

— Vendeur, combien pour cette pièce de robot?

— Je… Euh… Comment?

— Je vous achète votre pièce.

— Elle n'est pas à vendre.

— Mais…

— Écoute, mon gars, je viens de me sortir des emmerdes. J’étais pas seulement dans la merde, j’étais étouffé par la merde. Au sens figuré, tu vois?

— Oui, mais je payerais une bonne somme pour ce robot.

Le prisonnier eut un long soupir.

— Je me fous de ton argent. Les gens veulent tous des monnaies différentes, ici, de toute façon! Ça servirait donc à quoi, tout cet argent?

Le ventre du prisonnier gronda.

— Je vais te donner des rations militaires et des pâtisseries, toutes mes rations même, pour le robot.

Le prisonnier fronça des sourcils à-demi présents qui lui restaient.

— Alors?

— Je voudrais bien, mais tu dois me les montrer.

Price eut un début de rire soulagé, mais en voyant l’allure de son interlocuteur à nouveau, il sortit prit son sac. Puisqu’il y avait quelques armes dessus, le prisonnier paniqua :

— Pas de mouvements brusques, connard.

— Ok, d’accord : sans problème, tu vois?

Price lui donna la nourriture.

— Tu sais quoi? Je te fais confiance, dit le soldat à travers un sourire narquois. Tu n’as pas l’air dans un bon état pour…

— TU PARLES! J’étais un renard il y a quelques jours de cela! Ces conneries de la tour, bah, elles me font chier grave!

Le soldat avait réussi à faire parler son interlocuteur.

— Et tu sais quoi? Tu peux le prendre, ton morceau. C’est ce que je voulais en le ramassant : profiter des opportunités qu’il m’amènera. Maintenant, dans un tel trou à rats… J’espère bien me retrouver…

— Attends, fit Price.

Il prit le casque gentiment et lentement.

— Merci.

— Y’a pas de quoi. De toute manière, avec ces conneries de la tour, tu ne sais jamais quand ça va mal finir. Surtout avec des robots… Alors voilà, ravi d’avoir fait ta connaissance, et au revoir.

Le prisonnier repartit dans les sombres recoins des allées, comme impatient de dévorer sa nourriture.

Le soldat Price remarqua quelque chose de particulier : ce prisonnier avait encore, si on pouvait croire à son histoire, son ancienne queue de renard dans le dos…

Un peu plus tard, les deux itérations du soldat Price étaient de retour dans un lieu plus silencieux et privé. Ils avaient changé de quelques étages, pris une chambre d’hôtel à un endroit appelé « Le Tom Motel ». C’était un peu miteux, mais la discrétion semblait primer sur tout dans ce lieu, ou du moins, dans la chambre des Price.

« Ami, tu dois entamer un projet pour moi. »

— Quoi donc?

« Laisse-moi t’expliquer : tu vas faire d’une pierre deux coups, étant donné la situation encombrante de ma tête et ta vulnérabilité crânienne. »

— D’accord. J’espère que ce n’est pas pour m’enlever la tête que tu dis cela.

— Non, au contraire.

Pendant plusieurs jours, le soldat Price se mit donc à accumuler des outils et des pièces de robotique et autres composantes électroniques selon les commandes de la tête Price.

Au bout de quelques jours, le projet était terminé.

— Wow! C’est sacrément sympathique, comme nouvelle allure, l’Endetteur.

— On pourrait m’appeler « le casque de l’Endetteur », si cela te plaît bien.

En effet, la tête robotisée était devenue un véritable casque d’armure électronique dernier-cri et renforcé. C’était une pièce d’armure impeccable, quasiment renouvelée de toute part.

« Allez, mets-moi. »

Price hésitait.

« Tu m’entends dans ta tête, Price. Tu dois me faire confiance : je suis là pour te protéger. »

Price enfila le casque, tentant de se rassurer avec tous les moments dont il se rappelait avoir participé à construire d’un labeur manuel cet équipement

singulier. Il se remémorait presque toutes les pièces.

Puis, il se sentit puissant, puissant comme jamais, une fois le casque sur la tête : il lui permettait de voir des tonnes de choses qu'il ne pouvait pas voir auparavant, comme par exemple les auras, même à plusieurs pièces de près.

Et il entrevoyait le prisonnier, qui l'avait suivi, caché dehors, près de sa chambre d'hôtel.

— Wow, ça alors… Nous sommes épiés…

« Affirmatif. Allons régler cette situation. »

— C'est parti!

« Attends, avant… J'aimerais te remercier, Price. Tu m'as rendu à nouveau utile, et qui plus est, je suis maintenant une nouvelle partie d'un tout. Tu es une vraie itération améliorée du soldat originel, Price. Et nous, les copies, sommes nombreuses en ce bas-monde. Tu le verras. »

— D'accord.

« Oh, et une dernière chose? »

— Quoi donc?

« Des milliers de clones ont été désactivés. J’ignore pourquoi, mais leur puce à chacun ont cessé d’émaner des signaux… »

— Oh… Cela mériterait qu’on aille investiguer.

« Définitivement. Les clone super-sourire comme toi devraient pouvoir maîtriser la pneumata plastique. »

— Je ne comprends pas tout ce que tu dis, mais en voyant ce que tu me montres à travers la visière, je crois que… Oui, c’est clair. Ce ne sont pas que des signaux thermiques, ça…

« En effet. Méfie-toi donc de ce matricule de prisonnier. Il semble peu usité. Mais bon, si on se fie à ses dires, même les clones ont été bernés ou sont là-bas pour nous attendre dans un guet-apens… »

— C’est vrai. Nous devrions entamer une conversation avec ce prisonnier avant de l’attaquer. Son aura est très forte, si c’est de lui dont il s’agit vraiment…

« C’est indubitable, c’est l’humain d’auparavant. Fais attention, Price. »

— Avec le patron de la HAL Corp. au cul, je douterais que ce soit facile, mais bon. Passons à l'action, d'accord?

« Bien entendu. »

CE POULS

Je me relève. J’ai marché, aujourd’hui, c’était un peu comme me redonner un souffle, un souffle second. J’avais encore une intention malaisée de mettre fin à mes jours, encore pris au dépourvu avec le même démon dans la pièce. Je ressens son aura, je sens que son poids est ma responsabilité. J’ai parlé un peu avec Miyuki. Il est aimable, vraiment. Mais il n’en a rien à faire, de cette image : ce qui l’intéresse, c’est plutôt de créer un fil autour de nous, de nous enrober dans une espèce de toile comme une araignée avec sa proie avant de la manger. Ne l’oublions pas non plus : « Arlequin ». Il a pris du géant, du méchant, de l’ardeur qui n’était propre qu’à Archipelago. Maintenant, qui sommes-nous? Que faisons-nous, ici? Un ménage? J’ai peine à me lever, avec le poids de la gravité obscurcie qui me pèse sur les épaules, comme si le fantôme d’Archipelago était encore avec nous, en train de me pressuriser les nerfs.

J'ai lu quelques pages au hasard dans le livre de Miyuki. J'ai quelque chose à en retirer, mais sincèrement, c'est plus fort que moi ; ça me prend par les tripes, quand j'ai quelque chose dont je dois m'occuper. Enfin, ici, nous sommes littéralement presque en l'enfer-même. Nous sommes assez bas pour rencontrer la chaleur de la terre, une espèce de lave en fusion par occasion, par d'autres une flamme qui tourmente nos cœurs…

Ici, un non-sens serait de retourner voir les bleus. Mais je t'ai parlé, Maara, et tu m'as montré quelque chose que je n'avais pas vu : ton regard, posé sur moi, quelque part dans le vide, au gré de ton amour. C'était comme une vie nouvelle, en moi. Enfin, quand tu m'as montré du doigt cette cage, au sein de ta poitrine ton cœur, que tu m'as dit : « Tu me touches »… J'ai flanché. Comment ne pas se sentir comme un enfant, un bambin, devant toi? Tu m'as dit que j'étais à ma place, là où personne d'autre n'aurait voulu que j'occupe de cet espace. Et quand tu m'as vu, tu m'as non seulement cerné, mais

en plus tu m’as saisi par le cœur. Cette souffrance, je me l’inflige en t’ignorant. Et enfin, quand tu me regardes de tes yeux, je vois non pas une couleur, mais un sentiment, comme en espèce de clarté qui supplante toutes les autres couleurs qui seraient d’autres émotions : « Je suis là. Je serai là pour toi, toujours. » Ton cœur me parle avec tes émotions, tes caprices, tes craintes et tous les soucis qui t’animent. Mais je n’en suis pas un : étrangement, je ressemble à la force quand je suis avec toi. C’est parce que j’en gagne la forme, et finalement, parce que je dois jouer son rôle.

Et alors, nous remontions quelque part en quête des contrats. Toi… toi et moi…

UN SABLIER SUR LA TABLE DU 665E

Attends, je suis sûr
Maara, tu as perdu quelque
Chose dans ton sourire qui était
Tu * o * es
Un refrain * o * à réapposer
Laisse-moi **ainsi te** * **o** * **le redonner** encore
[Tu as perdu **ton** ***o** **sourire**, attends…]
Ça ne ressemble * * plus au tout
De l'amour **o** quand on
Veut que ce soit
De la mort
Alors?
Comme le
Temps **qui** fuit, on
Sort des **sentiers** battus
Pour braver le *temps en bavures
[Tu as perdu* **ton** sourire*, attends…]
Quelque **chose*** qui* *ici ne tourne
Pas rond **comme une fantaisie** fantasme
Un sable de **frétillement, une caresse** de
Sel de **son de sel** de son **de celle qui** sont
______Celles qui **sont le son de** sel,
panser_____
/ Ma plaie, plaisanterie de
\
Plaisantinerie

JOURNÉE DES PORTE **[00 : 00]** PORTE TES JOURNÉES

DISCOURS ÉCRIT PAR PAULIN

Maara, je t’écris ceci parce que ça me sert à me rappeler les paroles dans ma tête, comme la plupart des choses que les gens ont écrit le font. J’ai été choqué de me réveiller, chaque soir des années durant, en me disant que je ne devenais rien. Je ne suis rien en soi, du moment où ma réalité était de vaquer à des vagues occupations, dans un sous-sol, dans le sous-sol chez mes parents. Je n’ai rien été des années durant, même pas une ombre : j’étais un écho indicible de la pensée, une espèce de loque humaine qui traînait à rêver réellement devant ses écrans de lumières vives. Finalement, qu’en avais-je retenu? Mon goût pour la mort, alors prononcé jusqu’à la moelle, me donnait envie de me rabattre sur le destin comme sur la peur : une ancre, un point d’ancrage qui me permettait alors de me fier à moi-même, c’était ma haine.

Je me souviens avoir vu la tour, des vidéos où des massacres de gens

pouvaient en l'occurrence arriver, où des meurtres et des crimes étaient perpétrés. Mais c'était bien ce que je voulais voir. J'ai toujours vu l'aspect de la négativité comme quelque chose de plus haut que moi, comme un maître du réel qui pouvait me faire dicter la réalité.

Et enfin, me voilà, je suis avec toi, quelque part de paumé au creux d'une tour, au beau milieu de nulle part.

Mais que nous servirait la fuite, maintenant que nous sommes des êtres qui nous connaissons? Tu m'as confié vouloir de moi plus encore que tu ne voulais de toi, Maara. Mais où est la réalité, entre nous deux, sinon quelque part où nous pourrions regarder l'avenir ensemble? Je suis certain ici bas que nous sommes soit laissés à nous-mêmes, soit laissés pour être le jouet des autres. Sinon, à quoi bon autrui? Le réel, en toute part, est en quelque sorte entre les deux.

Tu parles dans une langue qui n'est pas connue de ceux qui voient, les « voyants » qui sont aveuglés par leur

puissance. Et pourtant, à quoi bon si la réalité est disloquée?

J'ai peiné à voir, peiné à ressentir de mon amour. Maintenant, je le vois et je le sais : je ressens de nous l'horreur des détails, de chaque défaut qui jaillit, qui émane de nous. Qui sommes-nous sinon des êtres imparfaits?

La peur règne dans les sous-sols, et je ressens une forte affluence de notre sauvagerie, de notre primale envie de faire un amour construit sur les piliers de l'existence.

Ainsi, on ne fuit pas pour construire. On fuit pour voir le monde, ailleurs, autre que ces horreurs que l'on voit au quotidien. Les marques du mal sont dans tous les habits du détail, le quotidien et la routine. Alors, comme je le répète encore, que sommes-nous, Maara?

Nous sommes l'amour. Nous habitons dans tous les cœurs, de tous les corps nous indiquons les signes, et de mes mains moites jusqu'à la moisissure du béton, nous sommes une chaleur qui se manifeste… du froid, de la serrure des

cœurs, de la peur de mourir qui nous fera vivre.

CONTRAT DE MISE AUX ABYSSES

Soldat Price, dans l'ascenseur, regarde la télé avec son casque. Il est attentif aux sons, il voit les auras et aucune parmi celles-ci ne menacent.

« Nous décrétons, moi et mon cabinet pour M. Le Diable, que ce sont ces gens qui sont nos cibles prioritaires : Paulin Malléard, Maara Cassidy et Bopi Desmarais. Ces trois individus ont violé les lois du pacte avec le diable et profitent activement d'une suite qu'on leur a loué en échange de leur âme à chacun.

Il nous ferait plaisir si vous pouviez saisir ces individus recherchés, morts ou vivants, avec le plus d'ardeur possible. Attention, cependant, car nos ressourcements nous informent qu'ils sont armés et dangereux. Si vous n'êtes pas qualifié pour cette tâche, veuillez vous tenir à l'écart de ces individus dangereux.

Nous avons constaté qu'ils ont tous fui, accompagnés d'un des proches du

diable en personne. Veuillez ne heurter personne d'autre que ces gens si vous entamez ce contrat de chasse à l'homme auprès de notre firme, s'il vous plaît.

Nous avons d'ailleurs localisé leur projet de prendre les portes allant jusqu'à plus bas que les étages menant au -666e. Attention ; ne pas aller plus loin, seulement abattre les cibles sur commande au préalable lors du repérage. Merci!

Ce message était une présentation du cabinet de Victor Lavare. »

Paulin, Maara, Arlequin et Miyuki partirent des suites. Ils prirent les chemins pour aller vers plus bas qu'au -666e. Mais leur accès était refusé.

En se dirigeant vers les ascenseurs, tous les accès étaient bloqués, verrouillés ou refusés. De même, le seul endroit qui semblait mieux aller était le bar. Saisis de la confusion, les membres du groupe furent ramenés à l'ordre lorsqu'ils comprirent enfin que leur temps pour remettre au diable ses contrats était échu.

Ils avaient échoué, et leur chambre spéciale était verrouillée à nouveau.

Bopi « Arlequin » leur dit : « Ce sont les contrats. Archipelago a fui, il ne reste donc plus que nous à… saisir. »

À l’entrée du bar, seul le démon ogre-oni était là, dans les vapeurs de la vaisselle infernale, avec une odeur de tabac rance.

— Miyuki, c’est…?, dit le barman.

— Pas de cela avec moi. Père est mad.

— C’est de la folie. Avec eux…?

— Mêle-toi de tes affaires.

Maara appuyait partout sur les boutons, alors que Miyuki se tenait près d’elle, prêt à la défendre.

— On va te casser en deux, dit Paulin. C’est fini, maintenant. Je n’ai plus rien à perdre… hormis Maara.

Arlequin se lissa les joitures avec sa batracienne lubrification.

— Ô, Kami-sama… Je vois…

Le barman rit dans sa barbe.

Le combat commença ainsi : Bopi sauta sur le comptoir du bar avec pour objectif d’impressionner son adversaire. Il y

avait là aussi une mission de reconnaissance : chercher et trouver à tout prix des clés, quelque chose, n'importe quoi pouvant les mener ailleurs en toute sécurité.

Mais le démon se mit à rire encore dans sa barbe.

— Capacité magique en vous, oui? Je vais expliquer moi-même : ça être mon pouvoir, que de pouvoir fondre le verre… et le reformer selon les lois de l'eau.

Il jeta ainsi une flaque, pleine d'eau, vers Bopi.

Elle se frigorifia en verre.

Bopi avait un œil crevé.

— CRÔAAAHHH!!!

Le démon sauta sur le comptoir, détruisant plusieurs bancs par la même occasion.

Paulin poussa Bopi contre un jukebox, qui se mit à émettre un air de jazz endiablé et sourd.

Miyuki tenait encore Maara à l'écart.

Le démon rit, puis aspira la vapeur dans l'air, brumeuse fumée, pour en

faire des crachats de balles qui filaient comme des balles de fusil.

Le sang de Bopi n'eut même pas le temps de couleur que déjà, le petit batracien était ciblé une fois de plus.

Paulin intercepta les projectiles, saignant des mains.

— Sale créature, tu nous servait il y a déjà si peu…

— Moi fermer bar pour vous… La prime vaut cher…

Bopi gémissait, se relevant avec peine. Rageur, il croassa en projetant de son liquide empoisonné lubrifiant vers Paulin, qui se tassa et laissa le poison arriver directement au visage du démon.

Son vrai visage se révelait en une chair vive, qui devint plus de muscles que de chair rouge démoniaque.

Bopi sauta vers l'autre côté de la pièce, se mettant derrière une table. Il tâta son œil et ce fut avec surprise qu'il constata que ça saignait encore.

— Merde, crôa!

— Est-ce qu'ils s'en sortent? Tout va bien?

— Tout va bien, dit Miyuki.

Soudain, Paulin sauta et l’air et, attrapant une lampe alors que le démon liquéfiait ses alentours de verre, il fut étonné d’attraper de l’eau de verre.

— Mer…

Le verre se durcit à nouveau, le démon se mettant à rire. Des milliers de pics allaient en vérité… trancher la peau de Paulin, de toute part.

Mais Miyuki intervint à cet instant précis, ayant jugé l’opportunité trop belle.

Le sabre dans le ventre du démon, ce barman et l’arme se mirent à hurler, devenant une seule et même entité.

— Tsk! Sale gueux!

Miyuki tapota de tous ses doigts partout sur le démon qui, déconcentré, perdit l’équilibre et s’effondra en morceaux de porcelaine enflammés.

Surprenant à la fois Miyuki et Bopi, Maara cria :

— À L’AIDE!!! JE SUIS SEULE!

Paulin alla donner un câlin à Maara.

— C’est fini, on a gagné.

Maara rit.

— Je sais, idiot! J'ai vu le gars mourir de ton point de vue! Je l'ai senti.

Et alors, Miyuki se pencha vers Arlequin, qui avait encore mal ;

— Ça va aller, p'tit bonhomme. Tu as deux yeux, non? Attends…

Miyuki toucha doucement l'œil de Bopi. Les morceaux de verre enlevés, il finit par remettre l'œil en état de marche.

— Crôa?

— C'est de la porcelaine, par contre. Tu as un œil de porcelaine organique, maintenant. Fais-lui attention… Tu me le dois.

Miyuki se redressa, chantonnant, et gambada vers Paulin. Il le retourna vers lui, l'embrassa soudain sur les lèvres et dit :

— Merci de nous avoir sauvés, Paulin!

— Oui, merci!, ajoutait Maara, littéralement trop aveugle pour voir ce qui venait de se passer.

Miyuki eut un sourire et un petit ricanement machiavélique.

— Euh… Bah, de rien, bredouilla Paulin, comme fâché contre Miyuki qui savait éperdument qu'il se jouait d'eux.

— Une chance que tu n’as pas de volonté de plaisanter avec le diable, dit Maara à Miyuki.

— Oui, en effet, c’est… pour le moindre qu’on puisse dire « gentil », répondait Paulin. Il fonçait des sourcils, encore fâché.

Miyuki se tressa les cheveux. Il haïssait son propre toupet.

Ils rentrèrent à nouveau dans l’ascenseur.

— Paulin, dis-moi… tu es au courant des autres ascenseurs?

— Non.

— Ils vont moins vite, crôa?

— Oui, continua Miyuki. Celui-ci est d’habitude réservé aux démons.

— Et alors?

— Avec ces clés que j’ai dérobées au démon du bar (Miyuki mentait), nous prendrons une autre voie. Cette veine d’ascenseurs est trop risquée.

Ils sortirent après quelques heures, tous ennuyés.

— Faisons une pause, suggéra Maara.

— Archipelago me manque, dit Bopi.

— Archipelago Santiago, c'est ça? dit Miyuki.

— Oui, comment sais-tu?

— Je sais, c'est tout.

— Oh. Crôa.

Ils s'arrêtèrent à un casse-croute des sous-sols environnant les étages -270.

Soudain vint s'asseoir auprès d'eux la bleue, Saphir.

AU TOIT DE LA CHAMBRE BLEUE

Archipelago Santiago sortait à peine de cet amalgame des sous-sols, exténué. Il respirait à vifs coups, comme encore étouffé par l'effet de serre des souterrains.

« Ah, misère de misère! C'est l'enfer, cette tour! Ah, mais… »

Levant le regard à l'horizon, vers les airs, Archipelago vit les constructions de la tour qui pendaient. Il écarquilla les yeux, comme surpris.

« Sont-ce des ruines de la tour? Que fait-t-elle ici, encore, cette satanée tour? »

En effet, du point de vue d'Archipelago, bien que des tonnes d'étages s'étaient écroulés, il y avait comme une masse disparate et cubique en plusieurs prismes mal raboutés. Dessous, il y pendait des entrailles de la tour : des fils, des bureaux mal tenus, des comptoirs, des restants de pièces qui en bref avaient une structure durable, du

moins assez durable pour ne pas « tomber du cadavre de la tour ».

« Je pourrais peut-être sauter jusque là-bas? »

Archie prit son élan et sauta. Il fila dans le vent, traversant les nuages. Et alors il vit une espèce de grand paysage terne et rouge se dresser contre lui. Sursautant, Archipelago se cacha le visage avec ses avant-bras. « BAM! »

— Aïe!

— ATTENDS, NON! NE M'ÉCRASE PAS!

— Archipelago Santiago?

— Qui êtes-vous?!?

— Un géant. On m'appelle Métagruel.

— Que faites-vous, diable, ici!

— Ah, mais je reconstruis la tour… C'est très lucratif.

— Alors… vous êtes un titan?

— Euh, eh bien, oui, on pourrait dire cela ainsi…

— C'est raciste, dire « titan »?

— Non, non, rit Métagruel. Seulement, les gens se méfient des titans avec la connotation que la tour a prise récemment. Nous l'avions détruite. Mais

c’était pour servir d’autres petits humains comme toi.

— Ah. Je vois.

— Nous la reconstruisons, malheureusement, nous-mêmes. C’est un peu fâcheux, surtout étant donné que c’est nous qui l’avions détruite.

— Oui, je comprends : c’est pour d’autres humains comme nous, encore une fois.

— Exact. Oh, hoho! Tu comprends vite, garçon.

— Mais, m’sieur Métagruel…

— Je suis, à titre officiel, un seigneur de lot de terres…

— Eh bah, sieur Métagruel… comment se fait-il que la tour est en reconstruction?

— C’est simple : je n’en ai aucune idée, et nous ne devrions pas nous poser de questions. C’est quelque archétype, un motif qui se répète tout le temps, vois-tu… Tu ferais mieux de te concentrer sur toi-même, non?

— Certes, mais… Comment me concentrer sur moi-même quand une

géante forme phallique comme la tour règne sur la société?

— La tour n'est pas une forme strictement phallique, rit Métagruel. N'y vois pas offense, non… Bien au contraire, on raconte que dans cet univers, la tour était tout d'abord une épicerie.

Archipelago songea un instant à ce que venait de dire son interlocuteur. Il était sur son bras. Il embarqua ensuite dans sa paume :

— M'sieur Métagruel, ou plutôt sieur Métagruel, veuillez me permettre de vous formuler une demande.

— Hm? Quelle est-t-elle?

— Pourriez-vous me lancer, d'ici, jusqu'au bout de vos bras, de toutes vos forces, en l'air?

— Hein! Oh, hoho! Ce n'est pas très logique, c'est… risqué, non?

Archie haussa des épaules.

— Je suis habitué aux risques.

— Alors… Tu en es vraiment sûr, Archipelago Santiago? Tu veux découvrir ce qu'il y a au bout de la tour?

Archipelago acquiesça. Alors, comme pris d’un fou rire, Métagruel retint son souffle et son corps sembla se gonfler et permuter en corps de titan encore plus géant qu’auparavant.

— Je vais te lancer, mon cher ami. Fais attention.

— Tu peux compter sur—

Métagruel ne prit pas le temps d’écouter et lança Archipelago si fort que le jeune fou devint complètement assourdi pendant un bref instant, craignant avoir rompu la barrière du son pendant quelques secondes.

Puis Archie ouvrit les yeux, concentrant sa force vitale vers une aura qui saurait le protéger au mieux de tout impact direct vers le haut.

Mais là était le problème : où était la hauteur? Le toit? Le ciel? Le sol? Archipelago se mit à paniquer, car il filait à une vitesse étourdissante, qui lui donnait même des envies de vomir sérieuses auxquelles il n’était pas habitué. Pour se distraire de cette étourderie, il fixa la tour : c’était encore pire! Elle filait à toute allure, sur des

centaines d'étages, encore et encore défilant!

« OH, BON DIEU DE M…! »

Soudain, Archipelago rencontra un lourd mur, épais, qu'il croyait être celui de la tour. Habitué à éclater des murs de telles constructions, mais tout étourdi, il fonça directement dans la structure… et perdit connaissance.

…Un certain temps après tout ça, Archipelago clignait des yeux, comme ébahi. Des milliers de gens l'entouraient, étonnés et s'exclamant « IL SE RÉVEILLE! »

Alors Archie se retourna. Il était entouré de pompiers, d'hommes de main et de secouristes, qui tentaient tant bien que mal de s'approcher de lui.

« Je… Où suis-je? »

Les pompiers évaluaient le sol, au grand étonnement d'Archipelago, qui se trouvait comme dans un plancher.

— Bon… Bonjour?

— Archipelago! C'est Archipelago Don Amo!

— Hein? Non, je suis… Archipelago… Santiago?

Un gros « boum » assourdit tout le monde, y compris Archie. Et c’est à ce moment-là, alors que les policiers se tassaient, tout tus, que le fou crut devenir fou à lier : un deuxième jeune homme, ressemblant à Archipelago en presque tout point, approchait le cratère géant duquel sortait la tête du jeune fou.

— QUI ES-TU?

— C’EST ARCHIPELAGO!

— Je… suis Archie?

— Non, JE suis Archipelago!

— OH… OH MON DIEU, IL Y A DEUX ARCHIPELAGO!

Archie, comme tout déconcerté, croyait s’être évanoui.

— Je suis dans un rêve. Je rêve…

— Non, tu es dans la réalité, jeune homme. Et tu m’imites, ou quoi? Pourquoi t’être foutu dans la terre comme ça? Tu voulais attirer…

Le deuxième jeune homme, qui ressemblait à Archie donc, s’approcha et tira le fou de la terre comme un navet.

— Non, je…

Archipelago zieuta le sol, et voyant le trou du cratère, la terre éclatée partout,

la foule, les banderoles d'avertissements, les spécialistes qui tentaient d'évaluer la situation…

…Tout cela lui fit comprendre, puis poser la bonne et la seule, l'unique question pertinente :

— Où sommes-nous? dit-il finalement.

— Eh bah… On est au rez-de-chaussée de la tour, à l'entrée! Pourquoi?

Bouche-bée, Archipelago observa plus attentivement les environs : son interlocuteur avait raison.

— Mais… Moi, alors…?

— Tu viens de là, pointa bêtement le fou, montrant le cratère. Non?

Observant avec précaution, Archie se rendit compte qu'il avait remonté jusqu'au sommet, tout en haut de la tour… jusqu'à une « autre tour ».

— Mais voyons! Qu'as-tu? PARLE! dit le second Archipelago.

La foule se taisait.

— Bah! On m'a joué un tour! rigola Archie.

Et alors, d'un petit bond (« Hop! »), Archie retourna dans le trou.

VOS DIEUX VOUS MENTENT

Autour de la table, le P.D.G. des incorporations de la tour, le Directeur général des opérations tactiques policières, une hôtesse debout, un architecte de maître, le directeur de la coordination des constructions, le chef de file de l’unité de clonage, le diplomate des relations du comté de Vichy restant, le roi de la dynastie des Ying avec son directeur de l’unité de la propagande dynastique, puis finalement un affecté aux relations humaines en chef avec les titans.

— Mesdames, messieurs. Je crois que nous sommes à un moment crucial dans l’histoire de la tour : une autre déchéance.

— Et le duplicateur…? s’enquérait le chef des Ying. Mes enfants doivent être clonés au plus vite, vu le nombre de protestations violentes dans ma province.

— Ne faites pas erreur, monseigneur Ying. Nous fournirons.

— Nous devons seulement retrouver l'un des clones pour retrouver le génome HAL Inc., c'est bien cela? dit le diplomate de Vichy.

— Eh, ben, que ça se fasse au plus vite!

— Le directeur architecte a raison, confirmait le D.G. des opérations tactiques. Nous pourrions engager des titans, non?

— Pas besoin, dit leur rattaché. Quelques soldats suffiraient. Il ne doit pas découvrir qu'il est le prochain successeur, sinon, ça va tout foutre en l'air.

— Notre métier est ingrat, rétorqua calmement le directeur général de la tour. Nous devons seulement assurer une cohésion dans le répéteur quantique, vous voyez? Si notre réalité se porte bien, alors logiquement, toutes les autres suivront. S'il nous fallait embaucher ce plouc de clone, un bel ignare par-dessus le marché, nous n'en serions pas plus mal avancés qu'avec vous ou moi, conclut-il.

Silence.

— Avez-vous contacté HAL Inc.? dit le chef de la dynastie Ying.

— Pas encore. Les communications sont plus foireuses sans l'aide des structures architecturales dans un tel duplicateur de réalités. Si la répétition des mondes se fait ici, quand même bien la tour disparaîtra, eh bien, nous en sommes une partie ; pour un plus grand mal, il y a un plus petit mal. Nous sommes le plus petit mal dans tout cela, j'en ai bien peur…

Silence.

— Écoutez, ce que nous pourrions faire, ce serait d'essayer de contenir l'avènement de l'utopium déjà plus que maintenant, dit le P.D.G. avec une mine sombre. Déjà, l'unité de Ty, elle a été décimée. Et pas qu'avec une simple aise…

— J'ai mes réserves là-dessus, dit l'empereur de la dynastie des Ying, faisant un signe de la main à l'hôtesse pour qu'elle lui amène encore une coupe de champagne. Mes scientifiques ont injecté quelques soldats dans mon dos, d'autant plus qu'un de mes fils joue avec

la pneumata de manière dangereuse, avec son propre fils en plus… Il s’appelle Bao Jin, et c’est cet enfoiré qui est un petit-fils adoptif à moi.

Il but lentement une gorgée de sa coupe, laissant tout le monde suspendu à ses lèvres.

— La pneumata est d’une puissance sans égal. Un enfant comme Bao Jin, qui n’a même pas de sang royal, contrôle une des unités avec un simple truc ancestral que mon idiot d’enfant lui a laissé. Ils se font trop confiance à mon avis, mais juste pour vous donner idée, de leur temple de l’Automne, ils détruisent toute unité révolutionnaire qui les approche. Avec une armée de statues ancestrales, qui sont des soldats de l’Ère primordiale revenus à une vie nouvelle. Des morts-vivants, en gros…

Il sourit.

— Alors imaginez les mains de la foutue HAL Corporation, si c’est d’eux qu’on a ce putain d’utopium! Ils sont blindés, c’est certain…

Le P.D.G. réfléchissait.

— Qu'est-ce qu'on fait, monsieur? demanda l'architecte en chef.

— Contentez-vous des structures euclidiennes normales, encore une fois. La HAL Inc. se charge à merveille des structures étranges… Je reconnais que vous avez un talent (dit-il en voyant son air frustré), mais vous devez comprendre que notre travail réside précisément à donner un air prestigieux à la tour, alors que la répétition quantique se charge des univers parallèles.

— Le non-euclidien n'est pas dans notre domaine, aussi simplement que cela, ajouta le chef des Ying. Nous savons un peu de choses sur la pneumata, alors contentons-nous de ça, rigola-t-il enfin.

— Et sur le clonage, ajouta le chef des sciences de la duplication.

— Oui, « et le clonage », rit encore de bon cœur le chef des Ying. Nous devrons user des méthodes dernier cri à bon escient, cependant…

— Oui, j'allais le dire, P.D.G., s'empressa d'ajouter le chef des tâches

policières : l’unité de Tyler Célann nous a envoyé des captures des ondes, quelques scans et des infos en quelques debriefings, qui se sont avérés assez choquants…

— En gros, les clones sont des unités qui ont une magie plastique, quasi-inutile, balbutia le scientifique en chef. Nous travaillons encore là-dessus…

— C’est malheureux, dit l’empereur des Ying, se grattant lentement le menton du long de son index, comme pour réfléchir…

— Bon, eh bien, restez dans les unités les plus rattachées aux bureaux de duplication, dit le P.D.G. au rattaché de Vichy. Nous trouverons une manière de vous redonner de quoi partir en sécurité…

— Ils devraient nous rejoindre dans les hélicos, dit l’empereur des Ying.

— Sans façon, dit le jeune homme. Nous saurions seulement vous être d’une gêne…

— Bah! Comme vous voulez…

La réunion se clôtura ainsi, chacun retournant plus ou moins discrètement à ses affaires.

ÉTAGE -000

Paulin, Maara et Bopi avaient atteint avec Miyuki les étages requis pour repartir avec les sous-sols non régis par les ascenseurs des enfers.

Et c'est précisément là qu'ils firent la rencontre de Tyler Célann et l'agent Price.

— Ne me dites pas…

— Quoi?

— Paulin, crôa! C'est le jeune amant de la femme qui est morte!

— Hein! Tu veux dire, euh… Je ne me souviens plus de son nom! lança Maara.

Il était à terre, la peau rendue toute bleue, avec le soldat Price qui se promenait aux alentours.

— Qui, ça? dit gentiment Price.

— Ty! C'est lui! On le cherchait! Le cherchait-on? rit Miyuki.

— Je ne vous parlais pas. Tu es un criminel dangereux et recherché, d'ailleurs, dit Price. Tu es… Miyuki, et tu as fait de la prison pour meurtres. Toi, Paulin Malléard et ta copine de toute

apparence, vous êtes des fugitifs. Toi aussi, la grenouille rouge.

Ils écarquillèrent tous les yeux, tandis que Price avait tranquillement dégainé son pistolet laser de son étui. Il le tenait contre son dos.

— Mais… toi, qui es-tu?

— Oh, moi? Un simple clone, un collecteur de dettes.

Silence : Price avait fait feu sur Paulin, visant directement la tête, mais Miyuki avait directement encaissé le coup.

— MERDE! MAIS ÇA NE VA PAS? TU NE VOIS PAS QU'ON…

— MIYUKI! CRÔA!

Miyuki était par terre, clairement laissé blessé et sans connaissance. Le laser en question était sans aucun doute fatal.

— NON, MAIS OH!

— VOUS ÊTES EN ÉTAT D'ARRESTATION, VOUS TOUS! MORTS OU VIFS, QU'ON M'A DIT!

Price fit encore feu, de multiples fois, puis il jeta son fusil à terre : il était trop chaud, étant donné les projectiles surchauffant l'arme.

Paulin avait tiré Maara avec peine de la situation.

— Reste cachée ici, d’accord?

— Oui, bébé.

Paulin rougit et ressortit. Un coup de fusil à pompe le remit dans la cachette plus vite que l’éclair.

— Hihi! Tu es tout peureux! Tu as de la force, Paulin, allons!

Le jeune homme grogna, hésitant, mais à la vue d’une chose, il se rendit compte qu’elle avait raison : elle tentait de lui faire des clins d’œil, maladroite, avec ses deux yeux (car elle n’avait jamais vu de clins d’œil et s’imaginait sans doute que l’expression insinuait ceci).

— T’as raison, Maara… Je t’aime…

Ils s’embrassèrent, alors que Price jaillait d’un côté qui découvrait leur cachette :

— BINGO! Merci, Price!

Alors qu’il allait faire un coup de feu avec son gun à pompe, Bopi « Arlequin » Desmarais sauta dessus.

— JE T’AI!

Paulin sauta avec lui dessus.

— ON L’ATTACHE!

Contre toute attente, Maara sortait de la cachette pour sauter avec eux dessus.

— AH-HA! On t'a eu! chantonna-t-elle.

Quelques dizaines de minutes plus tard, avec Price attaché, ils discutaient de Miyuki :

— Bordel, il est vraiment mort…

— On dirait bien.

— Qu'est-ce qu'on devrait faire?

— Vous devriez me surveiller.

— Non, pas toi! Toi, va péter ailleurs.

— T'as tué Miyuki, merde…

Paulin ressentait un pincement au cœur, comme encore sous le choc.

Le soldat Price avait déjà son canif en main, comme si de rien n'était depuis une certaine dizaine de minutes depuis qu'on l'avait attaché. En vérité, il souhaitait seulement savoir ce qu'ils faisaient là.

— Bon, alors… La console? Elle sert à quoi?

— On dirait un truc de clonage.

— Normal, vu le nombre de clones morts ici… Crôa…

— Tu les a tous tués? demanda Paulin.

— Non, fit Price. Je suis en mission de reconnaissance auprès de mes semblables, je n’en sais rien de plus que vous…

Il mentait, évidemment.

— Alors, bon… Que faites-vous, les gars?

— On fait quoi, pour déverrouiller ce truc? On dirait un ordinateur. On pirate un ordinateur, Maara.

— Il a déjà l’air déverrouillé, crôa…

Ils accédèrent aux caméras vidéo des lieux. Voyant le massacre, ils refermèrent les fichiers.

— Woah, c’est trop la merde…

— On dirait que vous êtes des enfants. Moi aussi, je veux voir!

— Tu es aveugle, Maara.

— Grr, bon!

— C’est correct, mon amour…

Alors qu’ils allaient s’étreindre, Price fut pris d’une impatience qui le fit aller chercher une des cordes du bout du doigt. Il la coupa immédiatement, puis il atteignit un niveau de liberté suffisant pour se relever.

— PLUS UN GESTE!

— AH! CRÔA!

Price les zieutait tous, ciblant évidemment Maara avant les deux autres ; une cible plus facile, surtout étant donné ce qu'ils venaient de se dire entre eux.

— Bon, que veux-tu? dit la jeune femme, comme obnubilée par la légèreté de la situation.

CHAPITRE SOURIANT

Miyuki souriait. Il savait l'issue exacte.

— Où irons-nous maintenant que le monde se répète? Et quelle est notre vocation?

Maara regarda Paulin, sans pour autant le voir comme il était.

Paulin, Maara, Miyuki et Bopi sortirent de l'ascenseur en voyant, à leur énorme surprise, un combat qui se déroulait déjà entre eux-mêmes, en copies. Ils étaient là, Bopi, Paulin, Miyuki et Maara, en train de combattre un jeune homme armé jusqu'aux dents.

L'un des deux Miyuki gisait à terre. L'un des deux Paulin s'interposait en duel, entre Maara et l'assassin. Bopi, en bon Arlequin, tentait de désarmer sa cible. Voyant la scène, les autres doublons de ces personnages découvrirent la vérité en même temps qu'ils suscitaient la confusion totale des autres. Le second Paulin sauta vers Price, réussissant à le faire fuir. Ensuite,

la scène en vint à cette étrange conclusion où tout le monde avait un double, sauf Ty qui était encore à terre.

PETIT RUISSEAU

Les paroisses de l'eau m'ensorcellent
De tous leurs glorieux saumons sarcelles
Je me baigne, la déesse scelle
Mon caniveau, canevas en selle

Ô, comme les tranchées des autres fois
Savent pour les pommes faire la Loi
De la drave de l'eau de ce ruisseau
Duquel mon âme te rappelle, beau

Dieu qui périt noyé dans l'âge
Tu pensais mérite des adages
De notre haute chute que je nage

Si la beauté nous fut une branche
Dans le fût étrange, flottant grange
C'est alors ce sceau qui nous partage
À nous, les cœurs de ce beau mirage

Le canif à l'arbre de la drave

D’un air lourd, d’un tel ton, si suave
J’essuie la flaque de ces écriteaux
De ce canevas de l’arbre dans l’eau

Nos noms autrefois furent démarqués
Dans ce grand tronc de projet arraché
Jamais l’eau nous a-t-elle oubliés…

CONCLUSIONS HÂTIVES

Il n'existe pas de fin logique... Seulement, les fins sont des débuts qui se répètent. La vie est belle, mais les gens, les arts qui les hantent, crient comme dans un sifflement de bouilloire qui ne se peut plus. Finalement, qu'est-ce qu'une « cause »?

Le jeune homme androgyne, un symbole de la grâce âpre et sûrement maladroite, s'écroule en écailles de porcelaines déchues.

Le trou noir de l'existence, c'est la volonté. Alors que le corps gît, paisible, inerte et blessé, il n'acquiert plus rien d'autre que son dû : un éternel sommeil, comme un repos définitif, permettant la mort métaphorique. Mais où sera son vrai rêve, lui qui est à l'agonie, à terre?

Les foules se meuvent comme des troupeaux, mais le problème d'autant plus piqué à vif en est son manque de confiance, l'absence d'un vrai dieu ou d'une figure ultime. Rien ne guide les humains, hormis peut-être cette

tendance qu'ils ont à être réverbères d'eux-mêmes.

Utopium, le paradis en scintillements clairs et obscurs, comme une mélodie teinte d'un grain et d'un grésillement doux.

Utopium, la croyance que notre existence sert à quelque chose de conclu, d'abouti, alors que la foule tressaille seulement si son dernier membre y reste.

Gravitant, le garçon de l'archipel monte et descend, cherchant sans cesse une forme d'isolement, d'isolation en dehors de son corps. Et le voilà : il s'affronte lui-même, magie faisant.

Répéter : le respect de la manie des pièces atomiques quantiques.

Une hausse du tapis fait osciller la toile atomique, le cadre se meut comme un biscuit malléable sorti du four. Qu'est-ce qui nous est donné? Un permis vers la consommation? Est-ce là « mourir »?

Le couple, une bonne partie de chacun de nous, veut forcer la dualité, la duelle force qui permet l'incandescence.

Car finalement, on aura été.

Où es-tu?

L'oubli.

La volonté de l'espérance...

Que sommes-nous?

Dinosaures, pétrole, énergie, fumée, air.

Le mari éternel, le bouclier, ce haume de chevalier qui est forgé dans la douleur...

Quid erratum?

Si l'erreur existe, sommes-nous nécessairement erronés? Sinon, peut-on vraiment se croire chacun « parfait »?

L'âme de Miyuki quitte la coquille de porcelaine, comme convenu de la vapeur qui émane de la bouilloire : ce qui en reste? Du thé, un flot constant de thé sanguinaire, bouillant.

Alors Ty, aspirant l'âme d’un corps de plus, se relève dans une colère noire.

IX. DINOSAURES ET PRÉHISTOIRE

NAISSANCE DE PÉTROLIA

Mes membres ne sont pas rattachés par des os, ni parsemés de ligaments ou encore moins sont-ils liés par la circulation du sang. Je suis une combinaison énergétique, une équation entre deux personnes, mes parents : Paulin et Maara. En mourant, ils ont donné une grâce à leur amour et m'ont tout donné. Je suis remplie de charbon, ma peau est grise et terne. Mon sang est pétrole, ma salive est kérosène. Je respire les toxines de l'huile à moteur, j'ai des os en diamants de carbone-14. Mes tendons sont la bile magmatique. Chacun de mes cheveux est une fibre de diamant effiloché, dur et malléable à la fois, rosé comme la teinte de toute absence de lumière, protégeant la noirceur, face à la teinte du jour. Mes cheveux ont cela de particulier : la couleur de peau de mes parents, dans leur légèreté, leur transparence et leur faible petite logique étriquée. Que suis-

je? Un combustible, une légère vague précieuse d'énergie, condensée.

— Que... Que s'est-il passé?

À terre gisent tous les gens : deux figures androgynes, des parents (mes parents), et finalement, le petit Bopi Desmarais.

— Tu es un petit batracien lubrifiant, tu es une entité qui me ressemble. Toute ma vie, je serai comme ça : une vague forme svelte, lugubre et moite, qui ne pourra pas faire de câlins. J'ai été très tacite, j'ai émané de la coquille physique de mes parents. Tu as pris soin d'eux toute ta vie, alors tu as ma bienveillance instinctive. Je ressens une chaleur torride, une espèce d'émotion envers toi. Hélas, tu es vivant ici, et je te tuerais si je te touchais.

— Que... Maara...

— Je suis le mariage nuptial énergétique de Maara et Paulin. En d'autres mots... je suis leur enfant.

— Mais... Crôa... Eux...?

Je regarde leur corps.

— Ne regarde pas. Ils sont déjà morts.

Une envie me prend de les brûler, alors je les fais calciner pour ne pas laisser une seule trace de leur apparence. Je prends le petit diamant qui reste de leur mariage.

— Ça, c'est un diamant, Bopi. Tu es le propriétaire de ce diamant.

— Mais... Mais Maara...

Bopi pleure.

— Tu as joué de la flûte des âmes, alors ne t'en fais pas. Tu les a dépossédés. Maintenant, nous sommes seulement nous deux. Ton sarcophage est un endroit reposant, idéal pour une personne comme moi. Moi, je suis une entité de pétrole. On ne doit pas m'esclavager pour toute l'énergie que je peux donner. Ne joue pas de cette flûte à moins que tu veuilles tuer, Bopi. Les âmes en sortiront alors toutes de leur corps. Heureusement, le gros monsieur laid ne nous a pas tous aspirés dans son corps fragmenté. Ça nous aurait causé une souffrance éternellement longue...

Bopi se relève en gémissant, prenant la petite pierre de diamant que j'ai posée sur le sol pour lui. Il pleure encore.

— Tout finit par changer, Bopi. Même moi, je deviendrai un phénix, une flamme. Je me consommerai un jour, et toi, tu auras sans doute un avenir lointain à regarder, quelque part où aller…

— Je… Je dois retrouver Archipelago, crôa…

— Au revoir, à bientôt, Bopi.

— Non, attends!

— Quoi?

— Étaient-ils… morts? Vraiment?

Le jeune batracien contemple la pierre précieuse.

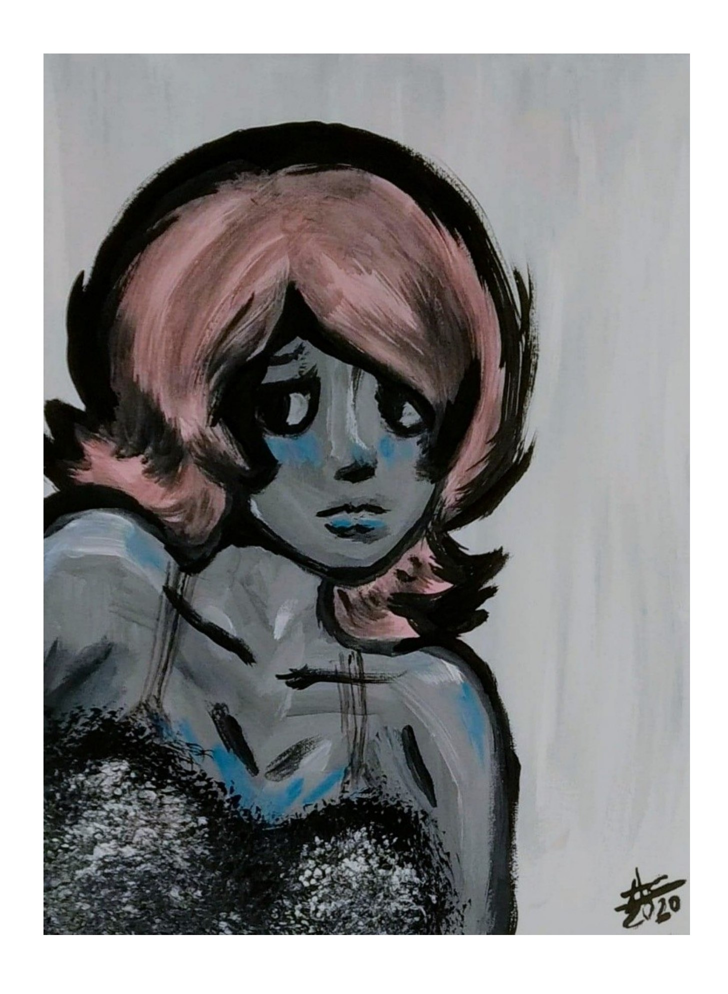
— Oui. Comme dans un accouchement, si tu veux bien le dire ainsi. Je suis « ce qui reste » d'eux.

— Et moi, alors?

— La flûte t'a sauvé.

Bopi se tait. Je veux rentrer dans la froideur de ma mort temporaire, ma cryogénisation… Alors je m'évapore, et je disparais dans le diamant.

Le diamant teinte de pêche devient tout obscur, noirci.


2020

BÉBÉ PAS TROP VOULU

Quelques grognements. Je suis en train de naître. Je renais de mes cendres, en fait. Je suis un être de chair qui jaillit faiblement de cette coquille de Miyuki, un être moindre, amoindri. Je suis une dévolution, une espèce de décantation. Je suis un divorce nuptial, une rupture avec la réalité, d'ici jusqu'à là-bas. Je suis déchiré, je suis tout ce qui est abhorré contre la volonté. Je suis un résultat de violences.

Je suis un peu antécarnate, une forme d'antéchrist sans Christ à crucifier, car je suis réellement la plénitude de la morte monotonie, la morne attitude. Je suis un peu une forme de dévolution, une réforme de l'évolution qui aurait passée.

— Qui êtes-vous?

— Je suis… Euh… Je ne sais pas trop, je viens de naître.

— Moi, la RRA et le HAL Corp. matriculé ne m'intéressaient pas trop non plus. Je suis un peu en quelque

sorte un « rejeton ». Un prisonnier, un mec dans l'absurde de cette tour.

— Oui, je le vois. Je vois que vous êtes rhabillé en orange.

— C'est normal, que vous soyez comme ça?

— Comme quoi?

— Je ne sais pas trop. Enfin, bref, moi, c'est Julian.

— Eh bah! Moi, je ne connais pas trop mon nom. Je m'appelle euh… « Candide », ça m'irait bien, non?

— Candide? C'est un peu une insulte, non?

— Je ne sais pas trop.

— Moi non plus.

Visible moment d'inconfort.

— On est au milieu des clones, ici. Est-ce qu'ils sont comme ça, tout le temps?

— Hein?

— Je veux dire, « morts »…

— Non, je crois que non.

— Ah.

— Je crois qu'on devrait se tirer d'ici.

— Oui. Laisse-moi te suivre.

Il m'expliqua qu'il s'appelait Julian, qu'il avait vu une scène macabre dans

laquelle un couple et un mec se faisaient matraquer à mort.

— Ah, vraiment?

— Ouais. Ils sont morts. Tous ceux qui étaient là sont morts. Sauf un ou deux : les assaillants. Un des mecs présents avait des armes, alors il a buté le jeune homme svelte. Les deux autres, ils sont morts dans une horrible violence, pas aussi simple que de se faire tirer dessus.

— Oui, je vois.

— Tu es quoi, au fait? Un œuf de magie?

— Oui, sans doute. Je suis comme un mariage nuptial de pneumata. Mais j'ai beaucoup d'autres choses en moi, comme par exemple le dégoût de l'horreur, l'aberration mortelle des couples, la haine qu'ils dévouent pour l'un à l'autre. Je suis en quelque sorte la naissance d'un handicap tel que la haine dans une relation morte, évoluée.

— Je vois… Tu n'as vraiment pas de nom?

— Oui, eh bien, c'est Candide, non?

— Mais tu n'en avais pas auparavant, c'est cela?

— C’est bien cela.

— Je… Eh bien, ok. C’est juste un peu bizarre.

— Tu connais mal les règles de la magie, alors. Tout ce qui est bizarre est normal, dans l’au-delà. Je m’en souviens, moi… J’y ai été. Les chiffres sont mes amis, et les probabilités sont des putes dans des bars de calculs.

— Oh… Okaaayyy, tu vas aller te reposer, hein?

— Je ne mens pas. Je suis une entité magique.

— Je te crois, ça, ça va.

— Tu ne me crois pas, « Julian » de nom.

— Écoute… On a buté des tonnes de gens devant moi, alors fais pas mine de savoir tout! Et puis quoi, encore? Tu vas me donner de quoi croire?

— Non, désolée… Je suis désolée. Je ne voulais pas être agressive.

— C’est bon. Juste… calme-toi.

Je fume une « cigarette », un petit tube de papier avec du tabac dedans, et Julian m’en avait offerte une alors il se pavane en fumant la sienne.

— Marie Magdalene va naître dans cet univers sous peu. Je le pressens…

— C'est quoi, ce charabia? Enfin, bon… Je suis pas d'humeur, Candide.

— Il faut aller chercher les dinosaures.

— Que veux-tu dire, enfin? Explique-toi mieux, putain.

— Mais je te le dis : il y a des dinosaures, ici, en bas. Il y a la HAL Corporation qui dirige les gens, elle empêche les gens de faire quelque chose avec les dinosaures, les animaux et la vie spirituelle. On est tous dans le même bateau : on vit à la surface, on ne va jamais au cœur des choses, on ne donne jamais au prochain comme on aimerait recevoir. Alors on reçoit des putains de claquées!

— Tu aimes la nicotine, visiblement, me dit Julian alors que je taffe ma dernière pouffée de rire dans la cigarette.

— Je suis sérieuse!

— Je sais. Mais ta naissance doit encore te rendre sonnée, même si tu es une entité supérieure.

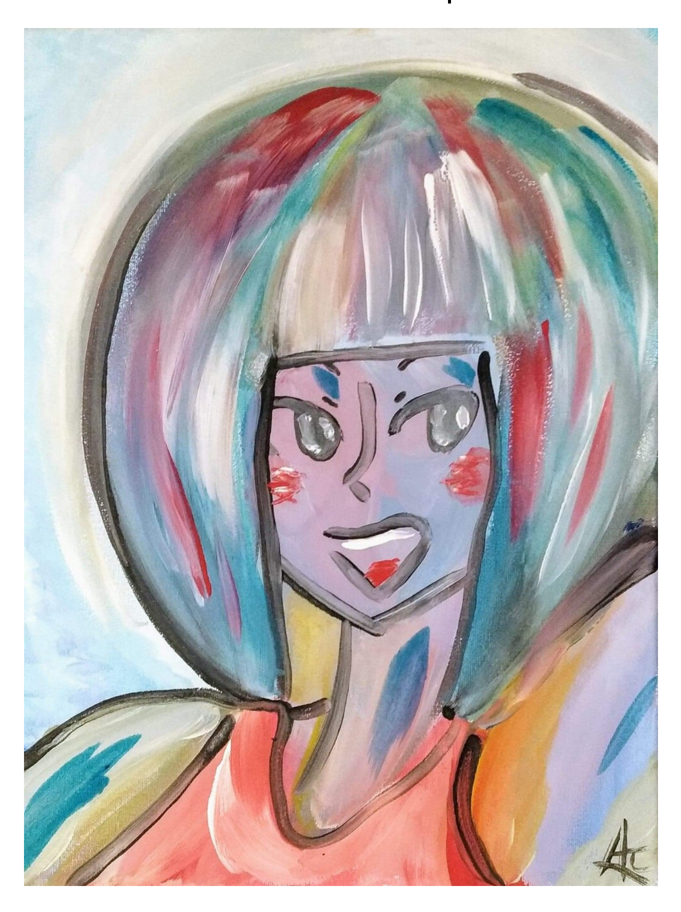
— Tu es dans le vrai. Tu dis vrai.

— Bon, écoute… Je me sens à mon aise de coucher avec toi, mais toi, tu dois visiblement avoir des pouvoirs ou quelque chose de supercherie qui me ferait éclater la tête. Alors on va te réserver un taudis, ou plutôt une stupide chambre des sous-sols, quelque part. Mais j’fais pas dans la charité! Il faut que tu fasses quelque chose de ta peau, si tu veux des crédits HAL Corp.

— Mais on va aller ensemble voir les dinosaures…?

— Ouais, ouais! Peu importe. Va t’coucher, saloperie de monstre débile du pneumata…

Je hausse des épaules. J’aurais couché avec lui, s’il n’avait pas été aussi las. Ironique, car il croyait avoir des chances pour l’inverse, tandis que mes probabilités étaient dans l’autre sens pendant la conversation : je l’ai dit : les putes sont des probabilités.



ARCHIPELAGO VS. ARCHIPELAGO

— Est-ce que j'ai encore mangé un hot-dog avec trop de sauce tomate…?

— Tu es moi.

— Moi aussi, je suis toi.

— Radicalement!

— J'aime les hot-dogs. Je me présente : Archipelago Santiago.

— Je suis raciste des hot-dogs, Archipelago. Je te présente moi : Archipelago Don Amo!

Combat initié.

Archie prend les devants en lançant son poing, puis les nuages volent autour de ça. Puis, Don Amo se met à glisser comme dans une glissade d'eau.

— Putain! Il vole! dit Don Amo.

— Bêh! Toi, tu glisses comme une saucisse de hot-dog vraiment trop glissante!

Archipelago Santiago revient à terre avec force, tentant de faire fracasser le sol avec son pouvoir gravitationnel. Don Amo le frappe, et son poing suit son

visage tout du long, avec une force qui force la langueur tout du long.

— Merde!

C’est comme ça que le combat commençait, quand soudain, Archie prend l’autre Archie et que Archie fait à Archie ce que Archie ne voulait vraiment pas. Archie a donné à Archie une vraie fessée, comme un Archie qui n’a pas d’ennemis le ferait à son petit enfant qui a mal agi! Mais là, il y a un vendeur de hot-dogs alors ils vont prendre une pause ensemble. Ils débattent ardemment sur le sujet de la saucisse à hot-dog versus le potentiel ennemi que serait le hamburger à non seulement ce condiment alimentaire, mais aussi l’autre plat à manger facile à préparer. Puis le combat reprend et la nuit tombe. Ils ronflent. Ils se réveillent. Ils se battent. Ils dorment encore un peu, parce qu’à midi ils en conviennent qu’il fait quand même chaud, puis qu’au final, même si leur combat est cool, ils devront quand même faire quelque chose pour ne pas attraper de coup de chaleur en n’ayant pas mangé pendant

une longue période de temps. Archipelago Don Amo surtout est celui qui a le moins mangé, alors il demande à l'autre Archie de le nourrir. Ils sont tous les deux pauvres.

— J'avais quêté mon hot-dog au mec, car je savais qu'il me connaissait et qu'il allait m'en donner un autre!

— MAIS TU AURAIS PU LUI DEMANDER UN HAMBURGER POUR MOI!

Ils recommencent à se battre encore un peu. Ils explosent deux ou trois étages encore là, laissés intacts, des décombres de la tour. Ils commencent ensuite à se chercher une maison parce qu'ils ont froid. Ils vont prendre un coup au bar ensemble et chantent une chanson ensemble, mais ils ne sont pas d'accord sur les paroles de la dernière chanson qui passe en revue par après, alors ils recommencent à se battre.

— ELLE DIT « MY »!

— NON, NON! ELLE DIT « MINE »!

Archipelago Santiago comprend mieux l'anglais que son adversaire, alors qu'il ne le sait pas. Ils se tapent dessus sans

cesse pendant deux heures, puis ils finissent par se chatouiller et faire un combat de « qui chatouillera ensuite? », alors ils fuient l'un de l'autre. Une journée plus tard, ils finissent par se retrouver dans la taverne. Archipelago Don Amo se rappelait du jeu alors que Archipelago Santiago non, alors il lui demande pourquoi il se fait chatouiller alors qu'il est crampé de rire au sol. Ensuite ils vont regarder les nuages en étant très déprimés ensemble parce que la femme du bar qui leur plaisait les trouvait ringards.

Puis ils se battent.

Puis ils arrêtent.

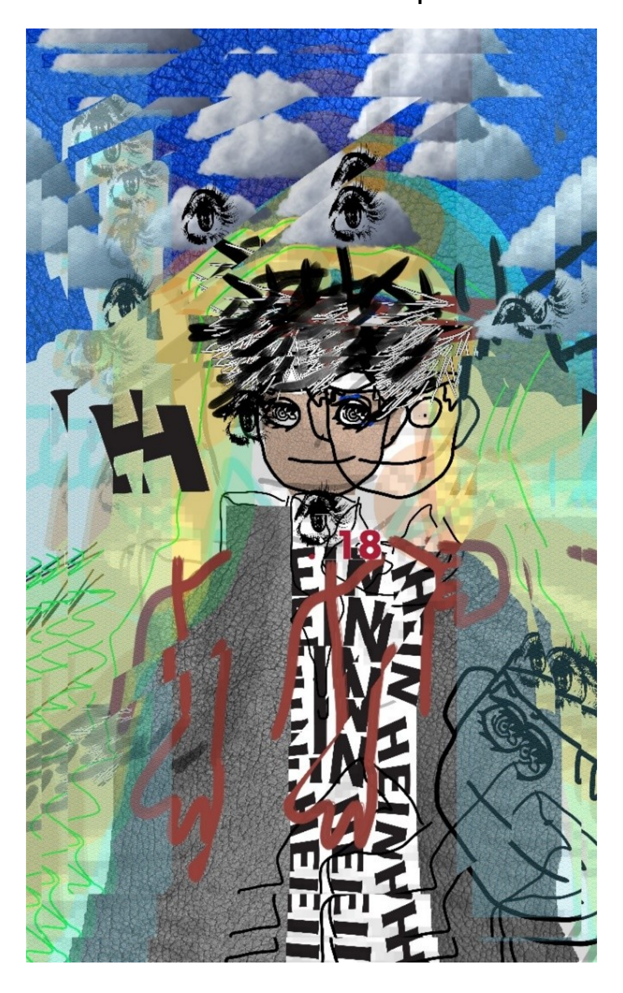
Puis ils se battent parce qu'ils se rappellent que c'était à propos de la forme d'un nuage qu'ils se battaient, soit un désaccord légitime et succinct.

Enfin, ils arrêtent :

— On devrait être amis.

— Ouais! Après tout, le nuage est parti.

Ils rient ensemble.


18

X. GLAS FUNÈBRE

†

J’avais en moi cet espoir,
Autrefois de quoi y voir
Noir, maintenant il fait
Noir, comme tes yeux
De pétrole, larmes folles
Tu es mon royaume,
Lugubre cimetière
Tu ris de larmes chimères
J’avais entrevu la cité
Autrefois vieux, pieux,
Et maintenant cécité
On m’a cassé en deux.

†

La folie du roi des archipels
En cinq actes,
Une braverie des gens
Envers la folie du quotidien
Une espèce de mythe
Qu'on a créé
Avec un couple de bonnes gents
Une mythologie pour soi,
Un rebond de grenouille vers la foi
Dans la lave,
Tout a périmé réellement
Calciné, atomisé jusqu'au
Noir, noir pétrole, noir
Noir pétrole, noir, noir pétrole…

†

Je t’ai aimé de toutes mes forces

Autrefois, tu m’avais souri

Serve d’épitaphe, donc, ceci

Que cette force que tu forces encore…

J’ai pris, j’en ai pris, j’étais le prix…

Éprise, j’étais avec toi

Ceci, ce sourire

Ta raison de mourir

N’a plus aucun sens

$

Vive la HAL Corporation!

On a eu une bonne nouvelle,

Ma vision et moi sommes!

Nous sommes le renouveau!

Les gènes sans gênes

Le génome ultime

Le clone sans façon

Au beau, au super-sourire!

Vivement la répression! Enfin, bravo pour moi!

†

Je suis mort de gêne.

Sans aucune gloire.

J'ai mal utilisé : tout.

Je suis un échec.

J'ai terminé.

Rien ne m'est plus…

De mon au-delà,

Je vois ma tristesse

Et je me console

Dans ce qui reste

De mon héritage.

†

Ton corps, enfin

Je le vois, Paulin!

✝

J’étais un clone,

Un autre,

Une commande,

Un ordre du Père

Patricien sans réserve…

Je suis la vérité,

Car ma vie ne fut pas mensonge.

†

Ô, comme je rougis…

Vous aviez en vous tant!

La colère, vous la méritiez…

VOUS LA MÉRITIEZ!

✝

Attila, mon fils…

Fais ce qu'il faut faire.

Nous comptons sur vous,

Pour refaire l'Empire des Ying.

La dynastie,

J'y ai travaillé toute ma vie!

Restons-lui fidèle!

†

J’étais un policier.

Un policier de la tour.

J’ai longtemps lutté…

Pour la justice,

Écroulée…

†

Maman? Papa?

Où suis-je?

Pourquoi la classe s’est-elle effondrée?

†

Chéri, mon cœur est vôtre.

Ne vous donnerais-je pas ainsi

La part du diable?

Je ferai tout

Pour que soit votre paradis…

Enfin,

Je vous rejoindrai…

Que de grâce!

†

Crôa. Crôa. Crôa… Crôa…

Les années… lentement, s’écoulent…

La cité, lentement, me moule…

Croasse ainsi la vie!

Jusqu’à toute belle mort…

†

Eh, mon dieu! J’aurais jamais cru mourir ici,

Dans ce fichu trou à rats...

✝

Bon!

Je n'aurai plus besoin

De laver les fenêtres, maintenant!

Le vent hurle encore, pourtant…

Tenez-vous bien dans l’ascenseur!